

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de  
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

**Goudar, Ange**

**A Cologne, 1764**

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9392**

2



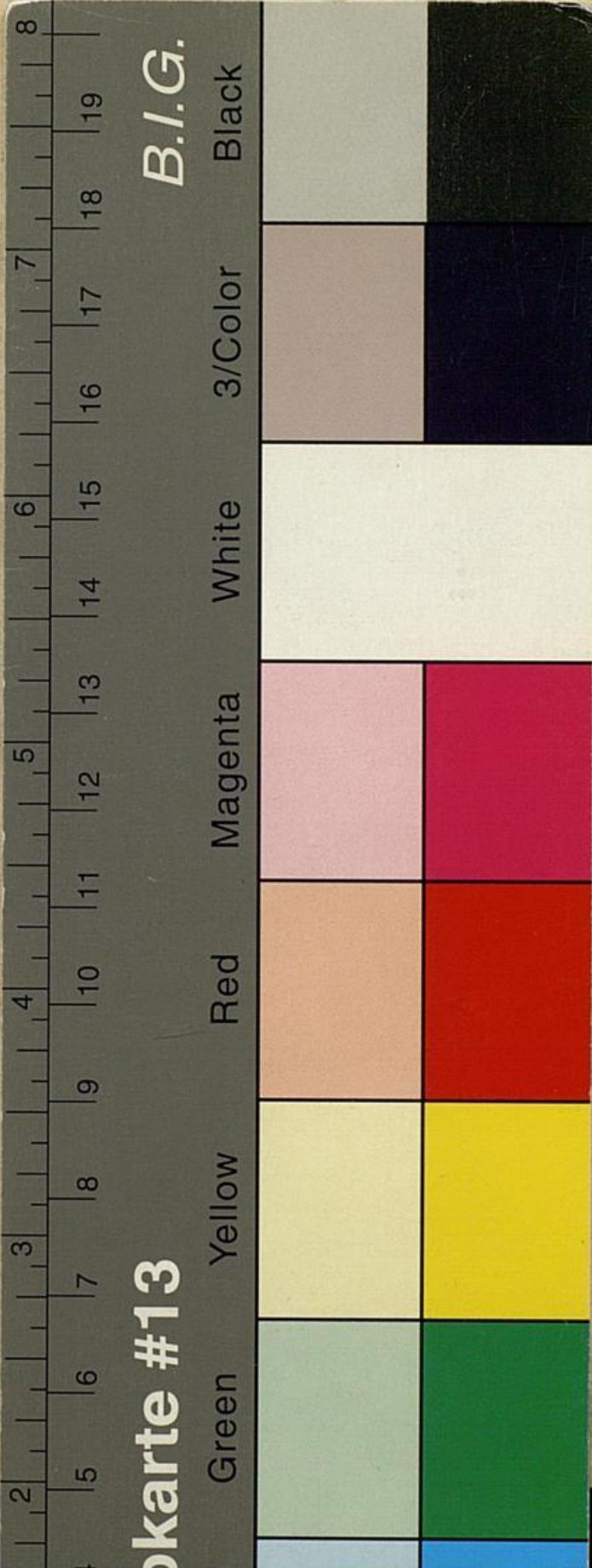
Geschicht. III.

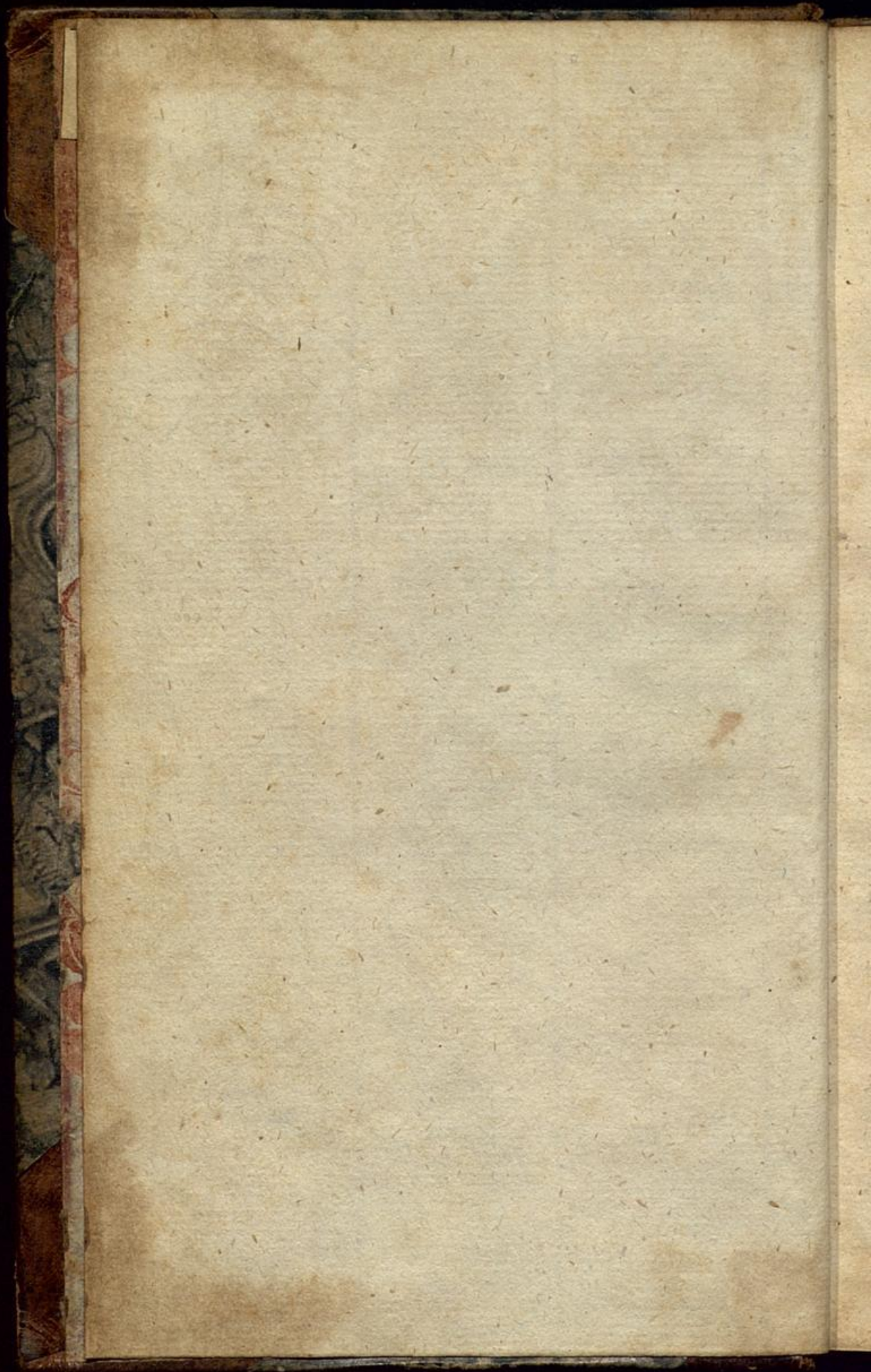
*1. d*



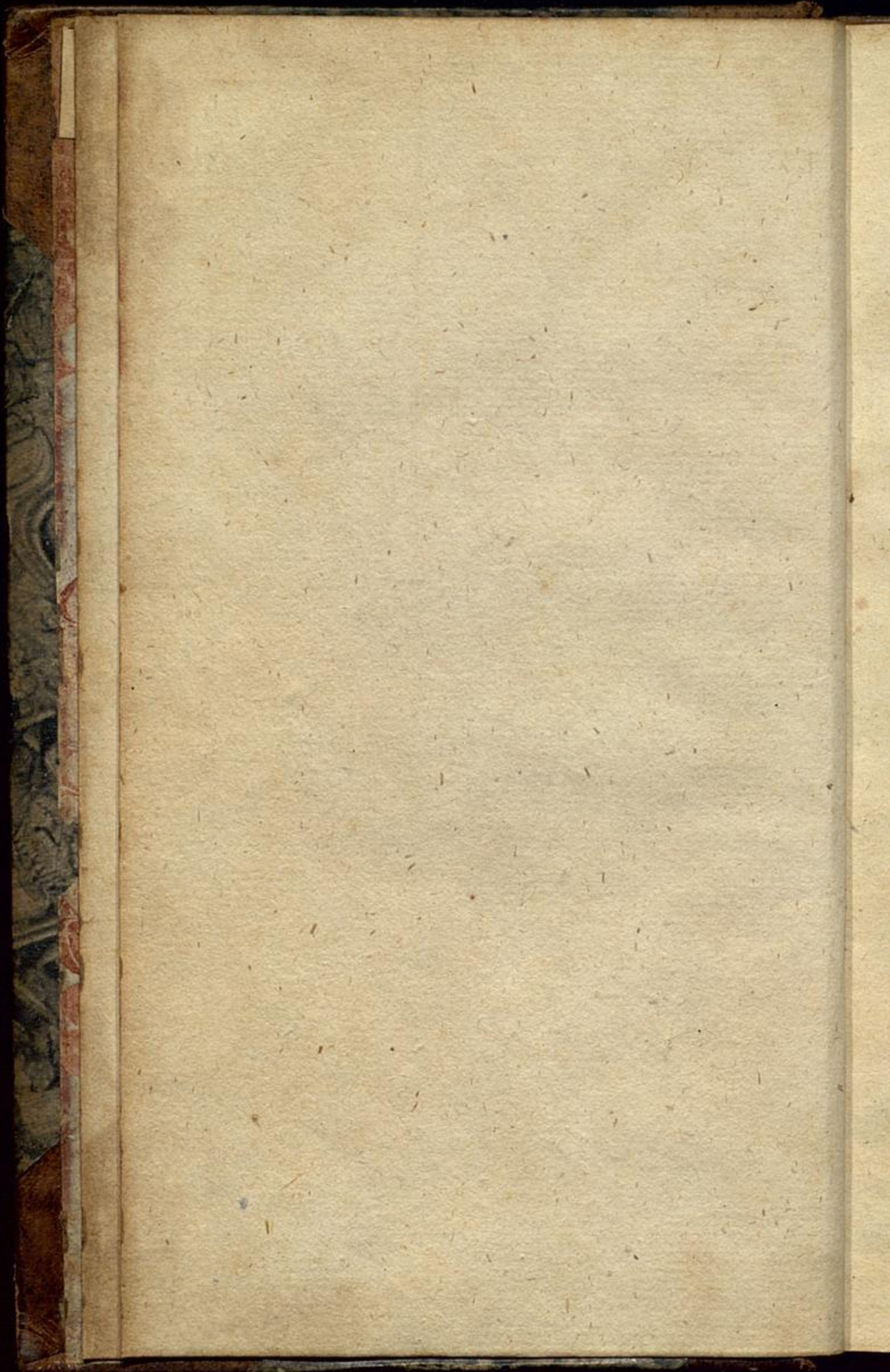
Brander

82















SIN - HO - EI.

L'ESPION  
CHINOIS:

OU,

L'ENVOYE SECRET

De la Cour de PEKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.

---

TOME SECOND.

---

A COLOGNE.

---

MDCCLXIV.



EX BIBLIOTHECA  
OLDENBURGENSI.



---

---

# L'ESPION CHINOIS.

## LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Turin.

**L**A Cour de Turin est si petite, qu'il faut un microscope pour la voir ; c'est une mignature. J'eus d'abord envie de l'acheter pour l'envoier à Peking, afin qu'elle servît d'ornement au cabinet de notre sublime Empereur. Ce n'est qu'une esquisse de magnificence ; une copie de grandeur, dont on voit l'original à Versailles. Tout y est petit, il n'y a rien de grand que le Roi ; ce n'est pas de sa taille dont je veux parler, qui est médiocre : mais de son ame qui est élevée.

La roiauté, dans cette famille, est toute neuve. Elle n'est point du crû du païs ;

TOME II.

B

car

Car cette couronne lui vient d'outre-mer : ainsi ce seroit un grand hazard qu'elle lui allât bien, puis qu'elle n'a pas été taillée pour son front. Ce n'est proprement qu'une commission de Roi. Le Pape donne des bulles aux évêques ; & l'Europe a donné un brevet de Roi à Victor Amédée.

Les Ducs de Savoie étoient faits pour posséder des royaumes titulaires ; car ils avoient pris le nom de Roi de Jérusalem, longtems avant que d'y joindre celui de l'Isle déserte, qui fait aujourd'hui leur titre principal. Ils ont ainsi réuni une monarchie idéale à une puissance chimérique. Mais il n'y a rien à perdre à ces marchés-là ; au-contraire on y gagne toujours, quand ce ne seroit que le nom de Roi.

Un Prince Chrétien, qui quitte le nom d'altesse, pour prendre celui de majesté, fait toujours une bonne affaire ; car chez les peuples d'Europe, le respect & la confiance suivent les titres.

On dit que, lorsque les papes n'avoient encore que la qualité d'évêques, on les battoit, on les trainoit en prison & quelquefois même on les faisoit mourir : mais dès qu'ils se furent arrogé le titre de  
saints,

saints, on n'osa plus toucher à leur personne. Les Juifs, ces gens qui ne croient qu'à leur argent, crurent à un aventurier, nommé Théodore, dès qu'une poignée de montagnards rebelles & pauvres l'eurent reconnu pour leur Roi. Ce nom leur en imposa si fort, qu'ils lui confierent des sommes assez considérables.

Dieu créa le monde d'un peu de boue, & les Ducs de Savoie ont formé leur puissance du limon de leur politique.

Les Princes de cette souveraineté n'étoient d'abord que de simples particuliers; ces particuliers se sont fait gentils-hommes; ces gentils-hommes devinrent Ducs, & ces Ducs formerent une ville. Cette ville prit d'abord le titre d'état & enfin celui de royaume; ce qui mit dans l'Europe une nouvelle puissance.

Pour faire ce chemin successif, il a été nécessaire de s'intriguer beaucoup, de percer l'obscurité des cabinets étrangers, de savoir profiter des fautes générales, de tirer parti de l'activité des uns & de l'engourdissement des autres; enfin de soutenir des guerres, d'entrer dans des négociations, de contracter des mariages, de faire des alliances, de signer des traités, & d'y manquer bien souvent. C'est ainsi

qu'on est parvenu à former de rien un gouvernement, & à élever une monarchie sur les fondemens de sa propre insuffisance.

L'histoire de la maison de Savoie est le morceau le plus fini de la politique Européenne. On y voit un plan méthodique d'agrandissement, une ambition réfléchie qui passe de pere en fils, & qui se perpétue de génération en génération, un projet d'élévation qui, pendant une suite de siècles, ne se dément jamais. La fortune de cette maison est un spectacle digne de l'attention du monde : c'est un système suivi, qui conduit, par gradation insensible, au faite des grandeurs humaines.

Les autres maisons souveraines oublièrent quelquefois leur fortune, & se perdirent souvent elles-mêmes de vue ; mais celle-ci ne s'écarta jamais du sentier, qu'elle s'étoit tracé pour arriver à la grandeur. La nature avoit jetté les premiers fondemens de cette puissance.

Les Ducs de Savoie avoient les clefs de l'Italie, objet éternel de l'émulation des potentats de l'Europe. Il falloit donc que les autres princes leur demandassent la permission d'avoir de l'ambition, ce qui leur donnoit à eux-mêmes le moïen  
d'en

d'en avoir. Ils se mêloient souvent avec les étrangers pour la deffendre, & quelquefois ils se confondoient avec eux pour l'attaquer: mais ils ne permettoient jamais que qui que ce soit s'emparât d'une partie de cette Italie, fans qu'on leur en cedât une autre. A chacun de ces demembremens, ils se mettoient en possession d'un domaine, & chaque domaine leur donnoit des titres pour un nouveau.

Ces Ducs s'étant ainsi agrandis par l'épée, l'intrigue & la politique, en employant souvent des vertus & quelquefois des vices, avoient enfin formé le deffein de pousser plus loin leurs conquêtes. Tout concouroit à l'invasion générale qu'ils méditoient, & la maison de Savoie alloit engloutir insensiblement une grande partie de l'empire Romain, lorsqu'il arriva un événement qui gêna son ambition. C'est une histoire lamentable, & depuis la politique de Turin en a souvent pleuré de regret. Je te ferai ce récit dans ma suivante



## L E T T R E II.

*Le Même, au Même, à Paris.*

De Turin.

**L**ES Ducs de Savoie, dans tous les siècles, en ouvrant les portes de l'Italie aux étrangers, ne leur en permettoient le passage que pour y exciter des révolutions favorables à leurs intérêts. Après s'en être servi, ils leur faisoient repasser les Alpes, & refermoient les portes après eux ; car ils ne vouloient pas à côté de leur état des hôtes trop puissans qui pouvoient les incommoder un jour. Tout ce qu'ils leur permettoient après les conquêtes, c'étoit d'y envoyer des vicerois ; mais il y a quelques années qu'il prit fantaisie à la couronne d'Espagne d'y envoyer des Rois. Naples en reçut un de sa main. Passe pour celui-là ; il étoit éloigné, & on pouvoit s'agrandir sans sa permission ; mais elle lui en plaça un autre dernièrement dans le centre de l'Italie & sur ses propres frontieres. Emanuel, qui régne aujourd'hui, se battit d'abord comme un lion  
pour

pour parer le coup: on lui vit faire des prodiges de valeur.

Il étoit d'autant plus fondé à croire qu'il empêcheroit cet établissement, que le Prince destiné par Madrid à régner tout près de ses états, étoit un jeune homme qui aimoit beaucoup la musique, & qui le jour d'une bataille décisive chantoit très joliment une chanson. Peut-être que, sans les mines du Mexique, Emanuel eut réussi; mais on ne se bat plus en Europe contre l'Or: ce métal est aujourd'hui à l'épreuve du gros canon, D'ailleurs il étoit question de l'entêtement d'une femme, & en fait de prévention ce sexe l'a toujours emporté sur l'autre. Cette femme auroit vendu les Indes, l'Afrique & l'Amérique, pour acheter à son fils une petite principauté en Italie, qui ne lui rendoit presque rien.

Après tout, la cour de Turin ne pouvoit parer le coup. Le procédé de cette guerre étoit irrégulier: on ne va pas s'imaginer qu'une puissance dépensera cent-millions pour acheter un état qui n'en vaut pas deux. C'est contre les règles de la politique, dont la maxime est l'intérêt. Cependant cet événement enferma ce

B 4 Prince

Prince dans sa capitale comme dans une espèce de prison. Emanuel y est aujourd'hui si à l'étroit, que sa politique ne peut pas s'y remuer.

Depuis cette époque, le Piémont s'est comme rétréci de la moitié. Les empires éprouvent des révolutions comme les hommes. Il y avoit six-cens-ans que ce cabinet travailloit à devenir une grande puissance, & le voilà réduit dans les limites ordinaires d'un petit état.

Il reste au Prince régnaut les révolutions de l'Europe, les bévuës des Cours, les fautes des cabinets, les fausses démarches ; car tout cela peut devenir des moïens à un souverain habile qui fait profiter de tout.

Le même Emanuel, qui occupe aujourd'hui le trône, gouverne ses états comme Dieu gouverne le monde ; je veux dire avec un ordre & une sagesse admirable. Grand homme d'état, grand capitaine, Prince éclairé, Roi aussi magnanime que profond politique, il démêle les ressorts les plus cachés des cabinets, & lit d'avance dans les événemens de l'Europe.

La plûpart des monarques, comme les hommes ordinaires, sont déplacés : on voit

voit en Europe des princes qui, sans génie & sans capacité, dominant sur des peuples immenses, tandis que d'autres, avec des qualités capables de gouverner l'univers entier, ne régnerent que sur une poignée de mortels.

Il y a une circonstance dans la vie de ce Prince, qui n'a gueres d'exemple chez les monarques Européens. Par un événement singulier, le Roi son pere devint son sujet, & dans peu son prisonnier. Il fut arrêté par son ordre, & mourut captif. Ceux qui veulent l'excuser disent que, dans la position où étoient les choses, il ne pouvoit faire autrement : ils alléguent la nécessité d'état. Ces raisons ne pourroient être reçues à la Chine, où toutes les loix politiques cèdent au pouvoir paternel. Quoiqu'il en soit, cet état est aussi puissant qu'un petit état peut l'être. Le Roi de Sardaigne peut entretenir une armée de quarante-mille-hommes : il y a mieux, il peut la paier. Les autres souverains ne sauroient lever des troupes sans établir des impôts qui écrasent les autres sujets : celui-ci peut faire la guerre, sans abîmer son peuple. Ses finances sont en bon ordre, & les arts, & les métiers y sont

perfectionés. Le Piémont met la France à contribution par ses foies, & retire toutes les années de cette monarchie une rétribution de plusieurs millions, en un mot la couronne jouit de tous ses avantages & est en possession de toutes ses forces, & c'est peut-être le seul gouvernement dans le monde Chrétien, dont toutes les parties soient en vigueur.

Je n'ai pu découvrir pourquoi ce Prince permet aux sujets de la province dont sa maison porte le nom de s'expatrier. Il part tous les ans des colonies considérables qui vont vivre & mourir ailleurs. Les bouës de Paris donnent à vivre à trente-mille-Savoïards. Une si vilaine subsistance pourroit, je crois, se trouver dans leurs montagnes : on m'a donné là-dessus plusieurs raisons ; mais elles sont si foibles qu'elles ne valent pas la peine que je t'en parle.

Ce souverain forme des ports de mer & établit une espèce de marine ; j'aime-rois mieux qu'il n'en établît point. Lorsqu'un état n'est pas entierement peuplé, & qu'il n'a pas au-dedans de lui-même les premières matières d'un grand commerce, la navigation lui devient à charge,  
elle

elle ôte des bras aux professions utiles, pour en faire valoir une qui n'est pas encore nécessaire.

## L E T T R E III.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**A** La Chine, on ne voit point les femmes ; cachées sous le voile de la modestie, elles se rendent invisibles aux hommes, lors même qu'elles leur permettent de les regarder. Leur habillement, qui est taillé sur le modèle de la chasteté, les dérobe aux yeux de tous les mortels.

En Europe les habits des femmes sont transparents : la nature chez elles n'a rien de caché pour l'autre sexe ; l'œil se promène dans tous les appartemens de la volupté. Ce qui est une nudité à Pékin, ne l'est point ici. A Paris les femmes sont découvertes, depuis le front jusques au-dessous du sein, depuis la main jusques au-dessous du coude, depuis le

B 6

ped

pied jusques à mi-jambe; il ne s'en faut que de trois-pieds & demi d'étoffe, qu'elles ne soient toutes nues. Les désirs n'ont presque point de chemin à faire pour être satisfaits; on a jouï ici de plus de la moitié d'une femme, avant que de la posséder.

Une jeune personne, en se mariant, peut bien apporter à son mari la chasteté du corps, mais ce doit être certainement la seule; car elle s'est prostituée d'avance aux regards des hommes de toute une ville. Un froid glaçant suit presque tous les mariages en Europe; c'est qu'il n'ajoute presque rien à la satisfaction des sens.

A la Chine, où la modestie de l'habillement empêche la jouissance des regards, on en a un grand nombre à satisfaire. Après le mariage, on possède pour le cœur, on possède pour le corps, on possède pour tout ce que les yeux n'ont pas encore possédé.

L E T -

## L E T T R E IV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a dans cette ville un établissement impie qui tend à débaucher les consciences; son objet est de faire penser différemment qu'on ne croit: on l'appelle le collège des missions étrangères. Cette institution sacrilège, qui rapporte tout au culte du Christ, a en vuë de déraciner du cœur les saints principes des autres religions.

Les supérieurs de cette maison ne furent pas plutôt qu'il y avoit des Chinois à Paris, qu'ils résolurent de les convertir à la foi; c'est le nom qu'on donne ici à l'apostasie. Ils députerent vers nous un de leurs collègues. Cet homme qui s'exprimoit avec beaucoup de douceur, me conseilla fort sérieusement d'abandonner ma croïance pour embrasser la sienne, en m'assurant que je gagnerois le ciel à ce marché. Il alloit enfile un long préambule là-dessus, lorsque l'arrêtant sur le

tems;



tems ; Monsieur le Missionnaire, lui dis-je, avant que vous vous donniez la peine d'établir vos principes, j'ai moi-même une proposition à vous faire, qui est d'abandonner votre religion pour embrasser celle de Confucius. Car si vous vous croïez fondé à me porter à l'apostasie, j'ai le même droit de chercher à vous faire apostasier : toutes choses égales d'ailleurs, j'ai une raison de plus ; je veux dire que ma religion est plus ancienne que la vôtre. Cette proposition terrassa mon homme ; il comprit à ce raisonnement que tous ceux qu'il pourroit me faire, seroient inutiles, & il se retira.

La raison humaine n'a rien imaginé de plus absurde que de vouloir ramener les autres à notre opinion sur la maniere d'adorer Dieu. Outre l'atrocité de la chose, le projet par lui-même est impraticable. Prêcher l'unité de la religion, c'est comme si l'on vouloit obliger les hommes à jouir du même ciel. Il n'est pas douteux que les religions tiennent au physique, & que les climats sont indépendans les uns des autres. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur la forme de l'univers, pour être convaincu que les croïances ne sauroient être les mêmes chez les différens peuples. Les religions

gions doivent s'accorder avec les systèmes civils de chaque état. Le culte Chrétien ne convient pas mieux au Japon, que celui du Japon au système François. Il s'en suit de-là que les missionnaires sont des perturbateurs du repos public, punissables selon les loix établies dans tout l'univers. Les Turcs, en permettant aux Chrétiens de s'établir dans leur empire, leur ont défendu de parler religion.

J'ai toujours été contre cette maxime qui permet aux Européens d'imbiber nos peuples d'un dogme qui est étranger au climat de Pékin. Un Chinois devenu Chrétien est un monstre civil : il oublie qu'il a un pere, pour se souvenir qu'il y a un pape ; ce qui renverse toutes les idées de notre gouvernement qui est fondé sur le pouvoir paternel.

L'apostasie n'a jamais été d'aucune utilité sur la terre ; de tout tems elle l'a remplie d'ames basses & noires. Un homme qui change de croiance, perd avec son dogme les vertus qui étoient liées à l'ancienne religion, & ne garde que les vices qui sont attachés à la nouvelle. La terre y perd, & le ciel n'y gagne point. Il faudroit, pour l'ordre de l'univers, que les princes, par une convention générale,  
s'ac-

s'accordassent entre eux à condamner-à mort ceux de leurs sujets qui changent leur culte. Je ne dis pas qu'on doive forcer les hommes à adorer la divinité d'une certaine maniere plutôt que d'une autre, ce seroit une tyrannie : mais il faudroit les obliger de l'adorer toujours de la même maniere qu'ils l'ont adoré une fois. Ce ne seroit point un règlement moral, mais une loi civile qui seroit, peut être, plus de bien à l'univers, que les meilleures institutions ne lui en ont fait jusques-ici.

## L E T T R E V.

*Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin.*

De Paris.

**A**U-milieu des révolutions qui agitoient l'Europe, Rome Chrétienne s'agrandissoit toujours. Il n'y eut jamais de gouvernement chez les hommes, qui subsistât plus longtems, & dont la durée fût moins interrompue. C'est que les papes dominoient le monde par la persuasion, au-lieu que les conquérans l'avoient subjugué par les armes, qui elles-mêmes éprouvent des vicissitudes.

Les

Les annales de ce nouvel empire méritent une attention particulière. Jusques-ici il n'y en a point eu d'exactes. Tous ceux qui ont écrit son histoire, l'ont défigurée. Les auteurs qui sont de la religion des papes, les louent jusques à l'excès ; ceux qui sont d'une croïance différente, les blâment sans mesure.

Il est impossible qu'un homme qui est de cette communion, ou qui n'en est pas, puisse écrire sur cette matière sans partialité. Il faudroit n'être ni Européen, ni Chrétien, pour se garantir de la prévention.

L'Eglise Romaine, dans son origine, forma une espèce de gouvernement aristocratique. Les évêques & les abbés (car il n'y avoit point encore ce que l'on a appelé depuis des cardinaux) formoient son sénat ; le reste du clergé étoit peuple. Le chef n'avoit gueres alors d'influence. Le pouvoir des papes dans ce tems-là, ressembloit assez à l'autorité qu'ont aujourd'hui les Doges de Venise, qui ne sont que l'ombre de la puissance dont ils représentent le corps.

Les évêques s'opposoient souvent aux volontés des papes, qu'ils regardoient comme leurs confreres. Ils faisoient va-  
loir

loir contre lui cette autorité seule qu'ils tenoient de lui.

Mais comme tout dégénere en despotisme chez les Européens, les papes s'emparèrent insensiblement de la puissance politique & civile; & la république de l'Eglise devint un gouvernement monarchique absolu.

Tout changea à Rome lorsque d'une société de pauvres Mandarins qui vivoient d'aumônes, on passa à un grand état ecclésiastique.

Le premier plan ne put plus servir. Il étoit fondé sur l'humilité & la charité Chrétienne: ces vertus ne faisoient que des fideles; & Rome vouloit des sujets.

Cependant comment sortir de cet état d'anéantissement, où la religion du Christ l'avoit placée elle-même? C'est une chose de laquelle les auteurs Européens ne parlent pas assez. On peut mettre cette révolution au rang des premiers événemens de l'univers. On avoit vu des sectes s'agrandir par les armes; mais aucune jusques alors n'avoit aquis la domination par l'intrigue.

Ce ne fut point le hasard qui donna à Rome Chrétienne l'empire de la domination.

tion. On découvre un plan méthodique dans sa fortune.

Cette Eglise est un chef-d'œuvre de politique humaine. Ce n'est point un système de religion ; mais la science du cœur humain. Elle sut tirer parti de sa faiblesse, & mettre à profit jusques à son insuffisance-même. Jamais la Rome païenne n'avoit employé tant d'art pour s'élever. La politique des Césars n'est rien en comparaison de celle des papes. Il faut que j'essaie de t'en donner une idée.

Les gouvernements les plus actifs de la terre eurent des momens de repos, pendant lesquels ils perdirent de vue leur puissance : Rome Chrétienne n'en eut jamais. Elle ne cessa un seul instant de travailler à son élévation.

Du sein du néant, elle s'éleva à la grandeur suprême, & s'y maintint pendant dix-huit-siècles. Dans ses momens de crise, elle ne se laissa point accabler sous le poids de ses vicissitudes. Si on la vit tomber quelquefois, ce ne fut que pour se relever avec plus d'éclat. Souvent elle éprouva des revers : on l'offensa ; on l'outragea ; on s'en prit à ses droits, à son existence. Cela ne l'ébranla point. Elle essuya, sans s'émouvoir, toutes sortes d'humili-

mi-

miliations, lorsqu'elle crut qu'elles pouvoient contribuer à son é'evation.

Les papes n'eurent point de passions. On put exercer contre eux toutes sortes de violences. Ils souffrirent qu'on les trainât en prison ; qu'on les outrageât ; qu'on les battit. Ils permirent tout, quand il fut question d'ajouter quelque nouveau degré à leur puissance. Ils pardonnerent toujours, & ne se vengerent jamais, que lorsque la vengeance put être utile à leurs intérêts. Il n'est pas donné aux hommes de se conduire avec plus d'art & de ménagement.

Le saint-siége (c'est ainsi qu'on nomme cette Cour) fit quelquefois des fautes : une des principales fut d'appeller à son secours des étrangers pour soutenir sa puissance. Mais cette démarche, qui auroit ruiné tout autre gouvernement, ne renversa pas le sien. La force de l'institution générale corrigea les défauts de l'administration particulière.

Plusieurs Papes impies & scélérats occupèrent son trône : il sembloit que leur désordre devoit l'affoiblir ; mais Rome avoit des loix fondamentales, qui la soutenoient contre les vices passagers de ses chefs.

chefs. L'édifice de sa puissance pouvoit être ebranlé, mais non pas renversé.

Lorsque Rome Chrétienne étoit petite, elle fut si bien cacher sa petitesse, qu'on ne s'en apperçut pas : quand elle fut grande, elle remplit l'univers de son nom.

Elle n'attendit point qu'elle fût dans l'élevation pour jeter les fondemens de sa grandeur. Du centre de son insuffisance, elle établit ces deux maximes. *La primatie dans le spirituel, & l'autorité despotique dans le temporel.* Promte dans ses desseins, mais tardive dans l'exécution, elle n'en étoit que plus sûre de les faire réussir. Cette fougue, cette ardeur qui gâtent la plûpart des affaires politiques, lui étoient inconnues. Tandis que les autres souverains ruinoient tout par la lenteur, Rome ne se pressoit pas ; & alloit lentement, pour arriver plus sûrement.

Les excommunications étoient les armes ordinaires des papes : c'étoit un droit qu'ils s'étoient aquis de bannir les hommes de la société. Ils les rendoient par-là si difformes, que les enfans fuïoient leur pere, les femmes abandonnoient leur mari, & les sujets ne reconnoissoient plus leur prince légitime. On n'a jamais su d'où les papes avoient tiré cet odieux pri-



vilége, qui flétrissoit ainsi la nature humaine. Celui-ci leur tenoit lieu de canon, car il tuoit civilement les Européens. Ceux qui en étoient frappés ne pouvoient plus retourner au nombre des vivans, sans se faire absoudre; & cette absolution mēnoit toujours à quelque fin. Les monarques redoutoient plus ces excommunications, qu'ils ne craignoient les plus grandes armées de leurs ennemis. Il n'y eut aucune maison souveraine, qui ne fût frappée de cet anathème. Rome commençoit toujours par négocier, & finissoit par excommunier. Les Rois qui avoient des intérêts politiques avec elle, & qui faisoient valoir leurs droits par les armes, ne manquoient jamais d'être excommuniés; ce qui leur ôtoit jusques aux moyens de la défense naturelle. Quand quelque Prince rentroit en possession d'un domaine que l'Eglise avoit autrefois usurpé, on le faisoit déclarer hérétique; ce qui excitoit contre lui l'indignation générale, & le préparoit de-loin à devenir foible.

L'absolution des péchés commis par les souverains étoit une autre source d'agrandissement. Il falloit souvent pour l'obtenir, qu'ils se dépouillassent en sa faveur

de

de leurs droits, & quelquefois même de leurs domaines.

Les interdits lancés contre les roïaumes furent un quatrieme ressort que la politique fit souvent jouer efficacement. Si quelquefois les monarques les méprisoient, le plus souvent ils en furent effraïés. Ils plierent, & firent souvent, pour les éviter, ce que la force ouverte n'avoit pu leur faire faire. Il est vrai qu'à la fin ces armes s'usèrent; mais avant que d'en être reduites-là, elles soumirent à Rome beaucoup de Cours qui y ont demeuré attachées depuis.

La rémission des crimes, dont ils se réservoient à eux seuls le droit, fut encore employée pour augmenter sa grandeur. Quand quelque grande usurpation pouvoit convenir à ses intérêts, elle la favorisoit. Un pape promit à un Roi l'absolution de tous ses péchés, s'il pouvoit usurper l'Angleterre.

Rome employa la superstition, non seulement à surprendre les peuples, mais même pour en imposer aux princes. Entre autres exemples tirés de l'histoire de cette église, je trouve une lettre qui peut servir à le prouver. Un pape aiant besoin d'une armée pour se soutenir contre  
un

un Roi Lombard son voisin, feignit d'être en correspondance avec le ciel. Il publia une lettre qu'il disoit avoir reçue du séjour de la divinité. Elle étoit dattée du Paradis, & étoit écrite de la main de saint Pierre, à un Prince qui aiant des troupes bien aguerries, étoit en état de tirer Rome du danger où elle se trouvoit. Pierre donne le titre d'excellence à ce Prince, quoi qu'il fut un scélérat usurpateur. Sans doute que les négociations du ciel sont comme celles de la terre, & qu'on y flatte beaucoup ceux dont on a besoin. Quoiqu'il en soit, on n'a jamais vu tant de soumission de la part d'un saint, en écrivant à un homme.

Il lui mandoit en propres termes, que la mere du Christ lui auroit beaucoup d'obligation, s'il foutenoit par ses armes les droits des papes; & il lui déclare en suite en termes formels que s'il ne répand pas le sang des mortels pour la cause des papes, il n'y aura jamais pour lui de place dans le ciel.

L'invention de cette lettre est unique. L'obligation de la mere de Dieu à un homme, la priere qu'un saint fait pour engager à commettre des meurtres & des assassinats, le tout pour aquérir la  
pour

gloire éternelle, prouvent que les papes, dans les différens âges, emploierent toutes sortes de moïens pour arriver à leurs fins.

Rome avoit si bien accoutumé les peuples Chrétiens à la regarder comme la seule divinité sur la terre, qu'elle se crut en droit de punir sans mesure ceux qui l'offensoient, mettant sur le compte de la religion, ce qui n'étoit que l'effet de la politique. Elle inspira par-là tant de terreur en Europe, qu'il y eut peu de Princes Chrétiens qui, de dessein prémédité, osassent former le projet d'anéantir sa puissance.

Elle excita, comme on l'a vu ailleurs, la plupart des Princes Chrétiens, à se croiser pour la religion; & lorsqu'elle les y eut déterminés, elle ne pensa qu'à profiter de leurs conquêtes.

Cette politique des croisades lui servit beaucoup. Ces guerriers, pour la plupart, se défirent de leurs biens en faveur de l'Eglise.

Sous le prétexte de religion, elle prétendit que, lors qu'un Prince Chrétien faisoit une conquête sur les infideles, elle lui appartenoit. Ce fut sur ce prétendu droit qu'un Pape exigea d'un guerrier, nom-

mé Alphonse, qui conquit le Portugal sur les Maures, un tribut de deux-marcs d'or.

## L E T T R E VI.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Turin.

**J**E ne fais comment concilier les maximes des Princes Européens. Ils voudroient que leurs peuples fussent vertueux, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour encourager les vices qui les empêchent de l'être.

Le Roi de Sardaigne permet les jeux de hasard à ses sujets. Tu dois juger de-là à quel point de raffinement, ils doivent être portés dans cet état.

A Lacédémone il étoit permis de voler; en Piémont il est presque permis de friponner. Les sujets en ont la permission du Prince. Ce n'est point un vice à Turin; cela passe au-contraire pour une sorte de vertu.

Dans les autres états d'Europe, il y a des académies de sciences; à Turin la première

premiere des académies est celle du jeu: dès le bas âge, on y est maître-ez-arts.

Pour se perfectionner plus vîte, on commence plutôt. C'est une partie de l'éducation Piémontoise. L'art d'être adroit aux cartes s'apprend ici, comme on apprend ailleurs la géométrie: elle a ses règles & ses principes; elle a aussi ses préjugés. Un homme qui est surpris en trompant au jeu, n'est pas regardé comme un mal-honnête homme, mais comme un homme mal-adroit. " C'est dommage, " disoit dernièrement un Piémontois, en " parlant d'un gentilhomme de sa connois- " sance. C'est un garçon rempli d'hon- " neur & de probité; mais il est si gauche, " quand il friponne au jeu, que cela fait " pitié."

On vous démontre ici qu'il est morale- ment permis de voler au jeu. " Le jeu, " disent les casuistes des cartes, est un " commerce; donc les ruses y sont permi- " ses. Un marchand a des magasins som- " bres & obscurs, où l'on ne voit les étoffes " qu'à-demi; l'accuse t-on, pour cela, de " manquer de probité? Au contraire, " cela passe pour habileté. Et pourquoi " appelleroit on d'un autre nom, celui " qui tireroit profit des avantages du " jeu?

“ jeu ? ” C'est la morale du païs ; & il n'y a personne d'hérétique, dans la religion du jeu. Les Piémontois sont sur celle-ci d'une dévotion exemplaire ; cela va jusques à la bigoterie.

La plûpart des maisons de Turin sont des berlans ouverts, où tout le monde est bien reçu pour son argent. On parle jeu dans l'antichambre du Roi, comme on s'entretient politique dans celle des autres souverains de l'Europe. Le Monarque en discourt lui-même avec ses sujets, ainsi que d'autres matieres. “ Avez-  
 “ vous bien fait vos affaires au jeu cette  
 “ année ? ” demandoit dernièrement Emanuel à un de ses vieux généraux. Pas  
 “ si bien, Sire, lui répondit-il, que les  
 “ autres années. Vos jeunes officiers ont  
 “ des yeux de lynx : ils sont aussi atten-  
 “ tifs & aussi vigilans, les cartes à la  
 “ main, qu'ils le sont au moment d'une  
 “ action, où ils vont aquérir de la  
 “ gloire.”

La dextérité au jeu est des deux sexes ; & les femmes de la première condition ne se cachent pas entre elles leurs talens. Je fus témoin d'un entretien de deux femmes de qualité de cette ville, qui se rendant compte de leurs prouesses aux  
 cartes,

cartes, s'exprimoient ainsi. " Qu'avez-  
 " vous surpris au jeu cette année, Ma-  
 " dame la Comtesse ? Fort peu de chose,  
 " répondit-elle ; cela ne passe pas vingt-  
 " mille-livres. Et vous, Madame la Mar-  
 " quise, combien avez-vous volé ? C'est  
 " aussi une bagatelle ; je ne crois pas que  
 " le tout aille à trente mille-livres. Les  
 " hommes, reprit cette dernière, devien-  
 " nent tous les jours plus difficiles au jeu :  
 " bientôt nous ne pourrons les tromper  
 " qu'en amour."

Les combinaisons des cartes & des dez  
 font les premières affaires de la société ;  
 on y pense le jour, on y rêve la nuit : l'on  
 ne dort point à Turin, on joue. La na-  
 ture est épuisée à force de veilles ; on ne  
 lui donne pas le tems de reposer. Tous  
 les momens qu'on ne passe point ici au  
 jeu, on les regarde comme perdus.

Le sexe y sacrifie tous ses autres pen-  
 chants ; il renonce-même, pour lui, au  
 plaisir de plaire, qui fut toujours la pre-  
 mière de ses passions. Ailleurs le soin  
 des femmes tend à ravir les cœurs ; ici  
 elles sont occupées à enlever des bourses.  
 Un cavalier qui ne pousse pas sa com-  
 plaisance, jusques à se laisser gagner son  
 argent, ignore les véritables règles de la



galanterie Piémontoise. Pour être heureux auprès du beau sexe de Turin, il y a un moïen, qui est d'être malheureux au jeu.

Dans le reste de l'Europe, on prévient les femmes en sa faveur, par des chansons des vaudevilles, des vers galans; ici, on leur fait sa cour par des écoles, des bévuës, & des étourderies au jeu. Un cavalier qui fait s'y prendre ainsi, est déjà bien avancé en amour. C'est le sublime de l'art d'aimer. Au-contraire, celui qui est assez mal-adroit pour n'être pas gauche aux cartes, qui ne fait point de fautes, & qui n'a aucun distraction, passe pour un mauffade.

Je demandai un jour, ce que c'étoit qu'un cavalier que je voïois toujours seul, à qui les hommes ne parloient point, & que les femmes ne regardoient pas.  
 " C'est, me dit-on, un homme extrême-  
 " ment rangé, qui a soin de ses terres,  
 " qui ne jouë jamais, qui ne passe point  
 " les nuits à mêler des cartes; en un mot,  
 " c'est la plus mauvaise compagnie de  
 " Piémont; aussi personne ne le voit."

L E T.

## L E T T R E VII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**L**A monarchie Françoisé a des écoles pour toutes les sciences, excepté celle du Ministère. On y est presque toujours élevé sans passer par aucun grade. Lorsque le Prince y nomme, on se trouve d'abord maître-ez-arts-Ministre.

On m'a parlé d'un médecin qui donna sa robe en héritage à une faculté de médecine de province; lorsqu'un bachelier la met sur son corps, il est d'abord médecin.

Quand le Roi de France nomme quelqu'un de ses sujets au ministère, le voilà aussitôt ministre; c'est-à-dire, qu'il fait gouverner l'état sans l'avoir jamais appris. On diroit que le commandement du Prince à cet égard ressemble à ces paroles enchanteresses des magiciens, qui donnent tout-d'un coup la science infuse. Dieu se sert du limon pour former la

C 4

terre;

terre ; le Roi de France emploie souvent de la bouë pour faire un ministre

On ne marche point ici au ministere, on y court : ceux qui y parviennent y sont toujours poussés par un grand élan : il n'y a point d'intervale entre la distance de l'emploi que l'on quitte, & celui que l'on remplit : on passe presque toujours sur le corps d'une infinité d'hommes actifs, laborieux & vigilans, qui avoient acheté cette charge par un long & pénible travail.

### LETTRE VIII.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

L'éducation des Rois d'Europe est chargé d'une infinité de pratiques très pénibles. Ils étudient plusieurs langues étrangères à la fois ; apprennent l'histoire, la géographie, & le blason.

On leur donne des gouverneurs & des sous-gouverneurs, qui leur enseignent tout plein de choses : une foule de maîtres sont chargés de leur donner tous les agrémens du corps. Une éducation aussi étendue

due

due ne conduit par les souverains sur le trône: elle les place à côté. Un apprentif souverain, qu'on détourne ainsi de la science principale, pour appliquer son esprit à tant d'accessaires, n'est gueres capable de gouverner un peuple.

On remarque en général que les hommes à qui on fait apprendre tant de choses, n'en savent jamais bien aucune: la règle est la même pour les rois, outre qu'il n'est pas décent qu'un monarque sache tant de choses superflues.

Il faudroit que l'éducation des souverains fût différente de celle des hommes ordinaires; qu'elle se bornât à un petit nombre de maximes principales, courtes & aisées à apprendre, & que toute leur étude se réduisît à les mettre en pratique.

Un ministre Chinois présenta cette instruction à un de nos Empereurs, qui n'avoit que dix-huit-ans, je la regarde comme l'abrégé de l'art de régner; " Craignez le  
" ciel. Aimez vos sujets. Emploïez les  
" hommes de mérite. Soïez prêt à écou-  
" ter les bons avis. Diminuez les taxes.  
" Adoucissez les punitions. Bannissez la  
" prodigalité. Donnez de bons exem-  
" ples. Fuïez le luxe. Détestez les  
" plaisirs vicieux."

C 5

Un

Un Monarque qui ne sauroit que cela, seroit cent-fois plus habile, que celui qui fait une infinité de sciences superflues.

## L E T T R E IX.

*Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.*

De Paris.

**L** E S papes, qui n'étoient d'abord que des mandarins évêques, se firent princes. Ce fut comme un instinct de leur grandeur future. Les noms font tout en Europe ; car les peuples, qui répugnent toujours à suivre les volontés des hommes comme eux, se font une gloire d'obéir à ceux qu'on appelle princes. Il falloit donc à ces Pontifes un titre qui en imposât aux yeux de l'univers.

Ils amassèrent de grandes richesses, & afin que la source se trouvât dans l'état, ils firent battre monnoie : eux qui avoient d'abord prêché la pauvreté, & déclaré hautement que leur royaume n'étoit pas de ce monde.

Leur politique fut toujours de faire servir le culte à leur ambition. Ils emploierent

plôïerent la religion pour jeter le fondement de leur fortune.

C'est en montrant aux fideles le chemin du ciel, qu'ils les dépouillerent des biens de la terre.

Ce ne fut point par la conviction du culte du Christ, qu'on gagna les peuples : on étoit peu persuadé à Rome de ce qu'on enseignoit. Quelques papes crurent qu'il n'y avoit point de Dieu : d'autres furent accusés d'invoquer le diable.

Ce qu'on appelle à Rome *la propaganda fides*, contribua plus à son élévation, que toutes les forces du monde ensemble n'avoient servi à augmenter le pouvoir de l'ancienne république Romaine. Ce fut de ce cabinet, que furent expédiés les ambassadeurs, qui devoient négocier l'affaire de la religion avec tous les peuples de la terre. Ils prirent le nom de missionnaires, ou d'hommes apostoliques : car ce fut toujours une des maximes de Rome d'affecter d'élever la statue de son orgueil sur le piédestal de l'humiliation. C'étoit des généraux d'armée, qui, avec le seul livre de la foi Chrétienne, remportèrent pour elle de grandes victoires.



Rome païenne s'étoit fait des citoïens dans toute la terre, Rome Chrétienne se donna des sujets dans tout le monde.

Chez les Européens, le respect naît des titres. Pour passer pour divin, on n'a qu'à emprunter le nom de la divinité. Les papes se firent appeller saints. La chose réussit au-mieux.

Jurques-là les monarques les plus vains de la terre avoient seulement exigé des hommes qu'ils se prosterneroient devant eux. L'orgueil des papes alla plus loin; ils voulurent qu'on leur baisât les pieds: & ils soumirent à cette humiliation less têtes couronnées: ce qui avilit tous les trônes d'Europe.

Les Rois n'avoient porté qu'une couronne; ce qui étoit bien assez pour dégrader le genre humain, que la nature n'avoit point fait, pour le soumettre à cette humiliation. Les papes en voulurent porter trois, pour donner à entendre par là que les souverains & les peuples leur devoient être soumis.

Il leur manquoit cependant un ressort. Une sainteté qui auroit pu se tromper, & donner dans l'erreur, eut été très imparfaite. Ils imaginerent de se rendre infallibles.

Cette

Cette infallibilité fut un coup d'état pour le St. Siège : on ne douta plus de rien ; on vit tout aveuglément. Elle facilita les moïens d'établir un autre tribunal odieux, qu'on nomme inquisition, qui n'étoit utile qu'aux papes, par la crainte qu'il inspiroit pour les choses qui étoient le fondement de leur grandeur. Cet établissement contribua, peut-être plus que toute autre chose, à établir leur puissance.

Rome chrétienne avoit des chiens & des émissaires dans toutes les écoles publiques de l'Europe, qui établissoient son autorité, & qui parloient continuellement de sa supériorité sur les pouvoirs séculiers. Ils y soutenoient publiquement que la puissance des papes étoit pleine, pleinissime, tant à l'égard du spirituel, que du temporel. On y mettoit souvent en question, si on pouvoit tuer un Roi qui désobéissoit à un pape ; et quoiqu'on ne mît pas souvent cette maxime en pratique, elle ne laissa pas d'augmenter l'autorité papale.

Pour se procurer un plus grand nombre de sujets, & détacher les citoïens des autres états, la politique de Rome fut d'encourager les gens d'église, par les aises & les commodités de la vie, & d'attacher des rangs, des honneurs, & des distinctions

ons





ons à l'insuffisance elle-même. Dans les divisions qu'elle essuïa avec les puissances temporelles, elle eut toujours soin d'y faire intervenir la religion; & elle confondit si bien ses intérêts avec ceux du ciel, qu'en deffendant la cause des papes, on croïoit deffendre celle de Dieu.

Sa coutume fut toujours de partager les premieres dignités de l'église aux grands des différens états. Elle faisoit des cardinaux de toutes les nations. C'étoit autant de papes répandus dans tous les païs de l'Europe. Ainsi Rome chrétienne avoit son siège dans toutes les Cours, & sa Cour chez tous les princes.

Elle faisoit servir sa qualité de pere spirituel à faire valoir ses droits temporels. Comme ce titre lui donnoit le droit d'entrer dans le détail des affaires domestiques des souverains pour terminer leurs différens; elle en proffitoit pour remplir ses vuës particulieres.

Elle donnoit aux hommes un grand nombre de lettres de créance pour entrer au ciel, & faisoit beaucoup de saints; car elle avoit persuadé aux chrétiens qu'elle avoit ce pouvoir-là: ce n'étoit pas des soldats qu'elle se donnoit; mais des reliques que l'on vénéroit par tout; car chaque  
saint

faint avoit un corps, & chaque corps re-  
 posoit quelque part. Ces armées de saints  
 cadavres arrêtoient souvent l'impétuosité  
 des vivans. Ceux qui se plaisoient le plus  
 à répandre le sang, suspendoient ou cal-  
 moient leur fureur à la vuë de ces saints  
 offemens.

Rome, dans le tems de ses persécutions,  
 se mettoit à couvert. Elle se faisoit un  
 rempart des cendres de ses bienheureux.  
 Chaque état, chaque roïaume, chaque pro-  
 vince, chaque ville en possédoit quel-  
 qu'un ; ce qui lui donnoit un empire uni-  
 versel ; car on ne pouvoit honorer ces  
 saints, sans respecter les papes qui avoient  
 le pouvoir de les faire.

## L E T T R E X.

*Le Même au Même, à Pékin.*

De Paris.

QUAND je veux me mettre au fait  
 des affaires de l'Europe, j'assiste ici à  
 un petit conseil, qui se tient réguliere-  
 ment deux-fois la semaine chez un curieux  
 en politique.

Ces jours passés le président du conseil  
 mit sur le tapis trois-points principaux. Il  
 demanda s'il convenoit à la France de se  
 mêler

mêler de la guerre présente d'Allemagne? si l'alliance de la Maison d'Autriche avec celle de Bourbon étoit combinée par les avantages de cette dernière Monarchie? par où il auroit fallu commencer la guerre présente? en supposant que la France eût été forcée à se déclarer.

Là-dessus un-membre de l'assemblée parla ainsi.

“ La part que notre gouvernement a  
 “ pris aux affaires du Nord est une faute  
 “ d'état : en bonne politique il falloit ob-  
 “ server une exacte neutralité. Il n'y a-  
 “ voit rien à gagner pour nous, en nous  
 “ mêlant de cette guerre ; mais au-con-  
 “ traire beaucoup à perdre. De quelque  
 “ côté que la France fît pancher la ba-  
 “ lance, elle étoit à son préjudice ; car  
 “ ou la Maison d'Autriche, par son secours,  
 “ eut abimé celle de Brandebourg ; &  
 “ dans ce cas elle eut fourni elle-même  
 “ des armes pour son agrandissement, ce  
 “ qui étoit contraire à ses maximes ; ou  
 “ le Roi de Prusse, en voyant la France  
 “ se mêler de cette guerre, auroit appelé  
 “ à son secours de puissans alliés, & eut  
 “ eu l'avantage sur la maison d'Autriche,  
 “ & alors cette puissance n'aïant plus de  
 “ barriere dans le Nord qui la retint,  
 “ pouvoit

" pouvoit passer le Rhin, & tourner ses  
 " armes contre la France. En ne four-  
 " nissant donc que notre contingent, nous  
 " aurions tenu les choses en équilibre.

" L'Angleterre alors n'eut point en-  
 " voie d'armée en Allemagne; & les siè-  
 " ges, & les batailles entre la Reine de  
 " Hongrie & le Roi de Prusse, en affoi-  
 " blissant réciproquement les deux-mai-  
 " sons, eussent augmenté le pouvoir de la  
 " sienne. Quand deux-maisons rivales  
 " s'attaquent, il ne faut point prêter de  
 " secours à l'une au préjudice de l'autre.  
 " La véritable politique consiste à les  
 " laisser s'écraser toutes les deux."

Il passa ensuite au second point.

" L'alliance de la France avec la maison  
 " d'Autriche jure contre le système géné-  
 " ral: c'est un de ces coups de politique  
 " forcés. Il en est de ce traité comme si  
 " on vouloit allier l'eau avec le feu.

" Il y a des établissemens généraux  
 " formés en Europe: & ce ne seront pas  
 " quelques combinaisons particulières qui  
 " pourront les détruire. Jamais la mai-  
 " son de Bourbon ne travaillera vérita-  
 " blement à augmenter la puissance d'Au-  
 " triche; & jamais celle d'Autriche ne  
 " pensera.

“ pensera réellement à multiplier les forces  
 “ de celle de Bourbon.”

Il termina ainsi la troisième question.

“ En supposant, ajouta-t-il, comme  
 “ il a été dit, que la France ne peut se  
 “ dispenser d'entrer dans les d'émêlés  
 “ présens, on devoit commencer la guerre  
 “ par l'Angleterre; c'est-là qu'il falloit  
 “ fraper les premiers coups.

“ On a dit des Romains qu'ils ne pou-  
 “ voient être vaincus qu'à Rome; & la  
 “ même chose a été dite de quelques au-  
 “ tres peuples qu'on regardoit comme in-  
 “ vincibles.

“ L'expérience de tous les âges & de  
 “ toutes les nations a prouvé que les peu-  
 “ ples qui portent la guerre au-loin, &  
 “ qui sont forts chez les autres, sont pres-  
 “ que toujours très foibles chez eux.

“ Il falloit aller faire le siège de Lon-  
 “ dres. Quand une nation s'est affoiblie  
 “ d'elle-même par un sommeil léthargique  
 “ de plusieurs siècles, il ne lui reste qu'un  
 “ moien pour se relever qui est de faire  
 “ un coup d'éclat. On a dit & l'on a  
 “ écrit que le passage d'une armée Fran-  
 “ çoise en Angleterre étoit impraticable;  
 “ mais on a dit mal & l'on n'a pas bien  
 “ écrit.

“ Peut-

“ Peut être qu’aujourd’hui que tout  
“ est abimé, l’on y trouveroit de grands  
“ obstacles ; mais au commencement de  
“ la guerre ce passage étoit plus aisé.

“ Quand une monarchie, qui a autant  
“ de ressourçes que la France, tourne tou-  
“ tes ses vuës d’un côté, il est imposs-  
“ ble qu’elle ne réussisse. Il falloit re-  
“ straindre tous les plans à celui-ci, &  
“ abandonner l’Europe à elle-même jus-  
“ ques après cette expédition.

“ Nous avions alors une Marine quel-  
“ leconque ; il falloit la sacrifier en en-  
“ tier pour favoriser le passage des bateaux  
“ plats destinés à porter les troupes. N’im-  
“ porte que le reste de la marine Françoisë  
“ eût péri dans un jour, pourvû que  
“ l’armée eût débarqué. Cette audace  
“ eut étonné l’Angleterre. Nous eussions  
“ dumoins tenté un chemin qui pouvoit  
“ seul rétablir nos affaires. En échou-  
“ ant-même, les Bretons auroient été  
“ effraïés : ils savent que leur république  
“ seroit bientôt perdue, si cette porte étoit  
“ une fois ouverte à la France. Le pis-  
“ aller étoit de nous réduire alors dans  
“ l’état où nous sommes aujourd’hui.  
“ Ni plus ni moins notre marine est tout-  
à-fait.

“ à-fait détruite; il valoit mieux l'ex-  
 “ poser toute entiere à ce passage.

“ Quand une puissance maritime a  
 “ l'avantage sur une autre, les combats  
 “ particuliers sont très défavantageux à  
 “ l'inférieure. Elle acheve de se détruire  
 “ en détail; au-lieu qu'une action géné-  
 “ rale peut la rétablir dans un jour.”

## L E T T R E XI.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
 Cham-pi-pi, à Paris.*

De Turin.

**P**R E S Q U E tous les Princes d'Eu-  
 rope font jouer les violons chez eux:  
 ils louent des fifres, des flûtes & des haut-  
 bois, pour entretenir leur gaîté; ils ont  
 aussi, à leurs gages, des bouffons qui les  
 font rire.

Le Roi de Sardaigne passe pour avoir  
 la musique la mieux entendue, & on con-  
 clut de-là que c'est un grand Prince; par  
 la raison qu'il fait se procurer une modu-  
 lation parfaite, & que l'harmonie dans  
 l'administration forme une grande partie  
 de l'art de régner.

II:

Il y a aussi un opéra Italien à sa Cour; mais je ne trouve pas que ce soit la meilleure pièce de sa musique. A l'opéra François, on parle, sans chanter; à celui d'Italie, on chante, sans parler. Un amant y fait une déclaration d'amour à sa maîtresse, avec une seule voyelle qu'il roule pendant un quart-d'heure, dans sa bouche.

On dit que les Italiens sont fort vifs dans leurs passions; pour moi, je trouve au-contrain, qu'ils sont très flegmatiques. Un Chinois mourroit de consomption, s'il falloit qu'il mît tant de tems à exprimer son martire.

Au spectacle du palais roïal, on gagne des insomnies; à celui de Turin, on tombe dans des assoupissemens. Les spectateurs y ont cet avantage, qu'ils y sont aussi tranquillement, que dans leurs lits: on y dormiroit paisiblement, pendant les trois-actes que dure l'opéra, si on n'étoit réveillé de tems en tems par le bruit des arriettes.

Pour moi, je m'y ennuie beaucoup; mais tout le monde m'assure que c'est ma faute, ou pour mieux dire, celle de mes organes qui ne sont pas assez délicats, pour sentir les beautés de cette musique. Ce qui me choque le plus à ce spectacle,  
c'est



c'est d'entendre sortir la voix d'une femme, de la bouche d'un homme. Il me semble que c'est en quelque façon dégrader les anciens héros, que de les faire chanter avec des voix si claires. Les généraux d'armée y ont des accens si efféminés, qu'il seroit impossible qu'une armée ne se moquât de leur commandement.

On a beau me dire que les personnages que les opéras représentent, sont les plus grands hommes de l'antiquité, je prends toujours César pour une femme, & Alexandre pour une demoiselle. Je ne m'entends pas d'avantage sur ce sujet, tu verras des opéras Italiens en Angleterre ; tu en jugeras par toi-même.

## L E T T R E XII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a des gens à Paris qui, pour de l'argent, vous aprennent à deviner. Ce qui m'étonne de cette science prodigieuse, c'est que ses professeurs, qui se vantent

vantent de démêler les événemens les plus cachés de l'avenir, n'ont pas de quoi vivre, & qu'ils soient obligés d'en imposer au public pour subsister.

On est presque convenu aujourd'hui que cet art est une imposture : mais il passa longtems en Europe, pour la seule science vraie ; car la religion du Messie ne dissipa point les ténèbres de l'entendement humain : elle laissa l'esprit comme elle le trouva. Il fallut que l'athéisme, dans le dernier âge, se chargeât de guérir le coeur humain de cette foiblesse : remède pire que le mal.

La Chrétienté étoit autrefois pleine de forciers. Les tribunaux, qui étoient composés de juges qui ne l'étoient gueres, connoissoient de la magie, & faisoient mourir ceux qui exerçoient cet art. C'étoit, je crois, un spectacle bien divertissant pour ceux qui étoient exemts de ce préjugé, de voir brûler des hommes, qui, se vantant d'avoir la puissance d'arrêter le cours de la nature, n'avoient pas celui de prévenir l'effet d'un fagot de bois. Il est vrai que le feu ne consumoit point les forciers. Ils reuainissoient toujours des cendres de la magie.



Il n'y a pas bien longtems qu'on est guéri de cette maladie ; ce qui prouve le retard des connoissances en Europe.

Tu ne feras peut-être pas fâché de voir ici un traité abrégé de sortilège, que j'ai recueilli dans plusieurs auteurs graves ; car tout s'écrit en Europe, jusqu'aux élémens de la folie.

On distinguoit plusieurs sortes de magie. La naturelle, qui n'étoit autre chose que les différentes combinaisons du développement de la matière ; & dans ce cas il ne falloit pas être forcier pour devenir magicien. Un homme qui faisoit passer les raïons du soleil au-travers d'un verre, & qui, en augmentant ainsi le degré de chaleur, produisoit quelques fruits précoces, étoit regardé comme un homme qui possédoit cette science surnaturelle.

Le second sortilège tiroit son origine de l'art. Un mathématicien qui, par le frottement de la matière, rendoit des sons ou faisoit articuler une statue, étoit réputé magicien.

La troisieme espèce de magie prenoit sa source dans la médecine. Quelques compositions qui mettoient l'esprit en délire, portoient ce nom. Jusques-là tout étoit  
naturel

naturel dans la magie, & il se faisoit d'être ainsi magicien, pour passer pour forcier ; mais bientôt on alla plus loin ; on fit une imposture de cette science. C'est d'elle qu'on vit sortir les enchanteurs & les enchantemens qui firent tourner la tête à tant d'Européens, & qui remplirent cette partie du monde d'erreurs & d'extravagances.

On supposoit que quelques paroles magiques pouvoient déranger le firmament, & donner un nouveau cours aux étoiles. On étoit dans la persuasion que les forciers faisoient descendre la lune du ciel.

Quand on ne trouva plus dans l'imagination de quoi séduire la crédulité humaine, on eut recours aux productions de la nature. Les plantes posséderent la magie.

On débita qu'il y avoit des herbes qui arrêtoient le flux de la mer, qui desséchoient les fleuves ; & d'autres qui ressuscitoient les morts.

Un imposteur, connu dans le monde Européen sous le nom d'Agrippa, prétendit avoir un secret magique pour faire naître un homme, par le moïen d'un œuf de poule.



Les forciers ne se contenterent pas de promener la magie sur la terre, ils voulurent encore la faire descendre aux enfers. Dès-lors les démons s'emparèrent du monde. L'Europe fut remplie de possédés. On vit des Européens qui logeoient jusqu'à dix-mille-diables dans leurs corps; mais les Mandarins Chrétiens imaginèrent une contre-magie plus prodigieuse encore. Avec un petit nombre de paroles ou quelques gouttes d'eau ils les faisoient déloger promptement; & l'on vit ne jamais des démons si obéissans. On eut dit que les diables n'exerçoient leur pouvoir que pour montrer leur impuissance.

On vit des forciers qui savoient tout ce qui devoit se passer dans l'univers: il n'y avoit qu'une chose qu'ils ignorassent, c'étoit le jour qu'ils seroient brulés.

L'amour eut aussi ses forciers, ses enchanteurs, qui donnoient aux amans les moïens de se faire aimer de leurs maîtresses. Les anneaux dans ce tems-là jouoient le rôle de magiciens, témoin cette aventure qui arriva à un souverain.

On dit qu'un Prince devint amoureux d'une femme au point d'oublier tous ses devoirs. Cette femme étant morte, son  
amour

amour n'en devint que plus violent : il ne quittoit point son cadavre, auquel il trouvoit autant de graces qu'au plus beau corps animé; mais un Mandarin archevêque, qui prit le moment que ce Prince étoit parti pour quelque besoin, lui ôta un anneau dans lequel étoit le prestige d'amour. Le Prince étant revenu, ne trouva dans sa maîtresse qu'un cadavre puant : mais son amour, qui suivoit l'anneau, se porta tout entier du côté de l'archevêque qu'il suivoit partout.

Les sièges & les batailles dépendoient de l'art magique. Les généraux d'armée s'arrangeoient souvent avec des enchanteurs pour faire fuir les ennemis, ce qui étoit fort commode, puisqu'un magicien pouvoit tenir lieu d'une armée.

Les forciers s'en prirent aussi quelquefois aux animaux. On lit, dans une histoire Européenne, qu'un peuple qui habitoit sur le Weser, étant fort incommodé des rats, fit marché avec un magicien pour s'en débarrasser. Celui-ci prit une flûte & en joua. Les rats enchantés de ce son mélodieux se mirent à le suivre. Alors il entra dans le Weser, & les rats l'y aiant inconsidérément suivis, s'y noïerent tous.



Il y avoit des magiciens qui excitoient des orages & des tempêtes; d'autres avoient le pouvoir d'emprisonner les vents, & de les tenir enfermés dans des peaux d'anes.

Pendant longtems un morceau de bois qu'on apella la baguette joua le rôle de forcier. D'abord on l'emploïa à découvrir les eaux; mais on la fit servir dans la suite à retrouver les choses perdues, à découvrir les vols, & à reconnoître les assassins.

On attribuoit un pouvoir aux magiciens qui, s'il eût été vrai, les eut rendu les maîtres de la vie des souverains. Ils faisoient, disoit on des figures de cire qui leur ressembloient, & ils n'avoient qu'à fondre ces effigies pour faire mourir ceux qu'elles représentoient.

On donnoit un autre pouvoir à la magie, qui étoit de rendre les hommes invisibles. Ce sortilége étoit favorable surtout aux amoureux, qui par-là trompoient les argus qui veilloient sur les femmes. Cette magie est, dit-on, la cause qu'il y a en Espagne & en Portugal, une inquisition qui fait bruler les forciers: mais ce seroit une grande tyrannie pour les amoureux;

reux ; car un amant invisible, qui par-là est impalpable, n'est gueres dangereux.

Outre les magiciens, il y avoit aussi des livres de magie. Le sortilége étoit dans les caractères ; de maniere qu'un imprimeur étoit sorcier sans le savoir.

Toutes ces extravagances furent reçues & adoptées par ce que les Chrétiens appellent l'Eglise, & par les ordonnances des Rois & des Papes ; car afin que cette folie ne manquât pas de pousser de profondes racines, on lui donna toute l'autenticité possible.

## L E T T R E XIII.

*Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.*

De Paris.

**R** O M E établit pour maxime, qu'il n'y avoit qu'elle qui eut le privilége de lever des impôts sur les gens d'église ; & à force de le dire, on le crut. Un comte d'Anjou s'obligea de lui paier deux-mille-mars d'or toutes les années pour la mouvance du royaume de Naples, à condition qu'elle lui donneroit la permission.





mission de lever un tribut sur le corps des prêtres de la France.

Quand quelque monarque lui refusoit un domaine qui étoit à sa convenance, elle le faisoit passer pour rébelle à l'église ; & d'abord elle ordonnoit qu'on se croisât contre lui. On le traitoit comme un Mahométan, parcequ'il ne vouloit pas se dépouiller comme fidele. Nouveau genre de tyrannie, inconnu jusques-là dans l'univers.

Elle fut inspirer tant de respect pour son caractère, que les loix politiques & civiles en furent altérées, & que l'humanité elle-même en souffrit. Un Prince Chrétien aiant été fait prisonnier de guerre en combattant pour la défense de ses états, fut condamné à mourir sur un échafaut, pour avoir, disoit sa sentence, pris les armes contre l'église : injustice énorme ! Car si l'église formoit un corps politique, pourquoi ne pouvoit-on pas se battre contre elle ? Le sacrilège devoit finir, où l'état civil ecclésiastique commençoit.

Elle profita d'une foiblesse qui se trouvoit alors, & qui se trouve encore aujourd'hui chez les Princes Chrétiens, & dont on ne sauroit donner d'autre raison, si ce n'est que de tout tems l'opinion a gouverné

gouverné le monde. On vit souvent des souverains qui osèrent insulter la personne des Papes, les détrôner, les trainer en prison, les charger de fers : mais aucun ou presque aucun n'osa épouser sa nièce ou répudier sa femme sans sa permission. On sent combien ce préjugé a dû être favorable à la politique des Papes, puisque par-là ils pouvoient empêcher les alliances qui ne leur étoient pas favorables. Ils se relâchoient de ce droit, ou le soutenoient suivant leurs intérêts.

Il y eut des tems où ils refuserent à de certains monarques d'épouser leurs cousines au quatrième degré : d'autrefois ils portèrent des Princes à se démarier d'avec des femmes qu'ils avoient épousées légitimement.

Rome aiant ainsi jetté les fondemens de sa puissance spirituelle, elle n'eut qu'un pas à faire pour établir la temporelle. De même que l'ancienne république, elle érigea un tribunal, où toutes les affaires du monde devoient être jugées. Ce tribunal décida des causes les plus célèbres de l'Europe.

Les Papes ordonnerent de leur autorité & pleine puissance que plusieurs royaumes changeroient de maîtres, & apparten-



droient à d'autres souverains, qu'à ceux à qui ils appartenoient. Ils déposèrent un grand nombre de Rois, & disposerent de leurs couronnes. Quelques uns furent privés de leurs biens, meubles & immeubles ; & d'autres furent réduits à vivre de charités.

Elle s'étoit donné des états & un domaine. L'histoire de l'Europe ne dit point comment elle les aquit. La légitimité de ses possessions n'est fondée que sur des doutes. Il n'est pas difficile de se convaincre qu'elle les usurpa. Il ne faut pour cela que jeter les yeux sur la position où étoit cette partie du monde, lorsqu'elle se les appropria. Tous les domaines de l'Europe étoient alors des aliénations de l'empire Romain. Les Princes qui les avoient usurpés, ne pouvoient donner qu'illégitimement, ce qu'ils possédoient de même.

Rome cite des concessions des Césars. Il n'est gueres probable que les Empereurs, dont la politique fut toujours de diminuer le pouvoir des Papes, aient contribué à les agrandir. Mais quand ils l'auroient voulu, ils ne le pouvoient pas. Ils n'avoient aucun droit de dépouiller l'Europe, pour enrichir Rome Chrétienne ;

ne ; à moins qu'il n'y ait un droit des gens en Europe, par lequel un bien volé en passant à un troisieme, devient bien aquis. Cependant elle jouit paisiblement de ses états, ni plus ni moins, que s'ils lui appartenoient de plein droit.

En parcourant les annales de l'Europe Chrétienne, on ne trouve presque point de famille régnante que les Papes n'aient détronée.

Ils voulurent que cette juridiction générale s'étendît jusques sur les affaires particulieres de la société. J'ai lu, dans ces mêmes annales, qu'un Chrétien nommé Monfort, aiant enlevé l'enfant du Roi Pierre d'Arragon, la Reine sa mere qui le redemandoit, alla plaider elle-même sa cause devant ce tribunal. Il fut ordonné que Monfort rendroit cet enfant, & Monfort le rendit. On peut juger par ce seul trait de l'ascendant que les Papes avoient sur les Princes ; car si les grands leur étoient si soumis, que devoit-ce être des peuples ?

Non seulement Rome vouloit être obéie, mais même elle vouloit l'être par les plus vils instrumens de sa puissance. Un moine, qui étoit porteur d'un ordre de sa part, devoit être respecté.

D 5

On



On vit dans une guerre pour la religion un frere Ramire excommunier & interdire de sa part autant de grands qu'il voulut. Quand un Roi qui lui païoit tribut, mourroit sans postérité, elle prétendoit à sa couronne.

Elle cédoit quelquefois ses droits en apparence, mais ce n'étoit que pour mieux affermir son autorité. Si elle rendit grand Charlemagne, ce ne fut que pour mieux diminuer son pouvoir dans la personne de ses successeurs.

Sa coutume constante fut de favoriser les usurpations, lorsquelles purent favoriser ses vuës.

Il ne servoit de rien aux Princes contre qui elle se liguoit, de faire voir la légitimité de leurs tîtres. Rome sacrifioit les droits les plus saints de l'Europe à ses intérêts personnels.

Elle reconnut un nommé Pépin usurpateur de la France pour légitime souverain, & menaça de ses anathêmes les François qui oseroient se donner un Roi d'une autre race. C'est que cet usurpateur étoit puissant, & promettoit des domaines.

Comme elle avoit établi pour maxime, d'être le siège de la politique du monde  
Chrè-

Chrétien, & qu'il falloit pour cela qu'elle fut instruite de tout ce qui se passoit en Europe ; elle tenoit un répertoire universel de ce qui se passoit chez tous les Princes. Pour cela elle entretenoit à ses dépens des agens dans toutes les Cours. Ceux-ci se méloient de tout. Il n'y avoit nulle affaire dont ils ne prissent connoissance. Leur séjour ordinaire étoit auprès des souverains. C'est de-là qu'ils s'infiltoient dans les replis les plus cachés des intrigues d'état. Il n'y eut point de secrets dans les familles roïales qu'ils ne pénétraient. Ils s'ingéroient jusques à savoir le mystere de leurs lits.

Ils s'attâchoient particulièrement à développer les vices & les vertus des Princes, & à connoître l'endroit foible de leur caractère. Rome en étoit aussitôt instruite ; & l'on agissoit en conséquence.

On l'informoit exactement de la position présente des gouvernemens, de leur pouvoir, de leurs forces relatives, du nombre de leurs troupes, de leurs sistêmes économiques, de leurs finances & de leurs ressources. Les grands Mandarins avoient, par cette correspondance générale, la clef de la puissance politique de l'Europe.



Ces émissaires ne perdoient point de vuë les souverains ; ils les suivoient dans leurs voïages, dans leurs amusemens ; ils les accompagnoient même à la guerre ; car il pouvoit naître à tout moment des événemens qui changeassent la destinée des affaires : ils vouloient en être instruits les premiers, afin de prendre les devans, & qu'aucune autre puissance ne les prévint.

Ces agens qu'on appelloit Nonces, parloient presque toujours fort haut. Ils menaçoient souvent les souverains, & les accoutumoient à une soumission aveugle pour les Papes. Ils mêloient ordinairement les affaires du ciel avec celles de la terre. Mais ils faisoient une chose plus utile pour leurs intérêts, car ils imbiboient si bien les peuples de leurs maximes, que ceux ci tenoient plus à Rome qu'à leur patrie.

Rome par ses agens cherchoit à porter les souverains à avoir de la confiance en elle ; quand elle y avoit réüssi, elle s'en feroit pour étendre les bornes de sa domination.

Aucun Prince n'étoit sûr de la fidélité de son peuple ; car dans les divisions qu'elle avoit avec eux, son premier soin étoit de relever les sujets du serment de fidélité.

Elle.

Elle entretenoit, dans toute l'Europe, des factions qui soutenoient publiquement sa primatie sur toutes les têtes couronnées; ce qui augmentoit son influence.

Comme elle avoit pour système politique la foiblesse générale de l'Europe; lorsque quelque Prince augmentoit considérablement ses forces, & que sa puissance commençoit à lui faire ombrage, elle suscitoit des jalousies dans les Cours des autres souverains, & ne cessoit de s'intriguer jusques à ce qu'ils eussent pris les armes contre lui. Par cette discorde continuelle, elle empêchoit qu'aucun gouvernement ne devint formidable.

Tandis que les autres puissances se faisoient la guerre & se servoient des armes pour s'entredétruire, Rome n'emploïoit que des maximes; ce qui faisoit qu'elle étoit toujours la même, car elle ne s'usoit point. Uniquement occupée à acquérir la domination sur les esprits, elle étoit persuadée que, lorsque l'on a subjugué l'opinion des hommes, leur conquête est faite.

Les autres puissances politiques de l'Europe se formoient un point de vuë: leur plan de domination tendoit à un seul objet.



objet. Les Papes les embrassoient tous : leur systême étoit celui de l'univers.

Quand l'Europe étoit en guerre, & que les souverains n'avoient que les forces qu'il leur falloit pour attaquer ou pour se deffendre, c'étoit toujours le tems qu'ils prenoient pour augmenter leur pouvoir.

Ils furent si bien en imposer aux peuples & aux grands, qu'on commença à se persuader qu'ils avoient des droits incontestables sur tous les états. Ce fut sur cette persuasion que plusieurs souverains firent la guerre pour eux, & ruinerent leur puissance réelle, pour foutenir leurs droits chimériques.

Lorsqu'un Pape étoit forcé par les circonstances à faire un traité onéreux avec quelque souverain, celui qui lui succédoit, l'annulloit aussitôt; car ce fut toujours une loi fondamentale de Rome, que les Papes sont toujours mineurs, quand il s'agit d'un acte qui peut diminuer leur pouvoir; ainsi ils étoient sûrs de regagner dans un tems ce qu'ils avoient perdu dans un autre.

Outre ses émissaires & ses agens, Rome avoit encore des bonzes & des petits  
Manda-

Mandarins répandus dans tous les états de l'Europe, qui enseignoient que toutes les autres puissances n'étoient que des branches de la sienne. Maxime qui, étant une fois reçue dans l'esprit des peuples, augmentoit la vénération pour elle, & diminueoit le zele pour un légitime souverain.

Elle n'étoit fidele à ses engagements, que lorsqu'en les tenant, ils n'étoient point contraires à ses vuës.

On lit qu'elle traita avec un Prince pour l'investiture du roïaume de Naples, quoiqu'elle eût pris d'ailleurs d'autres engagements. Elle mettoit toujours ses droits à l'enchere. Celui qui en donnoit le plus d'argent l'obtenoit.

Lorsqu'elle passoit quelque engagement, elle y mettoit toujours des clauses qui lui offroient un moïen sûr de ne pas le tenir.

## L E T T R E XIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**I**L n'y a point de grandeur dans les gouvernemens Européens : ce qu'on appelle

appelle ici la puissance politique des états est tout près du néant.

Les intérêts des princes sont de petits atômes imperceptibles. Quand on me fait le récit des batailles générales qui ont agité le monde Européen, & des légions de soldats qui se sont battus pour augmenter le pouvoir de ses potentats, il me semble que je vois un tas de fourmis qui se disputent la conquête d'un épi de blé.

Dans les plus grands combats qui se livrent en Europe, il n'est gueres question que de quelques lieuës de terrain inculte, ou presque toujours inutile. C'est pour ces riens que les Rois Chrétiens passent leur vie à négocier ou à se battre.

La France est la plus grande puissance de l'Europe : il est vrai que son continent est aussi étendu qu'une de nos provinces, & qu'elle est aussi peuplée que deux ou trois de nos villes unies ensemble. On élève sa grandeur jusques aux nuës, & on ne parle que de ses forces ; la raison en est qu'elle peut mettre sur pied une armée, aussi nombreuse que le détachement des troupes qui suivent notre Empereur, lorsqu'il va prendre le divertissement de la chasse.

Cette

Cette monarchie étend ses ailes sur l'Océan, & la Méditerranée ; mais au-lieu de commander à ces deux mers, elle en est commandée.

Elle tient un rang distingué parmi les autres puissances par ses richesses. Si son numéraire étoit réparti géométriquement, il y auroit une demie-once d'argent pour chacun de ses sujets. Cela s'appelle ici les finances ; nom idéal, qui ne signifie rien lorsqu'on l'étend au général, puisqu'il n'y a que quelques partisans qui aient les moïens de financer.

Le Roi est riche en France ; mais c'est parceque tout le monde y est pauvre. Il s'approprie le bien de tous ses sujets, & pour cela il n'a rien à faire qu'à leur demander la permission de le prendre.

Les François idolatrent leur Roi, qui est la cause première de leur misère. C'est une maladie de famille, qui passe de pere en fils, & qui se perpétue de génération en génération. On embarrasseroit beaucoup ce peuple, si on lui demandoit la raison de cet amour. Il pourroit répondre que c'est un usage établi. Ce n'est pas que la nation Française n'aime ses richesses ; mais elle aime encore plus ses mœurs & ses manières. L'homme ici est un animal contradictoire à lui-même.

Les



Les François travaillent avec des peines inconcevables à aquérir des trésors qu'ils cèdent au Prince dès le premier ordre qu'ils en reçoivent.

Les connoisseurs en politique prétendent que cet amour pour le Prince forme la véritable puissance de la monarchie. Je le croirois bien aussi, s'il n'étoit pas abusif. Il faudroit pour cela qu'il fût lui-même la règle de la politique; qu'il établît un point de proportion entre le Prince & les sujets; que celui-là ne leur demandât pas trop, & que ceux-ci lui donnassent assez.

## L E T T R E X V.

*Le Man darin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Turin.

**L**ES joueurs ressemblent aux amans, ils s'imaginent qu'on n'a rien de mieux à faire, que d'écouter leurs plaintes.

Hier, on m'introduisit dans une société Piémontoise, où je ne fus pas plutot entré, que la compagnie se saisit de moi. J'appris dans une heure les malheurs de chacun. L'un me dit que, depuis un an, il  
avoit

avoit perdu la moitié de son bien au jeu ;  
l'autre, qu'il étoit entierement dérangé ;  
un troisieme, qu'il avoit consommé toute  
sa fortune aux cartes.

“ Messieurs, dit alors un vieux joueur,  
“ qui n'avoit encore rien dit, vous parlez de  
“ vos pertes, mais personne de vous ne  
“ parle de ses profits; car enfin vous gag-  
“ nez quelque fois ; mais pour moi, cela  
“ ne m'arrive j'amaïs. Tenez, Monsieur  
“ l'étranger, continua-t-il en m'adressant  
“ la parole, me voici : je joue le quadrille,  
“ depuis que je suis au monde, & graces  
“ à mon âge, ce n'est pas l'affaire d'hier ;  
“ je n'y ai pas gagné une seule fois. Il y a  
“ vingt-cinq-ans, que je n'ai vu spadille.  
“ Rien de plus marqué, que mon mal-  
“ heur. Si j'ai un jeu passable, & que  
“ j'appelle un roi, je fais la partie remise :  
“ si je joue sans-prendre, elle est codille.  
“ Ce qui me désole le plus, c'est que je  
“ joue avec de vieilles femmes qui me vo-  
“ lent depuis le matin jusques au soir. Ce-  
“ pendant je me vois à l'hôpital.

“ Voilà un plaisant guignon, reprit  
“ un autre qui étoit à côté de celui  
“ qui venoit de parler, que de n'avoir  
“ point de spadille ! Est-ce que quand on  
joue

“ joue au quadrille avec des Dames en  
 “ Piémont, on voit jamais les as noirs.

“ Mais Monsieur continua t-il, une chose  
 “ qui vous surprendra, & qui n'a point d'ex-  
 “ emple, c'est qu'au moment que je vous  
 “ parle, on vient de me forcer le quinola  
 “ sixieme au reversis. Voilà, par exemple,  
 “ des coups marqués, & ce qu'on peut  
 “ appeller des événemens. Mais, si vous  
 “ parlez d'événemens, reprit un troisieme,  
 “ il n'y a personne, sous la voute des cieux,  
 “ qui puisse vous en citer de plus extra-  
 “ ordinaires, que moi. En voici, par ex-  
 “ emple, un qui est unique, & qui vient  
 “ de m'arriver, il n'y a pas encore une  
 “ heure. Vous savez sans doute le pi-  
 “ quet, Monsieur, me dit-il? Non,  
 “ Monsieur, lui répondis-je, je ne le con-  
 “ nois point. Cela ne fait rien, continua-  
 “ t-il; le coup est si simple, que tout le  
 “ monde peut le concevoir: voici com-  
 “ me il s'est passé.

“ La partie va en cent-points; je ne joue  
 “ que pour deux, & mon adverfaire pour  
 “ soixante & quinze. Je suis en premier;  
 “ j'ai six tréfiles, par l'as, le roi, la dame,  
 “ le valet, le neuf, & le huit; & trois  
 “ piques, par l'as, le roi, & la dame;  
 “ l'as & le roi de cœur, & la dame de  
 carreau :

“ carreau: c'est le plus grand jeu du pi-  
 “ quet; avec cela j'ai cinq cartes à pren-  
 “ dre. Je ne joue que pour deux; naturelle-  
 “ ment je dois porter au point. Je garde  
 “ mes six tréfiles, avec un as; mais,  
 “ voyez ma fatalité! Je prends le huit,  
 “ le valet & le neuf de pique; la dame &  
 “ le valet de cœur, & pas un seul carreau.  
 “ Je crois qu'en allant au talon, ils étoient  
 “ ensevelis dans les plus profonds abîmes  
 “ de l'enfer; mais non, je me trompe, ils  
 “ n'y étoient pas, malheureusement pour  
 “ moi; car ils se trouverent tous dans les  
 “ mains de mon adverfaire, qui m'en mit  
 “ sept sur la table, par la quinte au valet,  
 “ avec quatorze de dix, & me gagna cent-  
 “ louis que nous jouions cette partie-là.  
 “ Que dites-vous de celui-là, Monsieur,  
 “ continua-t-il? Je n'entens pas le coup,  
 “ lui répondis-je, mais il me paroît mal-  
 “ heureux. Malheureux! reprit il, avec  
 “ fureur. Après une pareille fatalité, il  
 “ faut se pendre. En cinq-cartes, ne pas  
 “ prendre un sept de carreau!

“ Monsieur, interrompit une vieille  
 “ Dame, quoique le coup soit piquant,  
 “ ce n'est cependant qu'une seule partie  
 “ de perdue. Mais que direz-vous de  
 “ pointer une nuit entière au Pharaon,  
 fans



“ fans gagner un seul paroli ? Voici mon  
“ histoire de la nuit passéé.

“ Je mets d'abord deux ducats sur un  
“ as qui avoit été déclaré pendant deux-  
“ heures, contre le Banquier. Je ne l'ai  
“ pas plutôt mis sur la table, qu'il est  
“ pris. Je le pouffe, & il est fait quatre-  
“ fois de suite. A la seconde taille, je  
“ laisse l'as, & prends le roi ; le roi perd  
“ deux-fois, & l'as gagne trois. Je m'opi-  
“ niâtre sur le Roi, & je suis faite treize-  
“ fois de suite, fans interruption. Alors,  
“ je change ma carte ; je prends la dame  
“ qui étoit routée : mais je ne l'ai pas plu-  
“ tôt choisie, qu'elle perd, & le roi com-  
“ mence à gagner. De crainte que la  
“ dame ne perdît autant que le roi, je  
“ la changeai pour le valet ; & le valet  
“ perdit plus souvent que le roi. Je le  
“ gagnai cependant une fois : je fis paroli  
“ au dix, & le perdis *sonica*. Le neuf  
“ avoit été déclaré ; je le pris, & la chance  
“ tourna. J'entends dire à ma droite, que  
“ le Banquier donnoit la face ; je la prends,  
“ & je suis aussi-tôt facée. On me dit à  
“ ma gauche que la seconde face est cer-  
“ taine ; je la choisie, & je suis refacée.  
“ Enfin, je quitte, furieuse & désespérée.  
“ perdant

“ perdant tout ce qu'on peut perdre au  
 “ monde.

“ Tout cela n'est qu'une bagatelle, re-  
 “ prit un Piémontois qui n'avoit pas en-  
 “ core ouvert la bouche ; votre malheur,  
 “ Madame, n'est que le cadet du mien.  
 “ Dans dix-ans, j'ai perdu à ponter au  
 “ Pharaön, vingt-cinq-millions de masses ;  
 “ & si je n'avois friponé les Banquiers, ils  
 “ m'auroient gagné cent-millions.

## L E T T R E X V I.

*Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**L** E S états ne dégèrent point tout-  
 d'un-coup, ils s'affoiblissent par gra-  
 dation ; il s'écoule pour l'ordinaire plu-  
 sieurs siècles, avant que les ressorts en soient  
 tout-à-fait usés.

La seconde fois que j'assistai au petit  
 conseil d'état dont je t'ai déjà parlé, je  
 trouvai les politiques qui le composoient  
 occupés de la position présente de la  
 France.

Comme chacun en donnoit des raisons  
 relatives à sa maniere de penser, un des  
 membres prit ainsi la parole.

“ Messieurs,



“ Messieurs, dit-il, nous prenons pres-  
 “ que toujours le change sur nos affaires  
 “ politiques, en attribuant leur mauvais  
 “ état à une suite d'incidens qui se sont  
 “ succédés depuis quelques années, tan-  
 “ dis qu'ils tirent leur source d'une cause  
 “ qui existe depuis plusieurs siècles.

“ Après la grande révolution de no-  
 “ tre monde, qui des peuples barbares  
 “ fit des nations civilisées, chaque état  
 “ particulier songea à sa grandeur per-  
 “ sonnelle.

“ La France voulant dominer sur tous  
 “ les peuples de l'Europe ne pensa qu'à  
 “ étendre ses conquêtes de terre : elle ne  
 “ vit point la mer. Le grand océan  
 “ n'entra point dans ses vuës. Elle eut  
 “ des armées innombrables pour reculer  
 “ ses frontieres, & faire face à tous ceux  
 “ qui voudroient s'opposer à son agran-  
 “ dissement. Son plan étoit dans ce  
 “ tems-là analogue à l'exécution de ses  
 “ desseins, & peut-être à la position où  
 “ étoient alors les choses. Mais le sis-  
 “ tème universel de l'Europe a changé  
 “ de face.

“ De nombreuses colonies, transplan-  
 “ tées dans les nouveaux mondes, éta-  
 “ blirent une puissance qui n'existoit pas  
 “ aupa-

“ auparavant. Des plantations nouvelles  
“ créèrent une richesse dont on n’avoit ja-  
“ dis aucune idée ; des mines abondantes  
“ s’ouvrirent en Amérique, qui augmen-  
“ terent considérablement les signes  
“ des valeurs ; un grand commerce  
“ étranger se forma, & devint la base du  
“ pouvoir de tous les états. Alors les  
“ vaisseaux furent plus nécessaires que  
“ les soldats, & les armées moins utiles  
“ que les flottes ; cependant la France,  
“ sans faire attention à ce changement,  
“ suivit son ancien système, & continua  
“ de s’éloigner de la mer. La confu-  
“ sion de nos armemens sur l’océan n’est  
“ pas l’affaire d’hier. Il ne faut pas at-  
“ tribuer ce désordre à ce règne ou au  
“ précédent : il y a plus de deux-cens-  
“ ans que les Anglois renversèrent ainsi  
“ les premiers fondemens de notre ma-  
“ rine. Ce peuple y a toujours travaillé  
“ avec d’autant plus de succès, que nous  
“ ne nous sommes jamais opposés aux  
“ progrès de la sienne. Bien loin de  
“ penser à rétablir le niveau, nous leur  
“ avons fourni nous-mêmes les moïens  
“ de le détruire. La France, pendant ces  
“ derniers siècles, a vu établir dans la  
“ Grande-Bretagne une foule de *Bills* ou  
TOME II. E “ de



“ de réglemens propres à augmenter ses  
 “ flottes, & il n'est jamais venu dans  
 “ l'esprit de notre gouvernement de sui-  
 “ vre son exemple. Qu'est-il arrivé  
 “ de cela ? c'est que la marine d'An-  
 “ gleterre, en devenant la dominante, a  
 “ aquis assez de richesses pour fournir à  
 “ nos ennemis des armes contre nous :  
 “ de cette maniere la puissance de mer a  
 “ donné la loi à celle de terre.”

## L E T T R E XVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
 Cotaoyu-se, à Pékin.*

De Paris.

**L**orsqu'une Dame en France est en  
 faveur & qu'elle a gagné l'affection  
 de son Prince, toutes les choses de la vie  
 civile prennent son nom.

A mon arrivée à Paris mon cocher  
 me demanda si je voulois un carosse à la  
 Pompadour. Un marchand de la rue  
 St. Honoré qui ambitionoit ma pratique  
 m'assura que, si je voulois me servir de  
 lui, il me donneroit un drap de couleur  
 Pompadour superbe. Un cuisinier qui  
 s'offrit

s'offrit en même tems pour entrer à mon service, me dit pour me prouver son talent qu'il pouvoit faire d'excellens ragouts à la Pompadour. On voit des cheminées, des miroirs, des tables, des sofas, des chaises qui s'appellent ainsi.

Il y a aussi des lits à la Pompadour. Comme j'ai de la peine à croire que les François donnent ainsi des noms aux choses à pure perte, je ferai quelques recherches pour savoir, si un lit à la Pompadour n'est pas suspendu de manière à donner plus de plaisir aux sens que les autres.

On vend ici des rubans à la Pompadour, des boîtes à la Pompadour, des éventails, des étuis, des curedens à la Pompadour. Il n'y a point de chiffon aujourd'hui sur la toilette d'une femme qui ne soit à la Pompadour.

On dit que cette nation est vaine ; mais comment concilier cela avec cette profonde humilité qu'elle fait paroître ? Les grands & les petits ont endossé la livrée de la favorite, & semblent tenir à grand honneur d'être habillés comme ses laquais. Le plus grand contraste est que ceux qui l'honorent le plus extérieurement, affectent de la mépriser d'avantage intérieurement. En vérité, mon cher

*Kié-tou-na*, cette nation est une véritable énigme. Tous les hommes sont inconséquens ; mais les François sont les plus inconséquens de tous les hommes.

## L E T T R E XVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin sur les Cérémonies, à Pékin.*

De Paris.

**O**N s'étouffe ici à force d'amitiés. Lorsqu'on arrive de campagne ou que l'on a été seulement huit-jours absent, il faut essuier les embrassades, non seulement de ceux avec qui on est en quelque liaison, mais même de ceux qu'on ne connoît pas.

Ces mêmes accolades se reçoivent & se rendent dans les visites ordinaires, au premier de l'an, les grands jours de condoléance & de félicitation, aux mariages, aux baptêmes, & aux enterremens. La nation s'embrasse continuellement, & ne s'en hait pas moins. Je crois que les François qui suivent leur dogme à la lettre, tirent cette coutume de la religion du Christ qui fut trahi, dit-on, par un baiser

fer. Les femmes surtout paroissent tirer ce cérémoniel de Judas, car elles s'embrassent fans cesse, & se trahissent toujours.

Peut-être aussi n'est-ce qu'un instinct de société qui porte les François à faire semblant de s'aimer, pour être plus en état de se supporter les uns les autres. Les embrassades mettent ici tout le monde au même niveau; il semble qu'on soit tous égaux, lorsqu'on s'est embrassé également.

## L E T T R E XIX.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Genes.

**G**ENES d'où je t'écris n'est pas une puissance; c'est une ville à laquelle on a donné le nom de république.

Je ne fais pourquoi les Européens ont imaginé de se diviser en petites peuplades, dont les forces, n'étant pas en proportion relative, sont continuellement à la veille d'être subjuguées.

Quand cette république a des discussions avec les Princes étrangers, il faut que le peuple se révolte pour soutenir les



droits de l'état : remède qui est pire que le mal.

Un étranger est d'abord au fait de la puissance politique de ce gouvernement. Quelques barques marchandes composent sa marine, & deux ou trois-compagnies de Corfes forment son état militaire. Ses finances sont en meilleur état ; il y a ici un trésor ; & c'est dans celui-ci que consiste la république.

Genes a la manie de vouloir figurer avec les premières puissances de l'Europe ; elle reçoit & envoie des ambassadeurs dans les Cours étrangères. Elle a un souverain qu'on appelle Doge ; mais il faut que ses sujets se méfient de lui ; car il n'est pas plutôt élu qu'il devient prisonnier d'état ; il n'a pas la liberté de sortir des murs. Sa souveraineté finit aux portes de la ville.

Cette espèce de roïauté se remonte tous les trois-ans. Le Prince qui occupe le trône n'y est pas plutôt assis qu'il est obligé d'en descendre pour redevenir sujet.

Il y avoit autrefois une couronne attachée à ce diadème ; mais des rebelles l'en ont arrachée, & il ne reste aujourd'hui

d'hui aux Doges de Genes qu'un bonnet.

LIBERTAS : voilà la devise de cette république; il est vrai que deux ou trois-cens citoïens ont la liberté de tyranniser tous les autres, de faire des loix à leur fantaisie, de les abroger, de jouir des dignités, des rangs, des honneurs, de se revêtir des premières charges de l'état, & de disposer des revenus de la république. Je ne voudrois pas qu'on ajoutât la dérision à la servitude. Pourquoi insulter aux malheurs des peuples? Ils ne font déjà que trop à plaindre d'être esclaves. La devise de la liberté ne convient qu'à un peuple qui se gouverne par lui-même ou par ses représentans; il n'est libre que lorsqu'il a part à l'administration & qu'il entre dans le conseil délibératif de la nation. Les Européens n'appellent presque jamais les choses par leur nom; ils nomment républiques des états entièrement despotiques; c'est comme si l'on vouloit que l'empire du Turc fut un gouvernement libre.

L'autorité suprême est ici au pouvoir des nobles qui peuvent conjurer contre l'état sans que le corps du peuple puisse s'y opposer. Le senat délibere souvent



des choses qui tendent à sa ruine. Il est arrivé plusieurs fois dans un siècle que la république a été à la veille de périr par son inconsidération.

On voit à Genes un autre sujet de dérision publique, c'est la statue d'un citoïen, qui délivra la république d'un joug étranger, pour lui en faire porter un national, toujours plus pesant aux peuples.

Outre ces malheurs publics qui regardent l'état, il en est un autre qui regarde les citoïens. L'ancienne noblesse dispute le pas à la nouvelle; ce qui forme des débats & des querelles, où toutes les familles sont forcées de prendre part. C'est déjà trop pour une nation d'avoir à supporter la tyrannie générale des nobles, sans qu'elle les afflige encore par ses divisions particulières.

Il est difficile qu'un peuple porte longtemps le même joug sans chercher à s'en affranchir. Celui de Genes a souvent tenté d'abolir le despotisme des nobles; mais l'anarchie l'a toujours emporté sur lui. La république a employé deux moyens qui ont toujours été efficaces: l'un a été d'appauvrir le peuple en employant  
contre

contre lui des monopoles, & l'autre de le tenir divisé par des factions particulières.

## L E T T R E XX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**A** La Chine, la société générale est divisée en deux-branches; les hommes & les femmes ont chacun leur département: ils ne se rencontrent que pour remplir l'objet de la propagation; à l'exception de cette affaire, ils n'en ont point d'autre ensemble. Nous autres Asiatiques, nous n'avons point de foi dans la fidélité du sexe: le dogme de notre religion à cet égard se réduit aux clefs & aux verroux. Ici les femmes sont confondues pêle-mêle avec les hommes: elles n'ont d'autre gardien de leur vertu, que la vertu. Un époux se fie sur la sagesse de son épouse, comme si elle étoit la chasteté-même; il lui remet les clefs du trésor qu'il a le plus précieux, & se repose sur elle de son honneur. Il y a beaucoup à dire pour & contre cet usage; mais quelques

quelques raisons que nous puissions alléguer aujourd'hui, nous autres Asiatiques, pour nous justifier, nous perdriens notre procès en Europe, parceque les femmes y ont gagné le leur.

Il est certain que la nature n'a point établi cette séparation; elle ne peut être fondée que sur les abus de la fréquentation des deux-sexes: c'est un remède que la législation applique à la société malade. Il n'y a qu'à réfléchir sur la foiblesse d'un sexe, & la fragilité de l'autre, pour convenir de la nécessité du remède.

C'est, disent les Européens, une tyrannie mais si cette tyrannie répand du calme dans les passions, si elle guérit les inquiétudes de l'esprit, bannit les craintes, entretient la paix domestique, prévient les guerres de famille, établit l'union, la concorde; l'aïsse l'équité aux tribunaux, empêche que la justice ne soit vendue, que l'administration générale ne soit troublée; si elle maintient l'ordre général, soutient les loix fondamentales, fait que le gouvernement est en sûreté, que la faveur ne dispose point des premières charges de l'état, que le Prince ne se prévient point, que les emplois ne se vendent pas; si tout cela est une tyrannie, il sera toujours très glorieux.

rieux pour la société que les hommes soient ainsi tirans.

Il faut avouer, Monsieur le Chinois, me disoit l'autre jour un Européen, que vous êtes bien barbares de tenir vos femmes dans une servitude qui les rend esclaves. Il faut convenir, Monsieur l'Européen, lui dis-je, que vous êtes bien inconsiderés de donner aux vôtres une liberté qui empêche que vous n'en aiez. Portez vos regards sur tout ce qui vous environne, & vous verrez que cette liberté, que vous prônez tant, est la véritable image de votre servitude. Examinez-vous bien, & vous découvrirez que vous avez perdu les droits que la nature vous avoit donnés sur les femmes, & que vous n'êtes plus que les secondes personnes de la société.

L'empire des femmes aujourd'hui est établi, depuis le monarque jusques au dernier sujet. On lit dans l'histoire de l'Europe qu'il y avoit autrefois un peuple, appelé Sauromates, qui étoit dans la servitude civile des femmes : les François sont aujourd'hui ce peuple. Le beau sexe s'y est emparé de l'administration générale & particulière : toutes les affaires de la république sont de son ressort ; c'est



lui qui fait mouvoir la grande machine du monde Européen. Ici une femme est toujours cachée derrière un homme; les Européens ne sont que des automates, qui reçoivent de ce sexe l'action & le mouvement.

Ce qui me choque chez ce peuple dans la fréquentation des deux sexes, n'est pas la fréquentation, mais l'ascendant, que le plus foible prend sur le plus fort; ce qui avilît les hommes au point, qu'ils se rendent indignes de ces mêmes hommes qui les avilissent.

## L E T T R E XXI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**L**A société se soutient ici d'elle-même. Personne n'en fait la mécanique. Le père n'apprend point au fils les devoirs de citoyen; il ne les fait pas lui-même.

Les loix sont renfermées dans de gros volumes, & il n'y a que ceux qui étudient longtems une science profonde, qu'on appelle *le droit*, qui soient en état  
de

de lire dans ces livres. C'est ici une profession particuliere que de favoir les obligations de son état ; presque personne ne fait le droit de ses devoirs.

Un sujet qui a causé une lésion dans la police générale, ignore qu'il ait commis un crime dont il est responsable à la société dans laquelle il est membre, il faut que ce soit des gens de loi qui le lui apprennent, & quand on l'en instruit, il est presque toujours trop tard pour y remédier. Sa sentence suit de près cette découverte : il est souvent puni pour un crime, dont il ne se connoissoit pas coupable.

Deux particuliers qui ont un procès, & dont l'un a violé les loix de la société, ne savent jamais par eux-mêmes qui des deux peut avoir tort. Ils vont devant un Tribunal composé de juges, qui étudient long-tems le fait, & qui après plusieurs séances, déclarent quel est l'innocent.

Il est triste d'être d'une société où ceux qui la composent ignorent les devoirs de leur condition, & dans laquelle il faut toujours qu'un tiers les apprenne à ceux qui s'en écartent. Cette premiere obligation en Europe n'entre point dans l'éducation générale. La législation n'a point de catéchisme. Ce n'est que par hasard qu'on apprend



apprend à être citoïen. On a entendu dire, ou raconter à quelqu'un qu'il ne faut point tuer, ni voler.

A l'exception des crimes capitaux qui tombent les premiers sous les sens, on peut dire que les loix en Europe ne punissent que des innocens; car pour être coupable, il faut savoir qu'on l'est.

En général à la Chine le peuple s'écarte moins de ses devoirs, parceque presque tout le monde les connoît. L'institution entre dans l'éducation Chinoise: chaque membre de l'empire apprend dans les livres de loix à être citoïen; les obligations de chaque classe y sont marquées; quand on y manque on est toujours coupable, parcequ'on le fait avant que d'y manquer. Il seroit à souhaiter pour l'ordre civil de l'univers, que chaque peuple de la terre suivît là-dessus l'exemple de la Chine.

## L E T T R E XXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**L**E païs de l'opéra est immense; il y a des gens à Paris qui le parcourent depuis  
depuis

depuis quarante-ans, & qui n'en connoissent pas toutes les avenues. J'essaie ici de t'en envoier une carte géographique, ou pour mieux dire, musico-graphique.

Ce spectacle n'est pas seulement formé de mortels ; il est encore composé des divinités célestes & infernales.

Il descend trois-fois la semaine sur le théâtre des nuées chargées de Dieux, & il sort de dessous les planches des chars remplis de Diabes.

Les premiers sont d'un païs qu'on nomme l'olimpe, d'où ils viennent pour se donner en spectacle à ceux qui paient pour les voir.

Il y a apparence que cet Olimpe n'est pas bien éloigné de Paris ; car les dieux qui en viennent sont aussi frisés & aussi poudrés que s'ils sortoient de leur toilette. A l'égard des diables, ils ne doivent pas venir de fort loin non plus ; car les Mandarins Chrétiens prétendent que l'enfer est directement sous le parterre de l'opéra de Paris. Je ne fais si c'est à cause que la musique est infernale. Les diables au reste sont de fort aimables cavaliers : ils ont toujours la barbe faite, & s'ils ne portoient point des cornes, on les prendroit pour des êtres bien-faisants. Le Dimanche, le Mardi, & le

le Vendredi, il ne doit presque point y avoir de divinités dans le ciel ni dans l'enfer : tous les dieux & les démons sont à l'opéra de Paris.

C'est sur eux que roule ce spectacle. Ils sont chargés de charmer la compagnie par leur voix ; ils commandent à tout, excepté au rhême. Ces divinités sont quelquefois si enroutées, qu'elles ne peuvent se faire entendre.

On y voit aussi des déesses qui sont les femmes des dieux. Ces divinités femelles me surprirent : car outre que je n'avois jamais soupçonné qu'on pût faire un dieu d'une femme, je croïois que tous les dieux du monde étoient de vieux garçons. En effet l'embarras du ménage ne convient pas à des êtres qui sont chargés du soin de l'univers : outre que le mariage énerve toujours un peu. Aussi si tu voïois les dieux, ils te feroient compassion, tant ils sont maigres & fluets. Il y en a qui n'ont pas six-onces de chair sur les os ; & plusieurs d'entre eux ont les jambes si minces, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de leur divinité.

Il n'y a rien de moins chaste, que les êtres suprêmes : ils sont toujours à flairer le jupon de quelque mortelle ; car les  
dieux

dieux en Europe sont comme les hommes, ils n'aiment point leurs femmes. Les pauvres déesses sont souvent obligées de coucher seules, tandis que les dieux leurs époux se réjouissent entre deux draps, avec de jolies mortelles. Autrefois elles étoient furieuses de leurs infidélités. On m'a raconté là-dessus des vengeances terribles. L'Europe entière manqua plusieurs fois d'en être embrasée: mais voyant que leur courroux étoit inutile, elles se consolèrent de la perfidie de leurs maris, & prirent le parti de se laisser cajoler à leur tour par d'aimables mortels; de façon que l'Olimpe est aujourd'hui un lieu de prostitution.

Les dieux ne manquent j'amaïs de réussir auprès des femmes. Il est vrai qu'il n'y a point de détour qu'ils n'emploient pour cela. Ils paroissent sous toutes sortes de formes; tantôt ils se montrent avec tous les attributs de leur divinité; quelquefois ils paroissent comme de simples mortels. Mais quand ils ne veulent pas manquer leur coup, ils se métamorphosent en pluie d'or.

Il y a un diable de dieu à ce spectacle, qui est malin comme un vieux singe. Il a la malice de se transformer en un bel & gros oiseau pour se faire aimer de celle dont

dont

dont il veut jouir. Ce dieu, comme tu vois, est au fait du goût de ce sexe, il se change quelquefois aussi en genisse; & quand il a sa proie sur le dos, il l'emporte, & va en jouir.

Il n'est gueres possible qu'un Roi ou un empereur, dont ces dieux ils ont résolu de ravir la femme, puisse s'y opposer; car ils ont toujours leur nuage caché derriere le théâtre, où ils font monter leur proie, & s'envolent avec elle dans les nuës.

Les diables qui se mêlent aussi d'enlever les femmes des mortels, les ravissent facilement. Le théâtre s'ouvre, & ils se précipitent dans leur région avec leur proie. Dans ce cas là j'aimerois mieux être diable que dieu, car on ne craint point les chûtes.

De ces divinités est né un enfant qui est bien le plus malin espiègle qui soit dans la nature. Il n'y a point de tours qu'il ne fasse à l'opéra, où il est toujours. Il joue à toutes les femmes des pièces épouvantables; il se glisse souvent dans leur compagnie, comme un petit garçon perdu: d'autre fois il naît tout d'un coup au-milieu d'elles comme un champignon. Elles ne se méfient pas de lui: car si tu le vois, il a l'air si bon, qu'on diroit qu'il n'y touche pas.

pas. Il est impossible de s'empêcher de le caresser, car il est beau, comme l'amour; & c'est alors qu'il blesse avec des flèches imperceptibles. Après qu'il a porté son coup, & dès qu'il s'apperçoit qu'il cause des douleurs effroyables, il se met à rire de toutes ses forces & s'enfuit.

J'ai demandé depuis d'où vient qu'on ne se défaisoit pas à l'opéra de ce mauvais garnement-là, mais on m'a répondu que sans lui il faudroit mettre la clef sous la porte de ce spectacle.

## L E T T R E XXIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Sin-ho-ei, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a six-points importants à résoudre dans la politique d'Europe, qui, tandis qu'ils ne le seront pas, feront toujours de cette partie de l'univers le théâtre des guerres & des divisions.

Le premier problème consiste à savoir si l'Europe ne seroit pas plus puissante, si elle l'étoit moins; c'est à dire, s'il ne faudroit pas la réduire à ses premières limites, en la séparant des autres continens du monde, sur lesquels depuis deux siècles elle a  
fait

fait de si grandes conquêtes. L'Asie, l'Afrique, & l'Amérique l'ont dépeuplée de plus de vingt-millions de ses habitans. Elle est donc plus foible aujourd'hui qu'elle ne l'étoit. Ce n'est point en reculant leurs limites, & en augmentant le nombre des déserts, que les nations deviennent puissantes.

Le second est un peu plus difficile. On demande si la religion Catholique-Romaine n'est pas un obstacle invincible pour acquérir de la force, & si le pape n'est pas un écueil contre lequel toutes les puissances temporelles vont se briser.

Le troisieme consiste à savoir si la population est l'ame de la puissance politique. Ce problème cesseroit d'en être un, si on ne s'abusoit communément sur ce terme. Mais on prend presque toujours pour des peuples ce qui n'en est que l'image. On est étonné d'être foible avec une population immense; mais on ne fait pas attention que les peuples ne sont que des cadavres. A quoi sert à un souverain d'avoir des sujets, s'il n'a point des hommes?

Dans le quatrieme on demande si le commerce par lui-même forme une puissance? Celle-ci se réduit à savoir si pour s'agrandir, il faut ramasser plus de richesses,

ses, que de soldats. Si les exemples du passé pouvoient en servir aux Européens, le quatrième problème seroit d'abord décidé. Les peuples qui conquièrent autrefois toutes les nations, défendirent le commerce; il ne faut pas croire que le système de l'univers soit changé au point que, ce qui étoit autrefois la foiblesse elle-même, soit aujourd'hui la force.

Le cinquième regarde la navigation. On met en question, s'il ne faudroit pas séparer la mer de la terre, si l'union de ces deux élémens n'est pas plus préjudiciable, qu'avantageuse à l'Europe?

Le sixième qu'on peut regarder comme le problème domestique de la Chrétienté, est d'une grande conséquence. Les cabinets le regardent comme le nœud gordien de la politique moderne. Il est question de savoir si le degré de force de ce qu'on appelle ici la maison de Bourbon, est supérieur au degré de puissance de ce qu'on nomme la maison d'Autriche? Les Européens se font la guerre depuis trois-siècles pour instruire ce point de politique; il a péri plus de dix-millions de sujets de part & d'autre, sans qu'on ait encore pu parvenir à le décider.





Il y auroit un moïen qui seroit une suspension d'armes de vingt-ans, pendant laquelle on mesureroit géométriquement les pouvoirs de ces deux maisons. Mais elles n'auront garde, car l'une d'elles découvrirait par-là sa foiblesse; & toute leur politique tend à la cacher. Il faut qu'elles se déguisent à elles-mêmes leur état, pour en être plus propres à défoler les autres peuples. Ces deux maisons se mettent réciproquement en équilibre, en s'affoiblissant; de maniere que dégénéralant toujours, elles ne se feront plus la guerre par leurs forces, mais combattront par leur propre foiblesse.

## L E T T R E XXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**L**A religion Chrétienne est fort commode; outre le baptême qui purifie les ames, & les place par avance dans le séjour des bienheureux, il y a encore des moïens très efficaces pour y parvenir.

Dans cette lecture on peut aquérir le ciel  
fans

fans beaucoup de peine. Il y a des gens ici qui y conduisent à moins de fraix qu'il est possible. Ces gens-là s'appellent des Directeurs. Ils se chargent de votre ame, & en font leur affaire. Vous ne devez vous mêler de rien que de faire ce qu'ils vous disent; & ce qu'ils vous disent est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de se passer d'être heureux pendant toute une éternité.

Souvent même ils vous font gagner le paradis en suivant vos plaisirs, & vos propres passions; ce qui est la chose du monde la plus commode.

Il faut que je t'explique ce mystere de la religion du Christ. Ce n'est pas le mal chez les Chrétiens qui fait le crime, mais seulement l'intention du mal: de maniere qu'il n'y a qu'à faire le mal fans intention, & alors il n'y a point de mal. Par exemple, il n'y a qu'à supposer qu'on ne veut pas offenser Dieu, mais seulement se satisfaire soi-même.

Jusques-là on n'a pas besoin de Directeur, & on peut aquérir le ciel de soi-même. Cependant comme il est impossible en péchant qu'il n'y entre un peu de malice, c'est en ceci que le Directeur est nécessaire. Il sonde le degré de malignité  
du

du péché ; mais comme cela dépend de la maniere d'appliquer la sonde, il se trouve souvent qu'un pécheur est plus heureux que sage, & qu'il est encor dans la voie du ciel tandis qu'il se croïoit à moitié-chemin de l'enfer.

Mais si le Directeur peut sauver facilement, il peut damner également ; ce qui fait une sorte de compensation dans cette religion.

La plupart des actions chez les Chrétiens sont équivoques. Elles sont sans effet jusques à ce que ceux qui dirigent les ames viennent leur donner une détermination, c'est à-dire, une pente vers le bien ou le mal : or cette pente est plus ou moins grande selon le degré de rapidité qu'on lui donne.

Souvent un pécheur n'a qu'un pas à faire pour arriver à l'enfer. Quelquefois avec le même degré d'offense il en est très éloigné ; cela dépend des chemins détournés que le Directeur fait faire prendre au péché. Il y a beaucoup de hasard pour acquérir la béatitude. Un Pécheur qui a le bonheur de découvrir un Directeur facile va aisément au ciel ; celui au-contre qui en rencontre un de mauvaise humeur y parvient plus difficilement.

Que

Que dis-tu d'une Religion où l'on trouve ainsi des tempéramens avec le ciel, & où ceux qui la dirigent élargissent ou retrécissent à leur gré les portes de l'enfer ?

Je voudrois bannir les médecins & les directeurs de toutes les sociétés afin de mettre tout le monde dans la nécessité de guérir son corps & de conduire son ame.

## L E T T R E XXV.

*Au Même, à Pékin.*

De Paris.

**T**OUT est acteur au théâtre du Palais Roïal : les choses de la terre, & même celles du firmament. On y voit des étoiles fixes y jouer des rôles : le soleil y paroît dans tous ses atours, & la lune avec ses attributs nocturnes. Les élémens y ont également leur place ; j'y ai vu un fleuve en chausses & en pourpoint, botté & éperonné, prêt à monter à cheval. La mer y est aussi actrice ; elle y paroît couverte de vaisseaux. Les dieux & les héros viennent débarquer sur la scène. Dans les grandes marées, l'océan s'avance si avant

TOME II.

F

sur



sur le théâtre, qu'à peine les acteurs peuvent-ils y passer.

La divinité qui préside sur cet élément, fort de-dessous les eaux comme un canard, sans être mouillé. Ce dieu pour l'ordinaire chante assez joliment. Il débauche aussi les mortelles ; & quand il les a séduites, il les embarque sur ses vaisseaux qui sont là tout prêts, & va en jouir au milieu de son empire aquatique. Je ne fais quel goût il trouve à cela ; car la possession d'une mortelle au fond de la mer n'est pas, je crois, une bien bonne jouissance. Il est impossible de courir après lui, car il commande aux vents, & fait naître des tempêtes, comme il lui plait.

Il fait souvent très mauvais tems à l'opéra : l'air s'y obscurcit ; le ciel se couvre de nuages, & une pluie mêlée de grêle, & d'éclairs annonce un grand orage ; mais bientôt le tems s'éclaircit ; car suivant les règles de ce théâtre, le plus grand orage ne doit durer que cinq-minutes.

On distribue les rôles aux Acteurs qui doivent représenter la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre, & ils apprennent par cœur à pleuvoir & à tonner. Un magicien qui a tout ce mauvais tems dans une baguette, doit le distribuer à propos. On le chasse-

chasseroit de l'opéra s'il y faisoit pleuvoir deux-secondes de plus.

Les quatre-saisons de l'année font aussi leur apparition à l'opéra, & y jouent leur rôle. Le printems & l'automne s'y montrent en habits très galans; mais de toutes les saisons de l'année, celle qui paroît y avoir le plus fixé son séjour, est l'été; car pour l'ordinaire on y étouffe de chaud. Il n'est presque point question d'hiver. On n'éprouve d'autre froid à ce théâtre que celui des acteurs.

L'aurore & le jour y paroissent à la chandelle, & le soleil s'y montre au-milieu de la nuit. Il croise le théâtre dans un char magnifique attelé de chevaux superbes; mais j'ai appris que ces courriers aiant une fois bronché, cet astre, qui fut détourné de sa carrière, fit une chute dans laquelle il manqua de se casser le col.

On y voit souvent une douzaine de gros vents avec le visage bouffi qui agitent l'air, mais comme ils soufflent tous à la fois, il n'est gueres possible de distinguer le vent qu'il fait à l'opéra.

Les zéphirs y jouent aussi leurs rôles, & donnent beaucoup de plaisir aux dames de qualité. On m'a parlé d'un zéphir



qui enchantoit par sa douce haleine toutes les femmes de condition qui lui faisoient les yeux-doux. Une duchesse, qui apparemment avoit beaucoup de chaleur dans la nuit, couchoit souvent avec lui. Le public l'a perdu ; ce zéphir n'est plus à l'opéra ; il souffle aujourd'hui pour son plaisir, & quoiqu'un peu suranné, il voltige de ruelle en ruelle.

Outre les acteurs, les dieux, les déesses, les mortels, les élémens, les démons, les magiciens, il n'est, pour ainsi dire, aucun animal qui ne trouve sa place sur la scène de l'opéra. On y voit des lions, des tigres, des ours, des éléphans, des rinocéros, des singes, des crocodilles, &c. tous ces animaux doivent jouer leurs rôles qu'on leur donne par écrit, & dont ils ne doivent pas s'écarter. Un lion qui d'un coup de patte pourroit écraser le plus fort des mortels, doit souvent se laisser tuer lâchement par le plus foible des hommes.

Je ne saurois te dire où l'opéra a sa ménagerie, mais il faut que le bâtiment soit considérable ; car le spectacle est rempli de bêtes. On m'a invité d'avance de venir à ce théâtre, entendre un beau concert de grenouilles, & qui est composé, dit-on, par le meilleur maître de la nation : mais comme

me

me j'ai appris qu'il n'y a presque aucune de ces grenouilles qui n'ait quasi cinq-pieds de haut, je n'irai point ; car des grenouilles de cette taille doivent plus étourdir que réjouir. Au reste les éléphants & les lions de l'opéra doivent être des créatures très raisonnables, car elles ont chacune dans le ventre l'ame d'un homme. A cet opéra chantant est joint un autre opéra dansant. Les acteurs à celui-ci ne parlent point, ils s'expriment par des gambades. L'olimpe & l'enfer y dansent ensemble. Quand on n'a pas des démons, on y emploie des furies, & faute de celles-ci on y fait danser des Italiens. Presque chaque scène du chant finit par une danse & chaque acte se termine par un ballet.

La nation des danseurs est dévouée à une divinité qu'on nomme *La Cabriole* : divinité ingrate qui, après bien des sacrifices, des peines & des travaux, ne donne le plus souvent à ses sectateurs qu'une béquille pour récompense.





## L E T T R E XXVI.

*Le Mandarin Cham pi-pi au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a maintenant en Europe cinq-grandes puissances divisées d'intérêt. Quatre de celles-ci donnent des batailles par leurs généraux, & font la guerre de leurs cabinets.

L-~~oi~~<sup>si</sup>-s va à la chasse, quand ses troupes vont à l'armée. F<sup>ran</sup>ces entre dans son cabinet, quand ses soldats entrent en campagne. G<sup>ro</sup>ge part pour Kensington, quand ses régimens partent pour Greenwich. E-~~li~~<sup>zabeth</sup> donne des ordres qu'on lui apporte son traîneau pour Moscow, quand ses armées s'appêtent pour l'Allemagne. Il n'y a que Frédéric qui fasse la guerre en personne.

Ce Monarque passe, dans l'esprit de la plûpart des Européens, pour un grand Prince, & cela parcequ'il a joué plusieurs fois tout son bien sur une carte, qu'il a cavé au plus fort & qu'il a été sou-  
vent

vent du *va-tout*. On le trouve d'autant plus prodigieux qu'un jour de bataille il est entierement à lui-même, & trouve assez de loisir pour souffler une heure de suite dans un tuyau de bois que les Européens appellent flûte. Je ne te dirai rien de cette simphonie, qui est suivie de celle du gros canon : mais je crois, entre nous, qu'il entre beaucoup de vanité dans cette musique, & que ce Prince joue ce jour-là de la flûte pour la postérité.

Quelques-uns prétendent cependant qu'il n'est pas si dupe qu'il le paroît. On dit que la guerre présente est le fruit des plus profondes méditations politiques : qu'avant que de prendre les armes, il avoit mesuré géométriquement la puissance de chacun de ses ennemis, & calculé le degré de leurs forces, & celui de leurs ressources. Il y a même mieux : on prétend qu'il avoit examiné l'état moral de l'Europe, & qu'il n'y avoit vu que des Rois sans génie, sans capacité, privés d'expérience, livrés à leurs plaisirs, & plongés dans le luxe & la mollesse : que sur cette foiblesse il avoit combiné ses forces. Si cela est, Frédéric est un grand Roi. Mais si l'ambition seule de faire du bruit dans le monde s'en est mêlée,



Frédéric est le plus imprudent de tous les Princes.

## L E T T R E XXVII.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**L**A beauté des femmes en France se remonte tous les matins, comme une pendule, on diroit que leurs charmes sont à vis: c'est une fleur qui renaît & meurt dans un jour. La première occupation du sexe ici en se levant, est de réparer les déprédations du visage de la veille. Cette restauration se fait devant un conseiller qui indique les endroits le plus endommagés, & guide la main pour les radouber. Il faut bien des affaires le matin avant qu'une femme ait rétabli son visage de la confusion de la veille, & ait remis chaque charme à sa place. Les premiers appareils de la beauté s'appliquent à huis clos; car une femme seroit perdue, si on la surprenoit le matin avec le visage avec lequel elle s'est levée.

Cette remonte des charmes se fait par les ablutions, les aspersions, les immersions,

sions,

sions, les frotemens, les lavemens: ces opérations ne sont que de simples préparations de la beauté. Après celles-ci, on bannit la pâleur, & on se défait d'un teint livide & noir: en suite on emploie la pommade pour les lèvres; la poudre pour les dents. A la fin paroissent les éponges, les brosses, les écurettes: après quoi viennent les eaux de lavande, les essences, les parfums, &c.

Chacune de ces drogues & tous ces outils ont une propriété qui leur est particulière. Il s'agit de se faire un teint, de blanchir la peau, de se donner de la couleur, d'effacer les laps du tems, de dérider le front, d'arranger les sourcils, de donner de l'éclat aux yeux, de rendre la bouche vermeille, &c. En un mot il est question de démonter un visage de fond en comble, pour le rendre aussi neuf que s'il n'avoit jamais servi.

R 5

LET-



## L E T T R E XXVIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Gènes:

**L** E S G é n o i s ne parlent point, ils sifflent. Il faut être au fait du langage des oiseaux pour converser avec eux.

Chaque peuple, chaque ville d'Italie a son idiome, & cet idiome n'est entendu que de ses habitans; mais de tous les peuples que les étrangers ne comprennent point, celui de Gènes est le plus incompréhensible.

Les professeurs des langues Européennes prétendent que les Génois parleront beaucoup un jour, aiant fait d'avance une grande provision de mots; car depuis deux-mille-ans qu'ils s'expriment, ils mangent la moitié des paroles.

Tout est petit chez ce peuple. Gènes n'a rien de grand que ses édifices. Au milieu de cette magnificence fastueuse des batimens on voit de petits individus enlévelis dans leur néant. Un air sombre  
& lugubre

& lugubre règne au milieu de cette splendeur de palais. Tous les habitans, hommes & femmes, sont habillés de noir depuis la tête jusques aux pieds. Les plaisans d'Italie disent que les Génois portent le deuil de leur bonne foi.

Les nobles de cette république ont un air si mesquin, le petit manteau de soie qu'ils portent sur l'épaule est si court & si étroit que quelques uns en ont voulu conclure qu'il n'y avoit pas assez d'étoffe dans leur esprit pour en faire de grands politiques ou d'habiles magistrats.

## L E T T R E XXIX.

*Suite des grandes époques de l'Europe,  
à Pékin.*

De Paris.

**I**L faut voir la création de la nouvelle république Chrétienne.

Au seizieme, & au dix-septieme siècle, l'Europe étoit entièrement changée de face. Les peuples qui avoient fait le plus de bruit dans cette partie de l'univers s'étoient anéantis d'eux-mêmes. Il s'étoit fait une révolution générale sur le théâtre

F 6

du



du monde Chrétien. Les nations qui étoient derrière la scène de l'Europe avoient succédé à celles qui y avoient long-tems joué un premier rôle.

Il n'étoit plus question depuis long-tems des Normands. Les Saxons & les Danois étoient devenus de petits peuples. Ils n'avoient part aux grandes affaires de la république Chrétienne que par l'influence que les grandes nations vouloient lui donner, & ces puissantes nations étoient celles qui avoient eu autrefois le moins de pouvoir.

La fortune de la maison d'Autriche fut prodigieuse : on ne vit jamais aucune souveraineté sur la terre engloutir tant de royaumes : ni une petite puissance, du centre du néant, s'élever en si peu de tems au plus haut faite des grandeurs humaines : on peut dire que, si une suite de causes secondes n'avoit arrêté la fougue de son ambition, toute l'Europe aujourd'hui seroit Autrichienne.

La France, que les anciennes annales du monde avoient soupçonné devoir toujours rester dans l'abaissement, s'éleva plus haut encore. Ses Rois étoient autrefois si petits, qu'on n'eut jamais soupçonné que sa grandeur commençât par eux :

eux :

eux : c'est qu'ils avoient secoué le joug de la servitude dans laquelle les maires du palais les avoit retenus longtems : ils n'eurent pas plutôt appris de leurs ministres que la couronne leur donnoit le droit d'avoir de la puissance, qu'ils voulurent s'en servir. Cependant l'ouvrage de la grandeur avançoit lentement. Il fallut plusieurs-siècles pour persuader aux monarques François qu'ils pouvoient ce qu'ils vouloient.

François premier, fut celui qui le premier forma le plan de tirer la monarchie de l'état d'engourdissement où elle étoit ; mais il n'exécuta pas lui-même son projet, il ne fit que l'établir ; & c'étoit déjà beaucoup pour la France qu'il l'eût formé. C'est, je crois, à ce Prince qu'il faut attribuer cette élévation où cette monarchie arriva depuis. Tout dépend des modes : le plus difficile est d'imaginer un plan d'agrandissement : quand le système est formé, l'exécution ne manque jamais de venir après.

Henri IV. q'on appella le Grand, peut-être parceque François premier l'avoit été, ébaucha les mémoires qu'il trouva faits, & fit paroître cette monarchie sous un autre génie.

Louis





Louis XIII. qui eut des ministres intrigans agita la puissance Françoise, & Louis XIV. la fixa. On prétend cependant que ce Prince lui fit beaucoup de mal ; je le crois aussi, mais les premiers fondemens de sa grandeur étoient jettés, & toutes les branches de l'administration étoient en mouvement. Il lui fut impossible de jeter à bas un ouvrage auquel ses prédécesseurs, & lui avoient travaillé d'abord. S'il abaissa quelques endroits du trône, il en éleva d'autres. Ce Prince augmenta considérablement le domaine de la couronne par ses conquêtes, ou par ses usurpations : de maniere que cette puissance devint la premiere de l'Europe par son étendue, & sa population. La maison d'Autriche seule balança son pouvoir, & souvent l'équilibre fut pour la France.

Pendant que cette monarchie étoit en mouvement celle d'Angleterre agissoit ; & c'est parceque la France s'agrandissoit, que la Grande-Bretagne s'élevoit ; car ces deux états voisins furent toujours rivaux, & par conséquent jaloux de leur puissance mutuelle.

L'histoire de l'univers ne dit point qu'un peuple si peu considérable, sans sortir de  
l'enclos

l'enclos d'une petite isle, ait poussé plus loin sa fortune. J'en découvre la raison : c'est que tous les autres états se négligeoient, tandis que l'Angleterre étoit attentive sur elle-même. Elle frappa des coups qui la distinguèrent des autres peuples.

Henri VIII. d'Angleterre, qu'on regarde comme un imprudent, fit une chose très sage ; il chassa de l'état, tous ceux qui n'avoient d'autre profession que celle de prier Dieu, & par-là rendit la vigueur à la monarchie que tant de bras inutiles rendoient percluse de plusieurs de ses membres : cet événement eut des suites très avantageuses ; il fit rentrer dans l'état politique des biens qui en étant séparés gênoient sa puissance.

Mais ce n'étoit que des essais de grandeur ; il manquoit la dernière main à l'ouvrage de sa puissance. Un Tiran\* parut, qui lui fraïa la route pour se porter au degré d'élévation où elle monta depuis. L'imagination a de la peine à se former l'idée d'un ambitieux qui fait mourir son Roi, & qui en même tems donne la vie à ses concitoïens ; qui d'un bras renverse la monarchie, & de l'autre élève la nation :

\* Il y a apparence qu'il veut parler de Cromwell:  
d'un

d'un usurpateur qui, en détruisant l'état, crée une puissance. Depuis cet événement l'Angleterre devint le troisième royaume de l'Europe.

La Russie qui, depuis la création de l'univers, avoit toujours été inconnue à l'Europe, parut tout-d'un-coup pour influer dans la république générale. Un seul homme la tira du néant où elle crouissoit. Pierre (c'est le nom de cet homme) créa, pour ainsi dire, la Moscovie, cette révolution la mit au rang de la quatrième puissance, & s'il naissoit un second Pierre, elle seroit la première.

L'Espagne qui avoit été longtems enfévelie dans un rocher, en sortit, & s'établit dans son propre païs: elle en chassa ceux qui l'avoient forcée à s'enfévelir sous les ruines du trône. Il y a des politiques en Europe, qui disent qu'elle fit mal de se défaire de ses ennemis; qu'il falloit les garder quand ce n'eût été que pour former un peuple: peut-être qu'ils ont raison; car il vaut encore mieux régner sur des étrangers que sur des terres incultes. A la découverte des nouveaux mondes, cette monarchie devint très riche; & c'est à cause de cela qu'aujourd'hui elle n'est gueres puissante: elle passe néanmoins  
main-

maintenant pour la cinquieme force de la république du monde Chrétien.

La Hollande, dont on n'avoit jamais entendu parler, se forma : elle sortit de-dessous les eaux : quelques peuples fugitifs y établirent une petite république qui mesura ses forces avec celles des plus grands Rois. Ce fut à la crainte, & au désespoir qu'elle dut le jour. On peut dire qu'elle sortit des mains de la vengeance. La tyrannie, à qui l'Europe a de grandes obligations, parceque les peuples en voulant l'éviter ont jetté les fondemens, des plus grands établissemens, lui donna naissance : comme c'étoit les Rois qui l'avoient persécutée, elle ne voulut point de Rois : chaque citoien eut part au gouvernement, ce qui fit que chacun s'y attâcha, & regarda le continent comme sa famille générale, & le gouvernement comme le pere de chaque famille particuliere. Toutes manieres d'adorer Dieu y furent tolérées, ce qui fit que les croïans des différentes sectes se regarderent comme freres.

Cette poignée de réfugiés forma la troisieme puissance de l'Europe, quelquefois la seconde ; il y eut même de courts intervalles, où elle fut la premiere.

L'Italie



L'Italie suivit la progression de la nouvelle puissance de l'Europe ; mais ce fut de loin : sa superstition, qui fut toujours la même, lui ferma la porte à la grandeur politique. Venise & Gènes firent un peu de bruit dans quelques siècles ; mais après plusieurs efforts, ces républiques retomberent dans leur premier état de langueur : une maison roïale seule se distingua, & se plaça au rang des premières puissances ; mais il est difficile de dire à quel degré de force elle s'est élevée ; cela dépend presque toujours du tems, & des circonstances.

## L E T T R E XXX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
sur les Arts, à Pékin.*

De Paris.

**E**N France il y a bien des arts & des métiers. C'est le país des manufactures : le roïaume est rempli d'étoffes & d'autres produits des provenants des fabriques. Tout le monde s'attâche ici à la forme ; personne ne pense à la matiere. On se tourmente nuit & jour pour donner  
une

une nouvelle tournure aux productions. Toute cette peine ne vient pas du peuple qui n'imagine jamais de lui-même d'être si industrieux : elle tire son origine de la Cour qui est attaquée de la maladie de la main-d'œuvre.

On encourage tout ce qui peut contribuer à augmenter le luxe. L'attention principale porte sur les arts d'ostentation. On est si occupé du superflu, qu'on n'a pas le tems de penser au nécessaire. On peut regarder ce royaume comme un magasin universel de main-d'œuvre. Il y a en France de quoi habiller dix-générationes ; mais il n'y a point de quoi en nourrir une. Les récompenses & les honneurs sont pour les artistes ; la peine & le travail pour les ménagers. Il y a tant d'ouvriers dans les villes, qu'il est impossible que les laboureurs ne manquent dans les campagnes ; car toute la classe des manufacturiers est prise sur celle-ci. Ce sont pourtant ce qu'on appelle ici des hommes d'état qui excitent cette émulation, au préjudice de celle qui devrait avoir le pas sur toutes les autres.

L E T.



## L E T T R E XXXI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**L**E Roi de France a trop de roïaumes. Il faudroit que la monarchie fut plus petite, ou que le monarque fut plus grand. Ce Prince ne pouvant porter ses regards jusques aux extrémités de son empire, est obligé de créer à sa place de petits souverains qu'on nomme gouverneurs de province. Ce sont proprement les Pachas de la France. Ils sont plus absolus que le Grand-Turc. Leur pouvoir est si grand que cela va jusqu'à l'injustice. Ce n'est pas que leur autorité ne soit subordonnée à celle du Roi, (car ces gouverneurs ne sont que les facteurs de la couronne;) & que les peuples n'aient le droit de se plaindre au trône de leurs vexations; mais outre que leurs plaintes seroient inutiles, ceux qui s'adresseroient au Roi seroient perdus sans ressource; car le gouverneur ne manqueroit pas de s'en venger cruellement.

Les

Les peuples savent cela : aussi ils aiment mieux souffrir que murmurer.

On diroit que le Roi de France n'a d'autres sujets que les habitans de Paris, & que ceux qui résident loin de sa Cour sont des peuples étrangers auxquels il ne prend aucune part.

On me montra dernièrement un de ces Rois de province dont le royaume est auprès des mers de Marseille.

Il ordonne lui-même à ses sujets d'être vicieux. Si quelque jeune homme veut se livrer à la débauche la plus honteuse, il trouve dans sa propre maison les moyens de s'y prostituer. Il les séduit & les suborne lui-même.

Il y a une loi en France contre les jeux de hasard : au-lieu de la maintenir en vigueur, il est le premier à l'enfreindre. Sa maison est un véritable Brelan où l'on joue depuis le matin jusqu'au soir.

La ville où il fait sa résidence ordinaire est désolée. Tous les peres de famille sont dans une affliction mortelle. Ils n'ont plus d'autorité sur leurs enfans. Ils leur commandent l'œconomie, & le gouverneur leur ordonne la dissipation. Le vice a bien de la puissance, lorsqu'il est autorisé par ceux qui devroient le défendre.

L'empire





L'empire Romain périt, parceque ceux à qui la république confioit le commandement des provinces éloignées en abusoient: la France périra, parceque les gouverneurs de provinces abusent du pouvoir que le Roi leur confie.

## L E T T R E XXXII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Gènes.

**I**L y a ici un animal dont nous n'avons aucune idée en Asie, & duquel l'Afrique & l'Amérique n'ont jamais entendu parler: on l'apelle en langue du pais un Sigisbée.

C'est un homme qui n'a point d'autre affaire que celle d'être continuellement aux trouffes d'une femme qui n'est pas la sienne. Il doit la galoper depuis le matin jusques au soir; la prendre au sortir du lit, & ne la quitter qu'au moment qu'elle va se coucher; le tout avec la permission du mari & le privilége du public.

Il faudroit bien des affaires pour te faire comprendre ce que c'est qu'un Sigisbée;

bée ; je t'avoue que je ne le comprends pas moi-même ; car je n'imagine point qu'il y ait une société sur la terre, dont les mœurs soient assez corrompues pour que les femmes s'y prostituent ouvertement, & pour que les maris s'y déshonorent publiquement. Cependant je puis t'assurer que les Sigisbées subsistent à Gênes, que les femmes les reçoivent, & que les maris les souffrent. Le plus souvent ce sont eux-mêmes qui nomment à cet emploi & qui les présentent à leurs femmes le lendemain de leurs noces.

Je crus d'abord que ces Sigisbées étoient des Eunuques ; mais la nombreuse propagation des Dames Génoises prouve le contraire, à moins que cette sorte d'eunuques n'ait le privilège d'engendrer : j'ai même oui dire qu'une des premières conditions pour être Sigisbée, étoit d'être homme.

On dit pour excuse que les maris à Gênes ont une telle confiance en leurs épouses, qu'ils ne les soupçonnent pas capables d'infidélité ; mais les mœurs des femmes ne dépendent pas de la manière de penser des hommes. Dans tous les continens du monde ce sexe est fragile ; partout où il trouve des occasions de séduction, il se laisse séduire.

J'avoue



J'avoue que ce seroit un cas bien particulier de la fragilité humaine, qu'une société d'hommes & de femmes qui se trouveroient continuellement ensemble, & qui, aiant à tous momens les moïens de se corrompre, ne se corromproient pas. La fréquentation entre les deux sexes est un commerce d'intérêt, & de tous les intérêts, le plaisir est le plus grand, & celui auquel on résiste le moins.

Cette licence, je crois, ne peut venir que du mépris qu'on a pour les femmes, & du dégoût attaché à l'état du mariage. Un mari n'entend plus parler de sa femme ; il n'est pas obligé de veiller sur sa conduite, de la suivre, de l'accompagner, de supporter ses dégoûts, ses caprices & ses fantaisies ; le Sigisbée le dispense de tout cela.

De pareilles mœurs ne peuvent s'introduire que chez un peuple déjà très corrompu.

L E T.

## LETTRE XXXIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

**L**A religion chrétienne est bonne, car elle tend à rendre justes ceux qui la pratiquent. Son dogme établit un Dieu Créateur du ciel & de la terre, qui récompensera les hommes selon leur vertu, & les punira suivant leurs vices.

Ce que je trouve en elle de contradictoire, c'est que l'être suprême ait voulu se faire homme, pour rectifier une poignée de bouë, qu'il avoit tiré du néant lui-même, & qu'il se soit allé camper dans la nature immonde d'une femme pour purifier le genre humain; qu'il ait consenti à finir une éternité pour commencer une vie, & ait voulu mourir ignominieusement sur un poteau au milieu des larrons: humiliations qui choquent les idées de grandeur que toutes les nations de l'univers ont de l'être suprême.

Mais ce n'est pas à de chétifs mortels comme nous à pénétrer les profonds a-

TOME II.

G

bimes



bimes de l'éternel ; si Dieu l'a voulu, il est impossible que cela n'ait été.

Je ne puis cependant m'empêcher d'avoir du regret que la terre entière ne soit pas entrée dans son plan de résurrection. Il est vrai que les Chrétiens disent que leur Messie envoia des ambassadeurs chez toutes les nations du monde pour leur apprendre qu'il mourroit pour elles ; mais ceci me paroît un peu fort ; car les portes de l'univers n'étoient pas encore ouvertes.

Quant à nous qui dans tous les âges avons tenu un registre des grands événemens du ciel & de la terre, nous ne trouvons pas dans nos archives que ces ambassadeurs du Christ soient jamais arrivés à la Chine. Il y a toute apparence qu'ils moururent en chemin, s'il est vrai qu'il nous aient jamais été envoiés.

Je passerois néanmoins aux sectateurs de la nouvelle loi du Messie tous ces points mystiques de leur religion ; mais celui sur lequel je ne saurois m'accorder avec eux, c'est l'opinion dans laquelle ils sont, que tout le bien que les autres peuples de la terre font, est à pure perte pour le ciel. Ils prétendent que, parceque les Chinois, les Indiens & les Japonois ne croient pas que

que le Christ est mort une fois, ils mourront pour toujours\*.

## L E T T R E XXXIV.

*Le Même au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**E**N France le génie se vend. On voit ici des marchands qui ont des boutiques remplies d'esprit, qu'ils distribuent en petites mesures faites en forme de livres. Ils le détaillent au public, & tâchent d'en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent. Ces marchands s'appellent libraires. Il y a cette différence entre les marchands d'étoffes & ceux d'esprit, que ceux-là s'entendent aux marchandises qu'ils vendent, au-lieu que ceux-ci ne connoissent point celle qu'ils débitent.

Les libraires sont si désintéressés dans la distribution du génie, qu'ils n'en gardent point pour eux : aussi sont-ils les hommes les plus ignorans de la répu-

\* Il est à présumer que l'Espion Chinois prend ici l'enfer pour une mort éternelle.

G 2

blique]



blique. Leur plus profond savoir se réduit à entasser dans leur mémoire beaucoup de frontispices de livres; celui qui y en range d'avantage, passe pour le plus habile.

Il y a bien une autre perfection dans leur art; mais elle est trop difficile à acquérir: ce qui fait que la plupart y renoncent: c'est celle de savoir les noms des auteurs dont ils ont les ouvrages, & d'avoir une connoissance exacte de l'anniversaire des éditions des livres qui ont péri en naissant, & de ceux qui sont resuscités plusieurs fois après leur mort.

Le sublime de leur profession est les catalogues, ou l'inventaire général des marchandises d'esprit qu'ils ont à débiter; de manière que les acheteurs puissent voir d'un coup d'œil le genre de génie dont ils veulent se pourvoir, & la dépense qu'il faut faire pour l'acquérir.

Quoiqu'ils soient de leur naturel avides & insatiables pour le gain, ils sont parfois très raisonnables. Il y en a de si accommodans, qu'ils vous vendent pour deux-sols d'astronomie dans un petit livre qu'on appelle Almanach, ouvrage très commode, car on a la pluie & le beau tems dans sa poche.

Les

Les marchands d'esprit qui tiennent la meilleure marchandise ne sont pas les plus riches : au-contre ceux-ci finissent toujours par l'indigence. Pour prospérer dans le commerce du génie, il faut donner dans la contrebande de l'esprit, le verbiage & le galimatias ; vendre des livres rouges, bleus, verts, des romans, des aventures, des mémoires ou des lettres.

Il y a une seconde route, que ceux qui veulent faire une brillante fortune ne manquent jamais de prendre ; je veux dire, le débit des livres obscènes qui gâtent l'esprit & corrompent les mœurs ; comme sont *le Partier, Theresé, la Pucelle*, & autres ouvrages impies, sacrilèges & scélérats, qui ont fondé de grandes maisons dans la librairie.

Mais il y a un chemin plus court encore, qui est celui des livres d'athéisme. Un libraire qui vend des livres qui prouvent qu'il n'y a point de Dieu, prouve par-là qu'il n'est pas athée lui-même, & qu'il croit à une divinité qui est l'argent.

Ces libraires sont dans une guerre continuelle avec les auteurs, qu'ils méprisent souverainement, disant pour leur raison qu'ils sont des ignorans. Quelle ingrati-



titude ! ce sont précisément les auteurs ignorans qui les font vivre : s'il n'y avoit que des écrivains savans, ils mourroient de faim.

## L E T T R E XXXV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

**L**ES Chrétiens ne croient qu'à un Dieu, mais ils adorent une infinité d'idoles. Ceux de cette secte ne bâtissent point des autels à des singes ou à des crocodilles ; mais ils en élèvent à des images & à des statues.

Il y a ici des idoles qui sont dans une plus grande vénération que le Christ lui-même. On les nomme saints : ces saints sont formées d'ossements des corps morts dont les ames, dit-on, sont actuellement dans le ciel ; ils sont dans des chasses d'or, d'argent, de marbre, ou de porphyre, qu'on place dans des niches superbes élevées sur des autels magnifiques. Là on les encense le jour, & on brûle des cierges pendant la nuit.

II

Il faut que ces pouritures, pour l'honneur de la chassé, aient fait des miracles; c'est à dire, quelles aient changé le cours de la nature. On écrit ces miracles dans un registre qu'on appelle le livre des mensonges.

Ces saints cadavres n'ont que la peau & les os, & eux qui font tous les jours des prodiges, n'ont jamais pu faire celui de se conserver deux-onces de chair sur leurs corps. La plupart sont mutilés; à l'un il manque un bras, à l'autre une jambe, on en trouve rarement qui soient tout d'une pièce. Des uns on n'a que la tête, des autres que le corps; de celui-ci on conserve une main, de celui-là un doigt. Mais la vénération est toujours la même; car en fait de saints, la partie est toujours réputée pour le tout.

On m'a cité un couvent de bonzes dans une ville de ce royaume qui n'a que l'ongle d'un doigt du pied d'un saint, mais qui est dans une si grande vénération qu'un grand nombre de Chrétiens quitte le pais où il y a des saints de six-pieds de haut, pour aller adorer cet ongle.

## L E T T R E   X X X V I .

*Au Même, à Pékin.*

De Paris.

**D**I E U ne fait pas les saints ; c'est le Pape.

L'apothéose ou canonisation, comme on l'appelle ici, se vend : on achete une place dans le ciel, comme une charge sur la terre. Il en coûte une grande somme pour se faire inscrire dans le livre de la canonisation ; aussi n'y a-t-il que des saints très ambitieux qui en fassent la dépense. Si on n'a pas la somme, on reste cadavre, de saint que l'on auroit été. Plusieurs, faute de moyens pour acheter le brevet du ciel, perdent leur droit de niche.

Il y a des saints qui ne le sont qu'à moitié ; on appelle ceux-ci des bienheureux. Comme ils n'ont donné que la demi-somme, il n'ont la permission que de faire des demi-miracles. Et s'ils s'avisent de ressusciter des morts, ils seroient reprimés, comme se mêlant d'une chose qui ne leur appartient pas. Cette police de miracles est nécessaire ; sans elle les demi-saints s'arrogeroient tous les honneurs du ciel,

ciel, & suplanteroient par-là ceux qui ont financé toute leur place.

Le métier de saint, est celui d'intercesseur auprès de Dieu; ce sont des avocats plaidants dans le ciel.

Outre ces idoles qui ont habité autrefois un corps, il y en a qui n'ont jamais eu d'ame. Celles-ci sont de bois, de pierre, ou de marbre, d'or ou d'argent, selon les richesses & la dévotion du lieu où elles ont été fabriquées. Elles ne sont pas toutes redevables de leur naissance au ciseau; il y en a qui la doivent au pinceau. Cette différence n'en met point dans l'adoration. Souvent un morceau de toile peinte est plus vénéré ici qu'une pièce de marbre sculptée. De te dire comment on a pu appliquer à celles-ci des caractères célestes, & faire des divinités d'un chiffon, ou d'un tronc d'arbre, c'est un mystère que les Mandarins de la religion du Christ savent seuls.

On élève des autels aux idoles copies, comme aux idoles originales, & on leur dédie également des temples. Elles n'ont pas toutes une pagode, mais elles sont toutes dans des pagodes, où elles ont leurs niches, & sont en vénération dans la proportion de leurs miracles; car ces

troncs d'arbres & ces morceaux de toile s'en mêlent aussi. Il y a telle image qui défie le corps du saint le plus miraculeux.

Ces idoles sont très bien logées, & encore mieux illuminées. Elles y verroient bien plus clair, si le dernier Roi ne leur avoit fait enlever un grand nombre de lampes qui brûloient devant leurs autels pendant le jour, disant pour raison, qu'elles pouvoient se contenter, comme lui, de la lumière du soleil.

### LETTRE XXXVII.

*Au Même, à Pékin.*

De Paris.

**L**E nombre de ces idoles s'accroît tous les jours. Je ne vois rien de comparable à la propagation de l'idole de la vierge. Il est à présumer que lorsque le Christ vint au monde, il n'y en avoit qu'une ; aujourd'hui on en compte plusieurs-millions. Les Chrétiens en vénèrent onze-mille à la fois. Il y en a aujourd'hui de toutes les nations, & de tous les climats ; on en voit de brunes, de blondes, & de noires.

Ces

Ces idoles ont toutes fortes de vertus, & operent toutes fortes de miracles. On pourroit présumer qu'il y a dans le ciel une faculté de médecine, où les saints passent maître-ez-arts; car les Chrétiens s'adressent à eux pour toutes les maladies. Les uns viennent leur demander la guérison de la goûte, les autres de la fièvre; ceux-là de la gravelle, ceux-ci de la rétention d'urine. Chacune a son département & s'attâche à une branche particulière de la médecine. Les médecins à qui elles enlevent tous les jours des pratiques, ont voulu souvent leur interdire cet art, comme à des charlatans qui cherchoient à tromper le public, & ont prétendu les obliger à prendre le bonnet de docteur. Il est probable aussi qu'elles ont une grande connoissance de la navigation; on diroit du moins que la plupart ont été pilotes; car un grand nombre de marins vient les consulter sur leurs voaïges.

Il n'est pas douteux qu'elles doivent être en liaison avec les voleurs, car non seulement on vient les prier de prévenir les vols, mais même de faire retrouver les choses volées.

Tous ces saints n'ont pas les mêmes uniformes; chacun d'eux paroît sous une fi-

gure différente. Il y en a qui font tout nus, d'autres qui ne font que moitié-habillés ; ceux-là font en robe de chambre, ceux-ci en bonnet de nuit. Les uns portent des croix & des palmes, les autres des épées & des sabres ; quelques uns font armés de grilles, quelques autres de couteaux ; les uns font en casques, les autres en plumets ; certains ont de longues barbes, il y en a qui n'ont pas un poil au menton ; ceux-là font croffés, ceux-ci font mitrés ; on en voit à pied, on en remarque à cheval ; les uns font petits comme des nains, les autres grands comme des géans, &c.

Ces idoles sont placées dans les pagodes par rang d'ancienneté, L'idole Pierre a le pas sur l'idole Jean ; & ainsi des autres. Il y en a douze principales qui ont obtenu chacune un brevet de retenue pour leurs places, & qui jouissent de leurs autels à titre d'ancienneté.

Quoique en général la nation des idoles soit riche, elles ne le font pas toutes également ; cela dépend du degré de vénération qu'on a pour elles : car ces divinités se ressentent, comme les mortels, des caprices de la fortune. Il y en a dont l'autel ressemble à des boutiques de jouaillers ; & d'autres où on ne voit que de vieilles béquilles.

quilles avec quelques mauvaises tresses de cheveux.

## LETTRE XXXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mème, à Pékin.*

De Paris.

**A** La suite des idoles représentatives, viennent les idoles reliques. Ce sont des boëtes ou chasses qui contiennent de vieux haillons qui ont servi autrefois à habiller les bienheureux. Il y a tel saint qui a laissé assez de dépouilles sur la terre pour fournir à la fabrique de deux ou troiscens reliques. On trouve ici des Chrétiens qui ont plus de foi à ces lambeaux qu'à tous les misteres de leur religion.

Les instrumens qui servirent aux souffrances de ce qu'on appelle ici en langue Chrétienne le rédempteur, sont surtout une source inépuisable de reliques. Si on doit juger par la quantité de celles qui contiennent aujourd'hui des épines dont on forma sa couronne, il falloit que sa tête fut d'une grosseur prodigieuse. On dit qu'il fut attaché sur une croix où on lui cloua les mains avec de gros clous. En ce cas-là Dieu fait homme avoit plus de mains que  
de



de bras ; car il se trouve aujourd'hui plus de cent de ces clous. J'ai calculé que sa croix devoit être plus grande que les mâts du plus gros vaisseau, car les débris qui en restent chez les Chrétiens, sont immenses. Elle étoit certainement du bois dont on fait les reliques, car elle a servi à la construction de plus de dix-mille.

Quoique tout périclisse dans la nature, ce bois ne périclisse point ; depuis dix-huit-cens-ans il est toujours tout neuf. Il est vrai que pour éviter qu'il ne pourrisse, on a soin de le changer de tems en tems ; & c'est par ce miracle qu'il se conserve toujours incorruptible.

L'éponge (autre attribut de ce mystere) s'est extrêmement gonflée depuis ; elle s'est divisée en tant de particules, que leur nombre n'entreroit pas dans une chambre ordinaire.

Les trois dez (qui étoient également un de ses attributs) le sont aussi multipliés : ils sont si fort augmentés en nombre, qu'on diroit que la plupart des Chrétiens croient que ce mystere n'est qu'un jeu.

Au lieu d'une lanterne, qui étoit aussi un des ustenciles de cette souffrance, il s'en est trouvé plusieurs : mais les ennemis de cette religion prétendent que les Chrétiens n'y

n'y voient pas plus clair pour cela : au-  
contraire, ils disent que tant de lanternes  
leur offusquent la vuë.

Si on en doit croire les Chrétiens, il  
faut que le Christ ait beacoup sué après  
sa mort, car il ne se trouve chez eux pas  
moins de six-saints suaires, &c.)

Je finis toutes ces miseres de la foiblesse  
de l'esprit Européen. Quand des na-  
tions sont aussi superstitieuses, il ne faut  
pas chercher ailleurs la cause de ses ex-  
travagances.

## L E T T R E XXXIX.

*Le Mème, au Mandarin Cotaoyu-se,  
à Pékin.*

De Paris.

**E**N Europe la vanité entre par tout.  
Les alimens forment une ostentation;  
& la pouriture elle-même se convertit en  
luxé. La table entre dans l'emphase de  
ces peuples vains & fastidieux. Les Fran-  
çois mangent par vanité & digerent par  
ostentation.

Le luxe de table est divisé ici en plusieurs  
services ; & l'on fait quatre-repas pour un  
seul. J'allai diner, il y a environ un mois,  
chez

chez un Seigneur de Paris, qui ne passe pas pour un des plus magnifiques. Cependant on nous y servit d'abord le diner du potage, du bouilli & des hors-d'œuvres. Après qu'on se fut bien rempli l'estomach de tout cela, on en ôta les restes ; & on apporta le diner des entrées & des ragouts. A ce second, succéda un troisieme, composé de viandes roties, où étoit toute sorte de gibier. La compagnie étoit prête à crever à force d'avoir mangé, lorsqu'on servit le quatrieme diner formé d'entremets & de fruits.

Si je devois faire l'analise des services de la table des François, je dirois que le premier est pour se donner le nécessaire, le second pour jouir du superflu, le troisieme afin de passer pour splendide & le quatrieme pour être vain.

A Paris, un homme qui n'a qu'un estomach est obligé de faire bien des digestions: il digere pour le gras, il digere pour le maigre ; son estomach travaille pour le froid, il travaille pour le chaud ; il s'agite pour le crud, il s'agite pour le cuit ; il fatigue pour l'huile, il se démène pour le vinaigre & se tourmente pour la salade & les crèmes ; car on engloutit de tout cela dans le même repas.

Au-

Autrefois les François joignoient à cette somptuosité des viandes, celle de s'enivrer : mais ils ont renvoïé cette magnificence aux Allemands ; & l'on ne boit plus à Paris que par ostentation.

Il est difficile de pouvoir pousser plus loin la vanité de la table. Je fus invité à souper, il y a quelques jours, chez un financier de cette ville, à qui ses grandes richesses ont donné un raffinement de goût & de délicatesse, qui va jusques à l'extravagance.

Après que la compagnie eut fait les trois repas ordonnés par les premiers services, le maître nous pria de nous lever de table. On nous fit passer dans un nouvel appartement, où le quatrième service étoit préparé. C'étoit un bois artistement rangé sur une table couverte de grands arbres, d'où pendoient des fruits de toutes les saisons. Un concert de rossignols sortoit du-milieu de cette forêt pour divertir l'assemblée.

Ce même financier a imaginé des feux-d'artifice, qu'il a exécutés dans ses soupers avec beaucoup d'applaudissement.

On croit que ce luxe n'en demeurera pas là, & qu'il deviendra plus splendide.

On

On parle déjà d'un seigneur magnifique en repas, qui veut donner, en fruits, un acte de la comédie Italienne. Arlequin & Scapin y exécuteront des scènes pantomimes. Il en est encore un plus élégant, qui se propose de mettre en dessert tout l'opéra François. Je crois que ce spectacle réussiroit beaucoup mieux en glaces ; car il est très froid par lui-même. Lorsque dans un gouvernement il n'y a point de loix somptuaires, ou doit s'attendre à toutes ces folies nationales.

## L E T T R E XL.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Gènes.

**L**ES arts mécaniques sont assez connus dans cette république ; mais on n'y a presque aucune idée des liberaux.

Il y a cependant une académie à Gènes ; mais elle n'est fréquentée que par ceux qui ont assez peu de génie pour consentir à ne vouloir être que savans. La seule science qui soit ici à la mode est celle d'augmenter sa fortune, & les Génois ont fait de si grands progrès dans cette partie  
de

de l'entendement humain qu'aucune autre nation de l'Europe ne peut se flater de les surpasser.

Il est deffendu de posséder ici aucun autre savoir. Les Bonzes ou Moines sont à la tête de l'ignorance nationale, & ils empêchent bien que la nation n'aquiere de l'intelligence. Tout seroit perdu, si avec l'esprit actif & remuant des Génois, ils pouvoient encore parvenir à avoir des lumieres.

La république se prête parfaitement aux vuës du clergé. Elle connoit le danger où elle s'exposeroit si le savoir perçoit une fois dans l'état.

Les citoïens n'ont la liberté de faire imprimer leurs idées qu'avec la permission du Sénat, & le Sénat n'accorde cette permission qu'à ceux à qui il permet de n'avoir point de génie. C'est ainsi que la plupart des gouvernemens Européens se soutiennent. La Tirannie retient l'esprit dans les ténèbres pour l'empêcher de secouer le joug du despotisme.

L E T.

## L E T T R E X L I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a ici soixante-hommes d'argent qui habitent des palais d'or : ils sont faits de finances, & on les nomme les *Fermiers Généraux*.

Ce sont des gens qui louent du Roi la permission de tyranniser ses sujets ; ils en ont le bail, & lui paient pour cela cent-millions tous les ans : c'est un prix fait.

Tu peux bien t'imaginer que des hommes, qui ont carte-blanche du Prince, ne ménagent point les peuples : aussi il faut voir comme ils sont menés. Les Nègres d'Afrique ne sont pas traités d'une manière plus inhumaine. Je ne t'en dirai pas d'avantage ; ils ont la permission d'envoier les sujets du Roi aux galeres, quelquefois même de les faire mourir. Le Monarque leur fournit toutes les pièces nécessaires en arrêts ; il leur cède aussi pour leur argent une partie de son autorité.

rité. Tout est en règle : le Roi est païé,  
& le peuple est foulé.

On méprisoit autrefois ces gens-là comme de la bouë ; mais on a pris le parti à la fin de les voir ; les grands du royaume les visitent, & mangent avec eux : & il faut bien que cela soit ainsi ; autrement il se formeroit de trop grands vuides dans l'état. L'argent seroit d'un côté, la noblesse de l'autre & l'indigence publique au-milieu.

De tous les prestiges des hommes d'argent le plus grand, selon moi, est d'avoir su persuader au gouvernement qu'il ne pouvoit plus se passer d'eux. Ils disent pour leur raison qu'ils forment aujourd'hui dans l'état un corps de finances dans lequel la couronne trouve tout-d'un-coup des ressources au besoin : cela veut dire qu'ils sont toujours prêts d'avancer au Roi telle charge exorbitante qu'il voudra imposer sur ses peuples, pour leur en faire païer ensuite le capital avec les intérêts. Ce n'est que dans les états, où personne ne veille sur le bien public, que de pareilles maximes peuvent s'établir.

L E T.





## L E T T R E XLII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi. au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**L'**Esclave favorite est si accablée, que je ne fais comment elle ne succombe pas sous le poids de ses travaux. Il m'est impossible de te donner une juste idée de sa vie, tant elle est chargée. Elle a plus d'affaires elle seule que tous les ministres du royaume ensemble; car chaque secrétaire d'état n'a ici qu'un département, au lieu qu'elle les a tous.

L'église, la guerre, les finances & la marine sont de son ressort; elle préside aux quatre bureaux. Outre les affaires d'état, elle a encore la nomination générale des charges & des emplois. Un Cardinal François meurt-il? il faut qu'elle songe aussitôt à donner ce chapeau. Un général mécontent se retire-t-il? il faut le remplacer. Le poste de contrôleur général est-il vacant? il faut qu'elle y nomme. La marine n'a point de ministre, elle en doit faire un.

Après

Après ces premières nominations, viennent les secondes. Si un évêque est malade dans son diocèse, elle le fait archevêque pour le faire changer d'air. Si un brigadier veut avancer, & qu'il ait des amis qui parlent pour lui, elle lui donne le commandement général. Si un riche particulier veut entrer dans les fermes, elle a soin, en payant, de le pourvoir d'un *Bon*.

A la suite de ces secondes nominations, viennent les troisièmes. Il faut qu'elle nomme aux Abbayes-royales, aux grands prieurés; qu'elle donne des régimens, accorde des compagnies, fasse des directeurs des fermes, se mêle des vivres, & place tous les commis du royaume.

Ce n'est pas tout: des couriers arrivent des Cours étrangères; elle doit courir chez le Roi, pour voir ce que contiennent les dépêches, & minuter de vive voix les réponses. Pendant ce tems-là des ambassadeurs arrivent, il faut savoir ce qui les amène; d'autres partent, il faut les congédier.

Cela n'est pas plutôt fini, qu'il faut travailler aux promotions des officiers généraux, donner des gouvernemens, régler  
les

les pensions, faire des Chevaliers de Saint Louis, nommer aux ambassades, changer des secrétaires en envoiés, expédier des lettres de créance, donner de nouveaux ordres, déplacer des ministres, exiler des gens en place, s'attacher de nouvelles créatures.

Ce n'est-là néanmoins que le grand cabinet; le petit n'occupe pas moins. Il faut savoir ce que le public pense de l'administration présente; autre travail. Il est question, dans celui-ci, de donner des audiences particulières, de recevoir des avis secrets, de lire des lettres des pensionnaires qui sont païés pour donner des informations, de faire monter des gens par l'escalier dérobé, d'être instruite de tous les mécontents qui sont dans l'état, de savoir quels sont les grands qui s'allient de la couronne, de se mettre au fait de leurs projets, de démêler leurs intrigues, de prendre là-dessus ses mesures, de satisfaire les mécontents, de fermer la bouche aux uns par des récompenses, de ramener les autres par des emplois brillans, de bannir du royaume les plus difficiles, de faire mettre à la Bastille les plus dangereux, &c. &c. &c.

Voilà

Voilà pour l'administration publique ; mais elle a encore une administration domestique. Il faut s'enrichir, élever une grande fortune, accumuler des sommes immenses, avoir un trésor, l'augmenter, prendre de toutes mains, faire argent de tout, amasser des millions, les faire valoir, les combiner, les diriger, les multiplier, les placer & les mettre en sûreté.

Mais tout ce travail n'est rien en comparaison d'un autre ; je veux parler de la peine qu'elle prend pour entretenir l'enchantement du Monarque ; & ce manège est le plus fatigant de tous. Elle doit prévenir tout ce qui pouroit porter le Prince à former un nouveau goût. Il faut le tenir éloigné des affaires, l'engager dans les plaisirs, lui permettre quelquefois de voir d'autres femmes, pourvu qu'elles soient muettes, lui donner du dégoût pour la grande compagnie, l'accoutumer au tête-à-tête, le distraire, l'amuser, le tenir gai & enjoué, bannir les remords loin de lui, prévenir ses réflexions, prendre garde que le diable ne l'effraie, empêcher qu'il ne se livre trop aux Bonzes noirs, le tenir toujours en haleine par de petites historiettes amusantes, folatrer, badiner, rire, chanter, jouer la comédie,



percer les nuits, le renvoïer tous les soirs fatissait & le reprendre le lendemain exprès pour le rendre content, &c. &c. &c.

Crois-tu que ce soit aquérir la faveur d'un Prince à peu de fraix ? Pour moi, si j'étois femme, je ne voudrois pas faire tout ce travail-là, pour avoir l'empire sur tous les Rois de l'univers ; & si j'étois Roi, je ne voudrois pas laisser prendre cet empire sur moi, pour jouir de toutes les plus belles femmes du monde.

## L E T T R E XLIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**J**E t'ai parlé ailleurs de la toilette du sexe ; mais je ne t'ai rien dit de ses avantages.

Quoique les femmes se montrent ici à découvert, il y a pourtant une chose qu'elles cachent soigneusement, qui est leur visage. Elles se couvrent avec un mastic blanc extrêmement délié, sur lequel on passe une couleur rouge, & qu'on applique sur les traits avec un pinceau.

Ces

Ces masques sont faits avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des visages : les étrangers s'y méprennent tous les jours ; je t'avourai ingénûment que j'y fus trompé. Si le premier soir que je me rendis au spectacle, on ne m'eût averti que toutes celles qui étoient dans les loges, étoient des masques, je les eusse pris pour des femmes. Il est vrai que lorsqu'on y fait un peu d'attention, on revient de sa méprise ; car la nature n'est pas de cette couleur-là.

Cette mascarade n'est pas seulement pour les salles de spectacles, elle a lieu dans les promenades & les visites ordinaires. Elles portent ce masque jusques dans les pagodes ; car les femmes Européennes sont si fort aujourd'hui sur l'incognito, qu'elles ne voudroient pas se montrer à visage découvert, même à Dieu le pere. On prétend que les femmes qui composent la Cour de France, gardent cet incognito depuis près d'un siècle.

Un Chinois qui se marie, n'a point vu sa femme avant ses nôces. Ici on va plus loin ; on ne la voit point après ses nôces. Il y a tel mari à Paris, qui a couché dixans avec sa femme, sans l'avoir vue une seule fois. Les femmes accordent à leurs

époux toutes sortes de possessions, excepté celle de jouir de leurs visages. Peut-être que ce n'est pas si mal imaginé pour conserver l'union dans le mariage ; il faut si peu de chose ici pour troubler la paix domestique, que le deffaut d'une couche de blanc & de rouge suffiroit souvent pour cela. L'incognito prévient le divorce entre le mari & la femme ; peut-être que si on se voïoit, on se sépareroit. Il n'y a rien de plus aisé à Paris que d'avoir de la beauté ; il suffit d'avoir une tête pour se donner un joli visage. Chaque femme conserve le sien dans un petit pot : l'âge ne le détruit pas, parceque le pot se renouvelle toujours. La beauté des femmes ici n'est pas du crû du país. Le teint de lys vient d'Espagne, & celui de rose d'Italie. Un impôt sur le blanc & le rouge détruiroit son empire.

Quoique ce soit fort commode à une femme de se donner le matin le visage qu'elle veut, pour jouer ensuite le reste de la journée le rôle qui lui plaît, je ne fais si le sexe en général a gagné à ce marché. Depuis le fard (c'est le nom que les Européens donnent à ce masque) il n'y a plus de rivalité pour un empire qui fut toujours l'objet de l'ambition des femmes.

femmes. Comme le blanc & le rouge font par tout les mêmes, tous les visages font uniformes : il n'y a plus de préférence, parcequ'il n'y a plus de distinction. Les variations manquent à la scène de la beauté. Le visage, ce théâtre de l'ame, n'a qu'une décoration : les passions y sont muettes ; la surprise, l'étonnement, les émotions subites ne s'y manifestent plus.

Le fard donne aux hommes un grand avantage sur les femmes ; car ils peuvent dire en leur présence tant d'impertinences qu'ils veulent, sans qu'elles en pâlisent, ou puissent en témoigner le moindre ressentiment par l'altération de leurs traits ; car les fibres à travers desquels cette émotion passe, sont entièrement couverts, & ne peuvent point jouer extérieurement. On a beau perfectionner l'art, il sera toujours l'esclave de la nature.

Les moralistes Chrétiens se déchaînent continuellement contre ce déguisement : s'ils réussissoient à le proscrire, je ne fais si l'enchantement où l'on est pour ce sexe, ne seroit pas plus grand. Les femmes en Europe ont déjà trop d'avantage sur les hommes ; que seroit-ce, si elles se montroient à eux avec celui que leur beauté naturelle leur donne!



## L E T T R E XLIV.

*Suite des grandes époques de l'Europe,  
& de la Cour de Rome, à Pékin.*

De Paris.

**L**A maxime de Rome fut toujours de terminer tout par la voie de la négociation. Elle trouva par-là un grand avantage; car on avoit ordinairement de grands égards pour elle. Au-lieu que, si elle eut combattu, le sort des armes auroit décidé les querelles.

Il y eut bien quelques grands Papes guerriers; mais ce ne fut pas ceux-là qui augmentèrent le plus le pouvoir de Rome.

Quand elle eut pris l'ascendant, & que tous les pouvoirs furent formés, elle établit ce que les Européens appellent le fisc; c'est-à-dire, un nouveau genre d'usurpation, pour engloutir les états. Elle prétendit, après cet établissement, d'impêtrer des roïaumes.

Comme son ambition embrassoit l'univers, & qu'elle ne bornoit pas son pouvoir à Rome, elle envoïa souvent des  
com-

commiffaires au-loin pour juger les différens qui s'élevoient entre les fouverains ; & fous le prétexte de régler les affaires de la chrétienté, elle dirigeoit celles du monde politique & civil.

Quoique fon fiftême semblât être celui de la paix, elle n'y étoit pas fi inviolablement attachée, qu'elle n'y dérogeât quelquefois : cela dépendoit des circonftances. Si la guerre lui étoit avantageufe, & qu'il n'y eût que ce moïen pour distraire les Princes, alors elle laiffoit agir les caufes fécondes. Souvent elle femoit la zizanie entre les têtes couronnées : car comme elle rappartoit tout à fes vuës d'intérêt, & qu'elle facrifioit tout à fa grandeur, elle s'embaraffoit fort peu de la deftruction du genre humain.

Quelquefois même elle fit la guerre. La chrétienté lui vit faire une defcente dans une ifle qu'elle vouloit envahir. Dieu lui-même leva l'étendart de cette révolte : l'image du Chrifl qui, félon le dogme de cette feéte, étoit venu au monde pour épargner le fang humain, fut employé par les Papes à en faire couler.

Sans avoir prefque de numéraire, elle eut prefque dans tous les tems une grande finance.

On compte cinq-moïens par lesquels Rome attira plusieurs fois à elle toutes les richesses du monde chrétien. 1. Les aumônes des fideles. 2. Les tributs que lui païerent les nations. 3. La dévotion des peuples. 4. La vente des indulgences & des reliques. 5. Le rachat des péchés & la vente des dispenses.

A la mort d'un de ses Mandarins, on trouva un trésor si immense, que les richesses de plusieurs puissances temporelles unies ensemble, ne pouroient point en former un si considérable.

De tout tems les sectateurs du Christ enrichirent Rome. Non seulement une foule de particuliers la fit l'héritiere de leur fortune; mais même un grand nombre de souverains lui donna la leur.

Les taxes qu'elle leva sur les peuples Chrétiens, sous le nom du dénier de St. Pierre, furent sans nombre. Elle mit tour-à-tour à contribution toutes les têtes couronnées.

Presque de tous les tems il fut établi en Europe d'aller adorer Dieu dans la ville où le Pape fait sa résidence, comme si la divinité devoit être plus présente dans ce lieu que dans un autre, & qu'il y eût dans le monde une dévotion locale. On venoit.

venoit quelquefois de trois ou quatre-cens-lieuës, & on pensoit acheter le paradis par une longue promenade. Les jubilés que les Papes établirent, acheverent d'enrichir Rome. On y compta souvent jusques à trois-cens-mille-pélerins. On peut juger de-là du concours des autres fideles; car ces gagners d'indulgences de profession n'étoient que les valets de la dévotion du culte du Christ.

Le débit des indulgences & des reliques fut de tout tems pour elle une mine abondante d'or. On surprit souvent ses agents, légats dans les différentes Cours de la chrétienté qui, après avoir vendu leurs marchandises, se retiroient à Rome avec des sommes immenses.

Ce revenu étoit d'autant plus grand que ce qu'on donnoit ne coûtoit rien. Le produit du commerce étoit immense, parceque la premiere matiere sur laquelle il étoit fondé, n'exigeoit aucun fond. Les Chrétiens achetoient des riens, & païoient bien cher une chimere, à laquelle leur imagination mettoit un grand prix.

On leur vendoit le privilége de satisfaire leurs désirs. Pour de l'argent on pouvoit jouir de sa mere, ou violer sa

ſœur: il y avoit des taxes pour tous les péchés. On païoit d'avantage, à meſure qu'ils étoient plus grands. La rémiſſion d'un petit délit ne coûtoit pas tant que celle d'un péché grave. Il étoit de l'intérêt de Rome que les grands crimes ſe multipliaſſent chez les Chrétiens; car elle étoit plus riche à meſure que l'athéiſme, la beſtialité, la ſodomie & toutes les autres ſortes de débauches augmentoient. La béatitude avoit un prix fait: il étoit permis d'arriver au ciel par le chemin du crime.

Non ſeulement on pouvoit ſe racheter des péchés paſſés & préſens; mais même des péchés à venir: un Chrétien achetoit l'abſolution de toutes les ſcélérateſſes d'une longue vie; & ſe regardoit d'avance comme un ſaint, quoiqu'il eût des millions de crimes à commettre.

La reſſource étoit immanquable; car de tous les tems les hommes ont aimé à être méchans impunément

La diſpenſe d'âge, de vœux, de ſe faire bonze, ou de ne l'être plus, de coucher avec ſa couſine, ſa nièce, ſa tante, de ſe marier & de ſe démarier furent encore pour elle une autre ſource de richelſſes.

Cet

Cet épuisement continuel des états séculiers devint le plus ferme appui de la puissance de Rome. Par-là elle faisoit trois-choses ; elle diminueoit le pouvoir des Princes, elle tenoit à terre les nations, & mettoit les gouvernemens temporels hors d'état de lui nuire.

Les Papes n'étoient plus de pauvres pasteurs indigens, comme ceux qu'on avoit vus après la mort du Christ. C'étoit de grands Princes qui avoient des états, des revenus, un trésor, des armées, des soldats, une Cour, des courtisans, des intérêts avec toutes les Cours de l'Europe, où ils entretenoient à grands fraix des ambassadeurs.

Les maximes de Rome qui contribuent à son agrandissement, ne furent point celles d'un âge ou d'un siècle ; ce fut un système suivi, méthodique & permanent, qui se succéda de génération en génération. Elle fit servir les mêmes moïens qui avoient contribué à l'agrandir, à soutenir son agrandissement.

Cette puissance, devant qui les têtes couronnées se prosternent encore aujourd'hui, n'a point d'existence réelle. Elle n'existe que dans l'opinion des hommes. Son anéantissement total tient à une seule



croïance. Si tous les chrétiens d'Europe s'accordoient sur un seul point qui reste à résoudre, l'autel & l'idole tomberoient d'eux-mêmes. Deux-Mandarins lui couperent les deux-bras il y a deux-siècles : encore deux-réformateurs, & il ne seroit plus question d'elle.

## L E T T R E XLV.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Gènes.

**L**ES Génois passent pour les peuples les plus méchans de l'Europe : il faut bien que cela soit ; car il y a déjà treize-cens-ans que tout le monde le dit, & il est rare que tant de nations s'accordent ensemble pour se tromper.

Cela vient, je crois, de l'avidité insatiable que ce peuple a toujours eu pour le gain. On trouve des gouvernemens sur la terre qui ont augmenté leur fortune par l'œconomie. Gènes a multiplié ses richesses par sa lésine.

Cette passion vient de loin. Elle tire sa source de la constitution-même. Il y  
a une

a une loi à Gènes pour obliger tout le monde à garder son bien, & une autre pour empêcher que personne ne le dépense: régleme[n]t aussi sensé pour une famille qu'il est déraisonnable pour une république, dont la richesse est dans la circulation. Premièrement les Génois aiment l'argent, & secondement ils adorent Dieu. La religion de l'intérêt passe devant celle du Christ.

Les grands comme les petits sont attachés à ce dogme. La foi là-dessus est universelle. Il n'y a point d'hérétiques ici sur le culte des richesses. Tout est sujet d'épargne, ou, pour mieux dire, d'avarice. Il est deffendu aux Chiens de vivre à Gènes; car ce gouvernement ne veut point de bouches inutiles, & les Chiens ne gagnent point d'argent. Tout le monde dans cette ville se mêle de quelque trafic & fait une sorte de commerce. La république elle même vend & achete. Le Prince & son conseil sont marchands. Le sénat ne peut point souvent vaquer aux affaires du gouvernement, parcequ'il fait des ballots ou expédie des marchandises.

Si je voulois peindre le Doge de Gènes dans tous les atours de la Majesté Génoise,



noise, je lui ferois un trône de velours & un siège de Damas. La salle d'audience seroit un comptoir, & ses ordonnances des lettres de change. On voit les plus graves sénateurs dans leurs magasins vendre & acheter, & être plus assidus à *banchi* qu'au conseil d'état. Tu peux bien t'imaginer qu'il n'y a point de mœurs chez ce peuple; car dans un país où l'amour du gain est la passion dominante, l'avarice devient la mesure de tous les vices.

Lorsque tout le monde est marchand dans un état, il ne sauroit y avoir de la bonne foi dans le commerce: car trop de gens se rencontrent alors sur le même chemin, il faut qu'ils se détournent, qu'ils s'éluent pour ne pas se choquer réciproquement: ce qui engendre des détours & des finesse: or de celles-ci à la duplicité, il n'y a presque point d'intervalle: pour peu qu'une nation aime l'argent, elle franchit aussitôt cette barrière.

L E T.

## L E T T R E XLVI.

*Au Même.*

De Gènes.

**T**U ne devinerois jamais le rôle que je joue maintenant dans cette république. Je suis (moi indigne) le très humble Sigisbée d'une Dame Génoise : mes petits yeux Chinois & ma figure Asiatique m'ont procuré cet honneur-là.

Voici comment je suis parvenu à ce glorieux poste. Un Sigisbée déjà vieux & cassé, étant venu à crever à force de courir après une jeune dame, le mari, avec qui j'avois lié une espèce de connoissance dans un caffè, me jugea propre à remplir la place vacante. Il étoit un peu jaloux de son naturel ; ainsi il crut que ma figure étrangère, faisant peu d'impression sur sa femme, troubleroit moins son repos. A cet effet il m'écrivit la lettre suivante :

“ Monsieur le Chinois,

“ Nous autres maris Génois sommes  
“ trop occupés, & nos femmes le sont  
“ trop peu pour qu'elles puissent se pas-  
“ ser de voir compagnie. Il leur faut  
“ un

“ un galant, un chien, ou un singe : c'est  
 “ pourquoi je m'adresse à vous pour  
 “ vous prier de remplir, auprès de  
 “ la mienne, celui de ces trois emplois  
 “ qui vous plaira le plus. Son Sigisbée  
 “ est mort depuis huit-jours : je vous  
 “ offre sa place. Ma femme est jeune &  
 “ ne manque pas de vivacité ; je crois  
 “ que vous vous amuserez bien en-  
 “ semble. Je vous attendrai cette après-  
 “ diner chez moi pour vous présenter à  
 “ elle moi-même. Je suis, &c.”

Cela s'exécuta de même, & je fus sur le  
 champ installé dans la charge de Sigisbée.  
 Tu fais que j'ai le teint livide, & que je suis  
 petit ; je craignois pour ma figure, mais je  
 m'apperçus que la dame s'en accommo-  
 doit assez. Il y a un proverbe Européen  
 qui dit qu'une femme aime mieux le  
 quart d'un homme, que point d'hommes.

Je n'avois absolument aucune idée de  
 l'emploi de Sigisbée : ainsi je priai le ma-  
 ri de vouloir m'instruire ; c'est ce qu'il fit  
 le lendemain par les articles suivans :

DE

## DEVOIRS D'UN SIGISBÉE.

## I.

Le Sigisbée doit se rendre, tous les matins, chez sa dame, précisément à neuf heures, pour lui servir lui-même dans le lit le chocolat ou le café.

## II.

En entrant dans sa chambre il doit avoir soin d'ouvrir les fenêtres, afin qu'en servant la dame dans son lit, il voie bien ce qu'il fait.

## III.

Si la dame lui demande une épingle pour mettre au haut de sa chemise, afin de cacher sa gorge, il en cherchera une partout dans l'appartement ; & quoiqu'il y en ait deux ou trois-mille sur sa toilette, il aura soin de n'en pas trouver une seule.

## IV.

Au cas que ses filles ne soient pas dans sa chambre, lorsqu'elle voudra se lever, le Sigisbée ne se retirera point pour cela ; mais l'aidera au-contraire à s'habiller.

## V.

En assistant à sa toilette, il se tiendra debout derrière elle comme un domestique, afin d'être à portée de lui donner tous  
les.

les ingrédiens nécessaires, qui entrent dans la composition d'un visage Génois. Il lui présentera tour-à-tour, le blanc, le rouge, la boëte à mouches, la pomade pour les levres, sans confondre aucun des ustenciles de la beauté.

## VI.

La toilette finie, il lui donnera la main pour la conduire dans sa chaise à porteurs, & ira avec elle à la messe, marchant devant ou à côté de la chaise comme un valet de pied : de cette maniere il devancera les porteurs & arrivera tout essoufflé à la porte de l'église, pour lui présenter de l'eau benite.

## VII.

Le soir il la conduira au spectacle, où il s'affira auprès d'elle.

## VIII.

Dans l'hiver il lui donnera sa chauf-fette, & la placera lui-même sous ses jupes, &c.

Il y a encore bien d'autres instructions de l'emploi de Sigisbée ; mais celles-ci sont secretes, & les maris Génois doivent faire semblant de les ignorer.

Tout grave que tu es, tu ne saurois t'empêcher de rire de me voir dans l'habit

bit

bit d'ordonnance Sigisbéale. Je suis habillé de noir depuis la tête jusques aux pieds; j'ai un petit manteau de la même couleur sur les épaules, avec une grande perruque qui contiendrait une demi-douzaine de visages Chinois.

Au reste je ne suis pas le seul parmi les étrangers qui ait été décoré de ce magnifique titre: on trouve dans l'histoire universelle du Sigisbéage de Gènes un grand nombre d'Anglois, de François, & d'Espagnols; & il n'y a pas bien long-tems qu'un général François Sigisbéoit une femme, quand les Allemans assailloient la ville.

## L E T T R E XLVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris:

J E ne connois point de gouvernement sur la terre plus mal policé, que celui de la république des lettres: il n'y a ni ordre ni justice. Ses peuples qu'on nomme auteurs, sont pour la plûpart des brigands qui vivent de vols & de rapines; chaque sujet  
s'ap.

s'approprié le bien d'un autre, & en fait son affaire. Les Grecs & les Romains qui y déposèrent autrefois de grandes richesses, y sont pillés tous les jours impitoyablement. On appelle ces voleurs lettrés des plagiaires, c'est à dire, des écrivains dont les ouvrages appartiennent à autrui, & qui n'auroient jamais écrit, si d'autres ne les avoient précédés.

Il n'y a rien de plus facile aujourd'hui en Europe, que de faire un livre; le génie n'y entre presque pour rien, c'est une affaire de mémoire. Il suffit d'avoir lu un assortiment d'ouvrages anciens & modernes, d'en retenir les passages, les anecdotes, & les traits saillans; le reste regarde la plume: c'est à elle à ranger les matériaux, & à l'auteur à monter, pour ainsi dire, le métier du livre.

Je ne saurois mieux comparer un écrivain moderne Européen, qu'à un jardinier qui rassemble, dans un terrain de quelques arpens de terre, des arbres de toutes les parties de l'univers, & qui n'y met rien du sien, que la main-d'œuvre. Il y a ici une grande dispute. On demande si les auteurs anciens valent mieux que les modernes. La question n'existeroit point si les auteurs n'avoient existé; car il est à  
 présumer.

présumer que les modernes n'auroient point écrit, si les anciens ne l'avoient fait : du moins si on dépouilloit les ouvrages de ceux-là de ce qui appartient à ceux-ci, il ne resteroit rien aux premiers. Ils leur sont redevables de l'esprit même qu'ils font paroître dans cette recherche, parcequ'en prouvant, ils citent toujours ces anciens : de maniere que les raisons mêmes qu'on allegue de leur insuffisance, sont une conviction de leur supériorité.

Quoiqu'on fasse toujours des livres en Europe, il y a longtems qu'on n'écrit plus. Les auteurs ne font que se répéter; ils disent ce qui a été dit.

On n'en est plus aujourd'hui que sur la forme ; il est question de l'habillement de l'esprit, & de donner une tournure neuve aux vieilles pensées. L'auteur original est celui qui fait paroître dans un nouveau jour, ce que tout le monde fait.

Voilà quels sont les hommes qui illustrent maintenant l'Europe, & qui sont si vains de leur titre d'auteurs, qu'ils regardent le reste des hommes, comme de petits mortels, indignes de respirer un même air avec eux.

L E T-



## L E T T R E XLVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Ministre, à Pékin.*

De Paris.

J'Aimerois mieux qu'un peuple n'eût point de génie, que s'il l'emploïoit à établir des maximes pernicieuses au genre humain.

Je me trouvai, il y a huit-jours, avec deux-hommes d'état qui parloient des révolutions présentes de l'Europe. Après quelques remarques sur les malheurs dont cette partie de l'univers est affligée, & plusieurs observations très judicieuses, qui tendoient à prouver démonstrativement qu'elle étoit la plus infortunée de la terre, ils décidèrent que la guerre est un mal nécessaire. Ils appuïerent cette solution sur des principes tirés, disoient-ils, de la nature des choses.

Voici comment ces Messieurs s'y prirent pour prouver la nécessité indispensable qu'il y a de s'égorger. “ L'homme dans  
“ l'état de nature jouit de la paix; mais  
“ l'union avec ceux de son espèce, qui le  
“ sou-

“ soumit aux loix de la subordination, lui  
“ fait perdre ce droit. La guerre com-  
“ mence d’homme à homme, d’où fuit  
“ celle de nation à nation. C’est la so-  
“ ciété elle-même qui l’établit.” Ils ap-  
pellerent cela un droit sévère; ils auroi-  
ent bien mieux fait de le nommer un droit  
barbare.

Messieurs, leur dis-je, permettez-moi de  
vous faire quelques interrogations à ce  
sujet. Pourriez-vous me dire d’où vient  
que les lions ne se dévorent pas entre eux?  
C’est, me répondit l’un d’eux, que les  
lions sont des bêtes qui ne connoissent  
point les loix de la société. Fort bien,  
lui dis-je; expliquez-moi à présent, je  
vous prie, ce que vous entendez par so-  
ciété. C’est, me dit-il, l’union des hom-  
mes. A merveilles. Est-ce que cette u-  
nion, repris-je, consiste à se détruire?  
Au-contraire, ajouta-t-il, son objet est la  
conservation. Comment peut-on donc,  
lui dis-je, appeler de ce nom ce qui tend  
visiblement à la destruction?

Les François ne veulent jamais avoir  
tort. Lorsqu’on les a forcés dans un re-  
tranchement, ils s’échappent aussitôt dans  
un autre où ils se battent avec de nouvelles  
armes. Voici la seconde preuve qu’il al-  
légua

légua pour démontrer la nécessité géométrique de s'exterminer.

L'état politique, comme le corps humain, dit-il, a besoin d'évacuation, sans quoi il s'engorgeroit; les saignées lui sont nécessaires. Sans les guerres l'Europe seroit trop peuplée, ses habitans se dévoreroient entre eux. La terre ne pouvant produire assez pour les nourrir, la famine y causeroit de plus grands maux que le canon. Les batailles soutiennent l'équilibre, & empêchent que d'autres fléaux ne désolent la terre.

Il est étonnant que de telles maximes puissent entrer dans l'esprit humain, & qu'on établisse un système pour s'exterminer, dans la crainte de l'être. C'est faire injure à la nature que de la réduire à un remède d'anéantissement, pour empêcher qu'elle ne s'anéantisse; c'est reprocher à la divinité un vice physique dans son ouvrage.

Cette maxime est néanmoins adoptée par toute l'Europe. On la soutient à la Cour, & à la ville; on la trouve imprimée dans tous les livres. Elle a si fort prévalu aujourd'hui, que si quelques Européens s'avisent d'écrire contre elle, on le regarderoit comme un homme dont le  
génie

génie rétréci est privé de notions supérieures.

Peut-être que le dogme du Christ a contribué à l'établir, car les peuples sont comme les religions. Le livre du Confucius Chrétien est rempli de guerres; non seulement les hommes, mais même les anges s'y battent.

## L E T T R E XLIX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même,  
à Pékin.*

De Paris.

CES mêmes hommes d'état qui avoient décidé que la guerre est un mal nécessaire, demandèrent ensuite s'il y avoit des guerres justes? Cette question se réduit à savoir si les passions des Princes sont équitables; & si l'ambition qui leur donne toujours naissance, est fondée sur la droiture & la probité; ou autrement, si le désir de tout conquérir est un droit.

Il n'y auroit jamais de guerres chez les hommes, si ceux qui les gouvernent étoient justes, parcequ'ils préviendroient toutes les causes qui pouroient les faire naître. L'hu-



manité, la pitié, la miséricorde, qui sont les premiers attributs de la justice, étoufferoient tout sujet de discorde & de dissention.

Si les souverains, qui en sont ordinairement l'origine, étoient justes, ils sauroient que c'est pécher contre les loix de la nature, que de l'anéantir ; que c'est offenser la divinité elle-même, que de détruire son ouvrage ; que le sang d'un seul mortel est plus précieux à ses yeux, que tous les roïaumes de la terre ; qu'il y a un droit des gens des hommes, qui est d'un précepte supérieur aux intérêts des Rois ; & que c'est le violer, que de faire périr des millions d'hommes, presque toujours pour un mal-entendu.

Je dis que c'est pécher non seulement contre la nature, la divinité, & le droit des nations, mais même contre l'humanité qui seule peut soutenir les sociétés ; que c'est une barbarie atroce, que de mettre tout à feu & à sang, de faire égorger des peuples entiers, de saccager les provinces, de ruiner les villes, pour quelques démêlés d'état que la bonne foi pourroit toujours terminer à l'amiable.

S'il n'est gueres possible que les princes ambitieux soient justes, il est moralement impossible que les guerres qui ne  
sont

font que les suites de cette passion, le soient ; car l'effet ne peut être plus légitime que la cause.

Si tu lisois les absurdités des jurisconsultes Européens qui avancent dans de gros volumes qu'il y a des guerres équitables, tu aurois pitié de leurs raisonnemens, & ne pourrois t'empêcher de plaindre les peuples qu'ils subornent, au point de leur en faire un droit légal. J'ai parcouru l'histoire des guerres de l'Europe depuis deux-siècles, & je n'en ai trouvé aucune qui ne fut fondée sur la prévention.

Quelle justice peut-on attendre des princes qui se font eux-mêmes juges dans leurs propres causes, qui n'écoutent que leurs intérêts personnels, qui rapportent tout à eux ; toujours prêts à sacrifier leurs peuples à la vaine gloire de faire du bruit dans le monde, & dont les raisons sont fondées sur du gros canon ? Il n'y a qu'à lire les manifestes de ces mêmes souverains qui se font la guerre, ils s'accusent réciproquement, & en appellent les uns contre les autres au tribunal de l'univers, pour prouver l'injustice des guerres ; & c'est, peut être, dans cette seule chose que la politique Européenne dise vrai.



On cite deux sortes de guerres justes; celle qui tend à repousser un ennemi qui attaque, & l'autre celle qui défend un allié qui est attaqué: dans le premier cas, il n'y auroit que la moitié de la guerre qui fut juste; car un Prince qui le premier en met un autre dans la nécessité de se défendre, est un tyran. Peut-être même que la justice de cette guerre de défense, que les jurisconsultes Européens font tant valoir dans leur droit public, n'est pas si juste; car souvent il a été au pouvoir de celui qui se défend, de prévenir l'attaque.

A l'égard des secours que l'on doit à un allié, il vaudroit mieux employer ses soins à lui procurer la paix, que de le secourir pendant la guerre.

## L E T T R E L.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**L**A société générale de Paris est divisée en petits corps séparés, qu'on nomme cotteries. Chaque cotterie a son ton & son





taille & son maintien qu'on trouva ridicules, &c.

Elle n'eut pas plutôt fait les premiers complimens à la maîtresse du logis, que chacun sourit de ses expressions. On diroit qu'il y a un génie particulier qui appartient à chacune de ces sociétés; & que, ce qui est esprit dans une cotterie, est stupidité dans une autre.

Il n'y a que les femmes de la Cour qui aient le droit d'en être étrangères nulle part. Quand elles veulent ravaler leur mérite jusques à y descendre, elles y font admirer, du premier coup, leur ton décisif & leurs manières importantes. On leur permet aussi d'y étaler leurs folies & leurs extravagances, c'est-à-dire, d'y briller aux dépens de l'esprit, du bon sens & de la raison. C'est un privilège qui vient en droite ligne du château de Versailles.

L E T.

## L E T T R E L I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au M<sup>me</sup>  
à Pékin.*

De Paris.

JADIS les François se tuoient de gaîté de cœur : leur vie ne tenoit à rien : un regard, un geste, une parole suffisoit pour s'envoier un cartel qui étoit un assassinat volontaire, par lequel deux ou plusieurs-personnes consentoient de se porter sur un lieu pour s'y égorger.

Ces peuples alors n'avoient pas besoin des guerres étrangères. Celle qu'ils se faisoient entre eux suffisoit pour dépeupler l'état. On voïoit des batailles rangées de duélistes, où presque tous les combattans restoient morts sur le champ de bataille.

Il y a environ un siècle qu'un de leurs Rois réforma cet abus. Il publia une ordonnance par laquelle il deffendit à ses sujets de se tuer : mais l'arrêt n'a servi depuis qu'à les jeter dans un nouvel embarras ; car on est déshonoré si l'on fut



la loi, & on est puni si on ne la suit pas.

Un homme qui se soumet à l'ordonnance du Prince est regardé comme un infame, on le fuit, il est banni de la société dont il est indigne de jouir ; & celui qui l'enfreint est taxé de perturbateur du repos public ; on le persécute, on lui ôte ses biens, & souvent même la vie comme indigne du jour.

Cela vient de ce que les préjugés particuliers en Europe ne s'accordent point avec le système général, & que chacun se fait un gouvernement à sa guise.

A la Chine le premier devoir est d'obéir aux loix : il n'y a aucun cas particulier, où un citoyen soit déshonoré en n'y obéissant pas.

### LETTRE LII.

*Le Mémé, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**T**U voudrais favoir les moïens que les peuples d'occident mettent en usage pour devenir savans : je vais te l'ap-

l'apprendre : il n'est rien de si aisé. Voici comment la chose arrive.

Tout le génie Européen est renfermé dans de grandes Bibliothèques, où sont rassemblés des millions de livres. Ces livres forment le réservoir de l'entendement, d'où chaque Européen tire celui qu'il lui faut pour avoir de l'esprit.

Pour ne pas confondre les connoissances, chaque genre de savant a son quartier où sont ses auteurs nommés, & il ne faut pas qu'il sorte de ce district; car il se trouveroit dans un país étranger où il ignoreroit jusqu'au nom des habitans.

Toute la peine est dans la recherche. On feuillète longtems ces livres, & souvent toute la vie sans y trouver le génie qu'on y cherche. Ceux qui sont assez heureux pour le rencontrer sont les élus en sciences : ce qui fait ici toute la différence des savans aux ignorans.

Quoiqu'on travaille depuis plus de vingt-siècles à la Bibliothèque des sciences, on m'a assuré que le savoir est toujours au même degré, & que le génie Européen depuis deux-mille-ans n'a pas gagné un pouce de terrain. Je le croirois volontiers, car on ne met dans le réservoir d'esprit que ce qu'on en retire :

on prétend même qu'on y en met moins qu'on n'en prend. Si cela étoit, la Bibliothèque des sciences seroit elle-même un obstacle à leur perfection, & il arriveroit par-là qu'à force de lire, on parviendroit à la fin à ne rien favoir.

On habille continuellement les pensées des anciens dans un goût moderne ; mais quand toutes les modes d'esprit seront épuisées, il ne restera que les premiers élémens des connoissances, qui se trouvant dénuées de nouvelles tournures, retomberont dans le néant d'où elles sont sorties.

Les hommes en général ne sont pas propres aux sciences : des êtres bornés ne sauroient parcourir ce qui par lui-même n'a point de bornes ; mais de tous les individus qui habitent la terre, peut-être les Européens y font-ils les moins propres.

Ces peuples sont livrés à une foule de préjugés dont la plupart des autres nations sont dégagées. Ils ont trop de feu, trop d'esprit, trop de vivacité ; ils se communiquent trop : c'est la société elle-même qui met chez eux un obstacle au favoir. Cette foule d'amusemens, de plaisirs, de fantaisies qui se succèdent  
con-

continuellement, jettent dans l'esprit une légereté & une inconstance naturelle qui empêche le progrès des arts. Il faudroit, pour ainsi dire, refondre le génie Européen, pour lui donner cette sorte de solidité nécessaire pour acquérir le véritable savoir. Peut-être qu'il faudroit aussi changer son climat qui influe trop sur son génie.

Plus on examine l'univers & moins on y trouve de facilité pour les connoissances.

L'Amérique est naturellement sans génie. L'Afrique n'a point de talens. L'Asie ne se communique pas assez ; & les Européens se communiquent trop.

## L E T T R E LIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**L**ES sujets ici sont si éloignés du Prince, qu'ils ne peuvent point en être entendus. Les cris de l'innocence opprimée s'arrêtent toujours à moitié chemin du trône, & se perdent dans les la-

mentations publiques. Le monarque ne fait jamais les injustices particulieres qui se commettent dans l'état.

Ces jours passés, un homme d'assez bonne apparence vint fraper le matin à ma porte, pour me prier de l'affister de quelque charité. Il m'apprit qu'il étoit sujet du Roi de France. Je viens, ajouta-t-il, vous présenter un factum, contenant une injustice criante qui m'a été faite par un tribunal de ce royaume, qui m'a flétri en mon honneur & dans mon corps. Qui êtes-vous, lui dis-je, Monsieur? je suis, répondit-il, un malheureux forçat échappé des galeres. Est-ce que cela a toujours été votre état? Non, me dit-il, il n'y a pas longtems que j'étois échevin & inspecteur des revenus de la ville de Strasbourg dans la province d'Alsace, d'où j'ai été envoié aux galeres par une sentence affreuse. Si vous pouvez, lui dis-je, prouver l'injustice, il vous sera aisé d'avoir satisfaction; le Roi de France, votre maître, est juste, il ne souffrira pas qu'un de ses sujets soit ainsi outragé. A quoi sert sa justice, reprit-il, si la plupart de ses officiers sont de malhonnêtes gens? Criez de toutes vos forces contre la vexation qu'on vous a faite, lui repris-je; pré-

présentez-vous partout. Je ne le puis, me dit-il ; je suis obligé de me tenir caché : mon jugement, tout injuste qu'il est, existe. Si je me montrois, je serois renvoïé aux galeres d'où je me fais échapé. D'ailleurs peu de gens veulent me voir, & personne ne veut s'intéresser pour moi. J'ai été fouetté & marqué par la main du boureau, & condamné à voguer sur la mer le reste de mes jours : châtiment réservé dans cet état aux derniers scélérats. Et n'avez-vous pas porté vos plaintes au Roi par des supplications ? Je lui en ai adressé plusieurs, reprit-il, mais aucunes ne sont parvenues jusques à lui. Mes ennemis qui m'ont traité si indignement, se sont emparés des avenues qui conduisent au Prince. Je me vois réduit à faire imprimer mes plaintes dans des factums. Cependant je suis un être isolé, accablé d'affliction & de miseres. Vous trouverez dans ce factum, continua-t-il, l'histoire complete de l'injustice affreuse qu'on m'a faite ; de même que celle du scélérat, qui a provoqué des juges pour me faire condamner à des peines que méritoient les monopoles, & qu'il ne m'a fait subir que pour s'en exemter lui-même.



Il paroît, par cette pièce que j'ai lue, que la ville de Strasbourg étoit gouvernée par un magistrat roïal, nommé préteur, qui commettoit toutes sortes de vexations sur les peuples de cette province, contre lesquelles l'auteur du factum se déclaroit toujours ; que le préteur indigné de cette liberté, résolut de le perdre, & que pour cet effet il suborna des juges, qui le condamnerent à la sentence dont il se plaint par un écrit public.

## L E T T R E L I V .

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Milan.

**M**ILAN \* où je suis depuis quelques jours, est une ville remplie de pompe & de magnificence. Le luxe qui y régne est, comme en France, une suite de l'indigence publique. Il y a des gens ici qui n'ont point une paire de souillers & qui ont deux-carosses. Rien n'imite plus un fauxbourg de Paris, que la ville de Milan. Les deux-peuples même se ressemblent dans leurs mœurs & dans leurs manières. Si les Milanois n'étoi-

\* L'Espion Chinois ne voïage pas régulièrement en Italie.

ent

ent ni jaloux, ni superstitieux, on les prendroit pour des François. Mais une nation Italienne ne peut pas l'être impunément. Il y a toujours quelque chose qui la décele.

Autrefois Milan avoit son Duc & ne dépendoit que de lui ; maintenant il est sous la domination d'une puissance étrangere, qui l'épuise continuellement par des taxes qui, sortant de l'état, sont perdues pour lui. Vienne, qui est cette puissance, loue un gouverneur pour y commander à sa place. Ce gouverneur est souverain d'un état d'Italie. Ce n'est, je crois, qu'en Europe, où l'on voit des Princes régnans s'abaisser au point de descendre de leur trône, pour devenir précepteurs à gages d'un peuple étranger.

## L E T T R E LV.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

J E t'ai dit, dans une de mes lettres que les guerres d'Europe sont les suites d'un peu de bile répandue, ou d'un sang sec, acre & enflammé, qui se trouve dans les souverains. Je n'ai point pensé cela tout seul, un politique Européen a eu la même

même idée, & en conséquence vient de mettre au jour un projet de pacification générale, contenant les moïens qu'il y auroit de terminer les différends des couronnes qui sont actuellement en guerre. Je t'envoie cette pièce qui répond à celle d'une ordonnance de Médecin.

### PLAN DE PAIX.

Entre les puissances belligérantes de l'Europe.

#### PRELIMINAIRES DE PAIX.

##### ARTICLE I.

Les Souverains de l'Europe, actuellement en guerre, se mettront en régime pendant quinze-jours, durant lesquels il sera deffendu à tous ceux qui les approchent de leur parler de bombes, de boulets, & de canons.

##### ARTICLE II.

Ils oublieront leurs divisions, & surtout ne se souviendront pas qu'ils aient des armées.

##### ARTICLE III.

On leur lira tous les matins, à leur lever, un chapitre de morale, sur les dou-  
ceurs

ceurs de la vie tranquille, & sur le mépris  
des grandeurs & des richesses.

## ARTICLE IV.

REMEDES

&amp;

Décoctions politiques  
Pour parvenir à la paix générale.

## ARTICLE V.

Le Roi de Prusse prendra les bains domestiques, deux semaines de suite, en observant que l'eau ne soit pas trop chaude. Il restera trois-heures consécutives dans le bain, sans demander des nouvelles de son armée, & sans lire ni paquets ni dépêches de son camp. Il lui sera seulement permis, pendant ce tems-là, de jouer de la flûte, de lire les ouvrages de Voltaire, & de faire des vers sur *Sans-Souci*. Au cas que, dans huit-jours, son tempérament soit le même & que son imagination reste frappée, comme auparavant, de sièges & de batailles, il passera tout-d'un-coup aux bains froids de riviere.

## ARTICLE VI.

La Reine de Hongrie se fera faire tous les soirs, pendant quinze-jours, une décoction assoupissante, où il entrera quelques

ques grains d'opium, afin que cela la plonge dans un profond sommeil, qui l'empêche de se ressouvenir de la Silésie.

#### A R T I C L E VII.

Le Roi de France prendra, tous les soirs pendant un mois en se couchant, un julep de pavot, qui, en le faisant dormir, lui fera oublier les injures faites à son pavillon, & la perte du Canada. Ce remède lui tranquillifera les sens & le disposera à écouter les propositions de paix.

#### A R T I C L E VIII.

George II. fera usage de deux-onces d'orge-mondée avec pareille quantité de corne de cerf, & quelques limaçons écrasés, dont il fera une décoction qui le tranquillifera sur Hanovre; & en suspendant ses résolutions, l'empêchera de tout précipiter pour la conservation d'un état inutile à l'Angleterre.

#### A R T I C L E IX.

L'Impératrice de Russie se rafraichira le sang par des émulsions, faites avec les quatre-semences froides: remède qui l'empêchera à l'avenir d'être si échauffée pour les affaires d'Allemagne, où elle n'a que faire.

L E T-

## L E T T R E LVI.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a à Paris des tribunaux d'esprit qu'on nomme académies. Leurs juges sont maîtres-*ez-arts* en sciences:

Chaque académie a son district, & il est deffendu à l'une de prendre sur le département du génie de l'autre.

On permet néanmoins aux grands qui n'ont ni savoir ni littérature de s'y faire agréer: on nomme ceux-ci des académiciens honoraires; nom que je ne comprends point & qui est même dérisoire à sa signification, puisque rien ne déshonore plus une société de savans que la compagnie des ignorans. Ces académies ne sont pas inutiles; car, pour perfectionner les lumières de l'entendement humain, & étendre de plus en plus les connoissances, elles proposent de tems en tems des questions très difficiles à résoudre: par exemple, on demande *si les Chinois sont des hommes, si les Indiens ont une ame sensitive, ou*  
s'il

*s'il y a quelque différence d'un Américain à une bête ?* & ceux qui décident le mieux ces problèmes ont une image d'or. Il faut assurément qu'il y ait quelque magie dans cette image ; car tu ne saurois croire l'émulation qu'elle cause dans tous les membres, jusques-là qu'on a trouvé des académiciens dans leurs cabinets presque morts à force de travailler pour l'obtenir.

Quoiqu'il y ait un assez grand nombre de ces tribunaux, je ne te parlerai que de quatre, *l'académie des paroles, l'académie des visages, l'académie des écritures, & l'académie des chansons.* L'Académie des paroles ou Française, s'occupe à arranger des mots : il y a apparence qu'elle fut établie pour empêcher que la nation ne devint muette ; & de tous les établissemens qui ont été formés dans cette monarchie, je n'en connois pas de plus inutile ; car il n'y avoit aucun danger que les François perdissent jamais l'usage de la parole.

On s'attendoit il y a quelque tems, quelle-même deviendroit muette, car elle avoit placé tout son savoir dans un grand livre qu'on nomme dictionnaire ; mais elle a pris un détour qui lui a rendu l'usage de la parole. Elle tire continuellement de ce vocabulaire les mots qu'elle

qu'elle y avoit mis en dépôt, & en compose des discours académiques : de manere que par-là ce célèbre corps aura de quoi parler jusques à extinction de voix naturelle.

L'Académie des visages ou de peinture, peut se passer d'esprit & même de génie ; son savoir est au bout d'un pinceau. Elle n'a d'autre affaire que de transmettre à la postérité des ressemblances & des attitudes. Ses livres sont sur de la toile, & sa bibliothèque est composée de tableaux, où les académiciens apprennent à avoir de l'imagination, presque toujours aux dépens du bon sens.

L'Académie des écritures ou Belles-Lettres, ne parle pas tant que celle des paroles ; mais elle fait semblant de penser d'avantage. Elle a le privilège de porter ses regards sur la plupart des connoissances ; mais elle a le droit de ne les point approfondir. C'est un papillon qui voltige autour des sciences, mais qui ne fait que les effleurer.

L'Académie des chansons n'a d'autre occupation que la modulation de l'air, l'articulation, les roulades, & l'arrangement de petites taches noires dans des lignes.



lignes, Son application principale est de faire du bruit, plus le charivari est grand, plus les académiciens se distinguent.

## L E T T R E LVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**I**L n'y a point de profession plus pénible, en France, que celle de ministre d'état : si tu vois ces pauvres gens-là, ils te feroient pitié. Leurs occupations les mettent continuellement hors d'haleine ; ils sont tout essouffés, & deviennent pouffifs. Aux travaux du jour, succèdent ceux de la nuit ; les uns & les autres les dérobent à eux-mêmes, & les rendent invisibles : si les femmes & les plaisirs ne les ramenoient dans la société, ils s'en banniroient entierement.

Ces hommes pénibles n'ont qu'un pas à faire pour arriver à la meilleure sorte d'administration, & ils vont prendre un grand détour qui n'y conduit point. Ces vastes génies sont si pénétrants, qu'ils voient les avantages de la monarchie où ils ne sont point, & ne les voient pas où ils sont.

La

La France a cent-cinquante-millions d'arpens de terre en quarré; ce continent cultivé peut fournir à la subsistance de vingt-cinq-millions d'habitans. Ses productions seules pourroient lui fournir assez de premieres matieres, pour faire le commerce le plus étendu de l'Europe, & lui procurer une marine supérieure à celle de tous les autres états unis ensemble.

Quatre-sistèmes simples & aisés la rendroient la monarchie la plus florissante de l'univers; *agriculture, navigation, commerce, & marine*: mais il n'y a pas un mot de cela. Ces quatre-branches de l'administration sont entierement négligées, tandis qu'on court après d'autres inutiles, avec tout l'acharnement possible. On diroit qu'il y a une gageure entre les ministres du Roi de France, à qui affoiblira plutôt le roïaume; & ils y ont si bien réussi, que ce vaste corps est tombé en sincope; l'état est d'une maigreur affreuse, il n'a que la peau & les os.

On appelle ces ministres, Excellences: il est vrai que ce sont des hommes excellens pour traîner les choses en longueur, & laisser mourir le gouvernement de la consommation.

Si

Si tu étois informé des occupations de leurs Excellences, tu croirois qu'elles n'occupent leurs places, que pour ne pas les remplir. Elles ont une grande affaire, à laquelle elles pensent le jour, & rêvent la nuit, qui est celle d'imaginer des moïens d'avoir de l'argent : c'est leur fort. On voit dans leurs cabinets une petite médaille, qu'on appelle *Louis d'or*, à laquelle ils rapportent toutes leurs méditations. C'est ici la pierre philosophale de la charge de secrétaire d'état : quand ils ont pu arracher du peuple un grand nombre de ces médailles, le grand-œuvre est consommé.

Il ne faut pas croire que ces ministres manquent de vigilance ; il n'y a point d'hommes sur la terre plus actifs qu'eux : ce sont les premiers hommes du monde pour recevoir des mémoires, & lire des placets. Ils sont surtout admirables dans ce qu'on appelle les expéditions : il est dommage que ces expéditions n'expédient point ; & qu'un ministre, après avoir expédié dix-ans, n'ait rien expédié. Ils sont enfoncés dans les papiers jusques aux oreilles, & passent leur vie à faire des rôles. Ce travail les occupe si fort, qu'ils n'ont pas le loisir de voir l'état qui va se perdre dans  
de

de longues écritures ; leur correspondance seule suffit pour leur faire perdre de vue la monarchie. Il n'y a point de ces ministres qui n'écrivent ou ne dictent huit à dix-mille-lettres tous les ans ; les détails les absorbent, les minucies les gagnent, & ils se perdent dans les vétilles. Ils n'ont pas moins de vingt-commis qui travaillent jour & nuit à mettre au net des riens. Ces seconds ministres emploient plus de pages pour quelques vérifications particulières, que nous n'en emploïons à la Chine pour les affaires générales de l'empire. Surtout, ils veulent tout écouter, & tout entendre. La partie seule des conférences secrètes, pour savoir ce qu'on dit d'eux dans le monde & de leur administration, suffiroit pour remplir leur ministere. Ils ont une autre grande occupation, qui est celle de donner des audiences publiques. Si tu voïois comme ils sont bouffis, au sortir de la salle de celles-ci, où ils ont beaucoup écouté & peu parlé, tu les prendrois pour les hommes les plus utiles de la monarchie.



## L E T T R E LVIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a, en Espagne, une inquisition pour ceux qui ne croient pas au dogme du Christ, au Pape, & à l'église: en France, il y en a une pour ceux qui ne croient pas à l'administration, aux maîtresses du Prince, & à ses favoris.

Il est ordonné expressement ici, de se taire sur ce dont il est impossible de ne pas parler; je veux dire, le mauvais gouvernement, dont tous les particuliers ressentent les effets. J'aimerois autant qu'un Prince fît une ordonnance, par laquelle il deffendit à ses sujets malades, de se plaindre des maux qu'ils souffrent.

L'inquisition du gouvernement François a un grand nombre de familiers qui se rendent, tous les matins, à leurs postes; c'est à dire, dans les promenades publiques, les jardins & les caffés. Ceux d'Espagne sont païés, pour écouter; ceux de France le sont, pour faire parler. Ils vous mettent sur la voie des affaires d'état,  
& sur

& sur les personnes en faveur, & lors qu'ils ne vous trouvent pas orthodoxes, sur l'un ou sur l'autre, ils vous arrêtent. Il est triste qu'un citoyen soit puni, pour quelques discours vagues; mais il l'est bien d'avantage qu'il le soit, pour un mouvement inarticulé!

Un de ces familiers, dernièrement dans un café, faisoit l'éloge d'une certaine femme de la Cour, que tout le monde connoît: un Chevalier de l'ordre militaire de St. Louis, qui a passé six-mois à la Bastille pour avoir parlé, & qui, depuis ce tems-là, est devenu muet, éleva les yeux au ciel, dans un certain endroit de l'apologie, témoignant par-là son étonnement pour les belles choses qu'il entendoit; & le lendemain il fut arrêté. Les Maures d'Afrique n'ont que le corps d'esclave, en France l'esprit lui-même est captif.

Cette inquisition permet le mensonge; mais elle deffend la vérité. Par exemple, on peut dire qu'un tel ministre, qui abîme tout, gouverne bien l'état; & qu'une certaine personne du sexe, qui désole la nation, l'enrichit: mais si l'on dit que l'un entend mal l'administration, & que l'autre entend bien ses affaires, on est châtié:

ce sont ces vérités que l'on punit sévèrement. Le dogme de la Cour en ceci, est différent de celui de la religion ; on est plus criminel au tribunal de cette inquisition, à mesure que l'on est moins coupable. La calomnie d'état trouve aisément grace devant lui ; mais il est inexorable sur la médisance.

Le crime de leze-majesté au premier chef, qui ne peut être imputé qu'à ceux qui s'en prennent à la personne du prince, est appliqué ici à tous les cas. Un citoïen qui n'a jamais vu le Roi de sa vie, & qui, bien loin de conspirer contre lui, verseroit jusques à la dernière goutte de son sang, pour conserver ses jours, en est souvent accusé.

Quoique ce soit maintenant en France le crime à la mode, on peut dire qu'il n'y a point d'état en Europe où on le connoisse moins. Personne ne prend assez de part ici aux malheurs publics, pour s'en prendre à celui qu'on pourroit soupçonner d'en être la cause. Ce délit ne regarde que les gens en place, ou ceux qui sont en faveur. Le crime de leze-majesté n'est pas d'offenser le trône, personne ne fait la moindre attention à celui-ci ;

ci ; il est dans l'offense faite à ceux qui l'environnent.

On dit qu'un ministre qui gouvernoit la France sous Louis XIII. prouva démonstrativement, que celui qui s'en prend à la personne des ministres, attaque directement celle du Roi ; c'est - à - dire en d'autres termes, que l'offense que l'on fait au valet, est la même que celle que l'on fait au maître. C'est sans doute de puis ce tems-là, qu'il y a en France tant de criminels de leze-majesté au premier chef ; car comme le monarque a toujours un grand nombre de ministres, de favoris & de maîtresses, il est impossible qu'il n'y ait bien des coupables. Il y a ici un petit homme qui remplit la charge de secrétaire d'état, qui signe des lettres de cachet de toutes mains.

En lisant l'histoire universelle de l'Europe & de ses gouvernemens, j'ai trouvé qu'à mesure que le Prince se livre à ses plaisirs & à la volupté, il y a un plus grand nombre de citoiens arrêtés. Au moment que je t'écris, les prisons de ce Roïaume sont remplies de prisonniers d'état : toutes les maisons de force en regorgent, on ne fait plus où les fourer. L'état a autant de pension-

K 3

naires





naires dans les cachots, qu'il a de soldats dans ses armées.

On parle ici d'un projet de prison dont l'édifice sera si grand, qu'il pourra au besoin contenir la moitié de la nation Française ; en attendant que ce triste monument soit élevé, il y auroit un moïen pour que l'inquisition ne perdît pas ses droits ; qui seroit de faire des portes à Paris, & en suite de les fermer, afin de retenir tous les citoiens de cette capitale prisonniers d'état.

#### LETTRE LIX.

*Le Mème, au Mandarin sur la Religion,  
à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a en France une société de Bonzes noirs, qui font trois-vœux, savoir, vœu de dissimulation, vœu de richesses, & vœu d'aquisition : le tout *pour la plus grande gloire de Dieu*, l'humiliation du monde & la charité Chrétienne. Ils sont si religieux sur l'observation de ceux-ci, qu'ils ne les rompent jamais.

Outre

Outre ces trois-vœux, ils en ont un quatrieme, qui sert de fondement aux autres, je veux parler du vœu de trafic, qu'ils professent avec tant de succès, qu'ils sont devenus les premiers négocians de l'univers. Il est vrai qu'ils suivent la grande route pratiquée par les plus célèbres marchands; car, pour s'enrichir plutôt, ils sont de tems en tems banqueroute.

Ils sont si puissans, au moment que je t'écris, que leur fortune tient du prodige. Encore cent-millions, & ils seront en état d'acheter le roïaume, qu'ils marchandent depuis longtems. Les richesses de la maison de Bourbon, qui est aujourd'hui la famille régnante, ne sont rien en comparaison de celles de leur corps.

Outre le commerce général de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe & de l'Amérique, ils sont encore médecins, chirurgiens & apoticaire. Ils vendent toutes sortes de remèdes. On trouve chez eux des gouttes, des poudres, des essences & des pillules pour les maladies les plus honteuses.

Ils eurent il y a quelque tems une grande dispute avec d'autres Bonzes & Mandarins au sujet de la prédestination:

K 4

mais

mais dans celle-ci, ils ne virent pas qu'ils étoient eux-mêmes prédestinés à être chassés de France: c'est ce qui va arriver.

## L E T T R E L X.

*Le Même, au Mandarin Cetao yu-se,  
à Pékin.*

De Paris.

**I**L n'y a point d'uniformité dans la société Européenne. Le genre de vie, & les professions sont si opposées que les hommes y sont à cent-mille-lieuës les uns des autres.

J'allai voir dernièrement une petite société de Bonzes qu'on nomme Chartreux. Ces moines, en entrant dans le couvent, laissent leur langue à la porte. Ils font vœu de ne jamais parler. Le nom de femme leur est interdit, & celui de propagation est parmi eux un terme sacrilège. Ils passent les jours à chanter & les nuits à prier. Ils se font une loi d'oublier les choses de la terre, pour ne s'occuper que de celles du ciel. Leur vie est un enchaînement de méditations sur le mépris

mépris des biens d'ici-bas. Ils doivent penser à la divinité lorsqu'ils veillent, & y rêver pendant qu'ils dorment.

Quel contraste de vie avec celle des autres citoïens nés sous le même ciel, élevés dans les mêmes loix! La plûpart de ceux-ci font comme un vœu de ne jamais garder le silence. Ils n'en connoissent pas même le mot. Ces derniers se font une loi d'oublier les choses du ciel, pour ne penser qu'à celles de la terre. Leur vie est un enchaînement d'amusemens frivoles. Ils y pensent le jour; ils y rêvent la nuit.

Ce n'est pas seulement dans ces deux conditions que se trouve la différence. L'opposition est la même dans presque toutes les classes.

On trouve ici des gens qui travaillent sans cesse; d'autres qui ne s'occupent jamais. Il en est qui sont dans un mouvement perpetuel; il y en a qui sont dans une inaction continuelle. On en voit qui parlent éternellement. Il y en a qui écrivent toujours. Ceux-là se promènent depuis le matin jusqu'au soir. Ceux-ci ne bougent point de la même place. Il s'en rencontre qui sont sans cesse avec les

K 5

femmes,



femmes, d'autres qui les fuient toujours, &c. &c.

Ce tableau n'est qu'une légère ébauche du contraste perpétuel qui se fait remarquer ici. J'en vois la raison; c'est qu'il n'y a point d'uniformité dans les gouvernemens politiques & civils.

### LETTRE LXI.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**L**A volupté n'a pas corrompu toutes les classes de la société.

On remarque ici des femmes qui ont de la retenue: mais elles sont si laides, que c'est pour elles comme une nécessité d'avoir de la vertu.

Le Chevalier qui se vante d'être phisonomiste, distingue la sagesse du sexe à ses traits. Lorsqu'il voit une femme avec un œil poché, ou quelque chose de difforme dans le regard, il dit aussitôt, voilà une femme qui a de l'honneur; & quoiqu'il avoue lui-même que cette règle n'est

n'est pas infallible, il assure qu'il se trompe rarement.

Une petite-vérole a ici une telle influence sur le caractère des femmes, qu'une jeune Dame, qui inclinoit beaucoup à la galanterie, après la perte de sa beauté par cette maladie, devint d'une vertu exemplaire.

On avoit parlé d'un projet de morale chrétienne, qui tendoit à défigurer le sexe, pour le conduire plus sûrement au ciel : mais il n'a pas eu lieu. Il y a apparence que les femmes s'y sont opposées, aimant encore mieux courir l'événement de leur vertu, que celui de leur beauté.

Outre la sagesse difforme, il y a encore la sagesse surannée. Quelque penchant qu'une femme ait eu autrefois à l'amour, dès qu'elle approche de quarante-ans, & qu'elle lit dans les yeux des hommes qu'elle doit avoir de la vertu, elle en prend aussitôt le caractère.

Ce qui me choque de cette vertu, c'est que celles qui la possèdent en parlent éternellement. Elles font à tout moment la comparaison de leurs mœurs avec celles des personnes de leur sexe qui n'en ont point. Elles oublient que toute la différence est dans deux ou trois lustres.

Au reste cette règle a tout plein d'exceptions. On voit ici des femmes qui ont aussi peu de retenuë dans leur vieillesse, que dans la fougue & l'emportement de la jeunesse: & ces femmes à Paris sont celles qu'on montre au doigt, & qu'on méprise souverainement.

## L E T T R E LXII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Milan.

**C'**Est ici le pais des processions, des images, des fêtes & des enterrements: mais la magnificence de l'opéra surpasse les cérémonies religieuses. Presque tous les nobles ont leur maison au théâtre qu'ils appellent loge, où ils habitent, mangent, jouent & boivent: du moins y ai-je vu des gens y dormir très profondément. Il est vrai que c'est bien réjouissant, & que le plaisir qu'on y prend vaut bien la peine qu'on loge directement sur la scène. On y voit, comme à Turin, deux ou trois-châtrés qui vont, qui viennent, & qui d'une voix efféminée chantent

tent

tent gaîment leur martire. Mais ce n'est pas précisément pour la musique, qu'on se rend dans ces réduits : les deux sexes ont un plus grand intérêt à y ménager. On y est si commodément qu'on m'a assuré que les hommages de l'amour s'y rendent en personne, & qu'on exécute dans ces loges l'original des opéras.

Les dames de Milan sont fort galantes ; elles se livrent sans beaucoup de ménagement à leurs désirs ; elles appellent cela vivre à la Françoisé : on pourroit tout aussi bien l'appeller vivre à la Turquie. Elles vont plus loin dans l'incontinence que les femmes de Paris : car, en fait de copie, le sexe Italien surpasse toujours ses originaux.

Chez tous les peuples d'Europe, la folie du carnaval a un tems limité ; à Milan cette ivresse dure quatre-jours de plus. Tu mettras peut-être cela au rang des bagatelles morales : mais sache que c'est une affaire d'état pour les mœurs générales. On se rend ici de toutes les villes d'Italie, pour jouir de la prolongation de cette licence. Tandis que, pendant ce tems-là, les Mandarins Chrétiens disent aux fideles des autres états de ne pas oublier *qu'ils ne sont que poussiere*, ceux de  
Milan,



Milan, en se livrant à leurs plaisirs, se  
ressouviennent par contraste qu'ils sont  
hommes.

## L E T T R E L X I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**J**E lisois l'autre jour un épître, qu'on  
trouve à la tête d'un livre dédié à un  
monarque Européen, imprimé depuis peu.  
Elle étoit remplie de louanges si fades, &  
d'expressions si outrées; que je ne doute  
pas que ce monarque, tout accoutumé qu'il  
est à la flatterie, ne rougisse lui-même en  
les lisant. Tous ses vices y sont chan-  
gés en vertus, & ses foiblesses en quali-  
tés magnanimes. Une telle épître suffit  
pour défigurer le corps entier des annales  
modernes. Les historiens dans deux siècles  
seront tous déroutés, pour concilier,  
avec les vertus de ce Prince, les désordres  
de son règne, & les maux qu'ils causerent  
en Europe.

Quand on n'a rien à dire d'un souve-  
rain, que ne se tait-on ?

Pour-

Pourquoi en imposer à la postérité par des louanges que l'âge dans lequel elles sont écrites peut démentir? Voilà ce qui cause ce contraste perpétuel dans l'histoire Européenne. Le même Prince qui par ses vices est méprisé par un auteur, tient dans un autre un rang si distingué par ses vertus, qu'il n'est plus reconnoissable.

On est encore à savoir en Europe, si Louis, que quelques auteurs appellent le Grand dans leurs écrits, n'est pas aussi petit, que quelques autres l'ont représenté dans leurs livres.

Cet inconvénient n'est pas à la Chine, où la vérité n'est jamais défigurée dans l'histoire. Il est permis aux Mandarins, préposés pour écrire les annales de l'Europe, d'y exposer les faits sans aucun déguisement.

Il me semble que je suis au-milieu du sanctuaire de la vérité, & que j'habite le païs le plus libre de la terre, lorsque je lis ces mots dans le journal de Pékin.

“ L'Empereur dernièrement commit  
“ une action indigne de son rang : le jour  
“ suivant il se mit dans une si grande co-  
“ lere qu'il ne se connoissoit point lui-  
“ même ; ou bien, dans une telle oc-  
“ casion, il oublia de rendre justice ;  
“ dans

“ dans une autre, où on attendoit des  
 “ effets de sa clémence, on ne ressentit  
 “ que ceux de son indignation, &c. &c.”

Un auteur seroit perdu sans ressource  
 s'il s'avisoit d'exposer ainsi la vérité toute  
 nue : aussi ne peut-on faire aucun fonds  
 sur les annales de cette partie de l'uni-  
 vers. L'histoire d'Europe n'est qu'un tas  
 de fables inventées après coup.

## L E T T R E LXIV.

*Le Même, au Mandarin Cotaoyu-se,  
 à Pékin.*

De Paris.

J E t'ai parlé des spectacles de Paris ;  
 mais je ne t'ai rien dit des théâtres,  
 qui sont très anciens ; car les Européens  
 n'ont pas fait les institutions qui les ren-  
 dent vicieux. Ces établissemens viennent  
 de-loin.

Après que les Grecs & les Romains eu-  
 rent corrompu toutes les nations, ils fi-  
 rent des établissemens pour se corrompre  
 eux-mêmes. On dit néanmoins que dans  
 son origine le théâtre étoit l'école de la  
 morale, l'église de la sagesse où l'on alloit  
 aquérir

aquérir des vertus, en apprenant à se corriger de ses vices; mais cette église (si elle en a jamais été une) a bien dégénéré. Elle est aujourd'hui très profane: encore un degré de corruption, & elle fera un lieu de prostitution publique.

Les révolutions de l'univers aiant enlevé sous les mêmes ruines les pièces & les acteurs, les spectacles finirent. Il n'y eut d'autre scène dans le monde que le monde lui-même. Cependant les nations s'étant policées de nouveau, elles voulurent faire renaître les siècles du savoir, & on crut que pour cela il falloit jouer la comédie.

La France fit l'ouverture de son théâtre par la farce du ciel. On y représenta Dieu & les saints; les prophètes, les anges, les archanges, la mere du Christ, le Christ lui-même devinrent acteurs. Ces personnages tirés en droite ligne du paradis, furent applaudis ou hués, suivant qu'ils s'aquittoient bien ou mal de leurs rôles. On m'a dit que le parterre de Paris qui ne fait graces à personne, avoit souvent sifflé le pere éternel.

Mais on trouva que les misteres de la religion Chrétienne n'étoient pas assez divertissans; bientôt on joua les hommes

qui

qui sont toujours plus ridicules que les dogmes. L'administration publique monta sur la scène, on mit le système de l'état en pièces comiques. Quand le Roi de France vouloit déclarer la guerre à quelque puissance, & qu'il avoit besoin de lever des impôts sur ses sujets, il faisoit appeler les comédiens, à qui il donnoit lui-même le sujet de la pièce qu'ils devoient jouer. Le peuple commençoit par en rire, & finissoit par payer l'impôt; ce qui étoit plus divertissant qu'aujourd'hui, où le Prince ne met d'autre prologue aux taxes qu'un arrêt; pièce par elle-même très sérieuse, & qui ne met de bonne-humeur que les exacteurs.

On y joua aussi les ministres d'état & les grands de la Cour qui ne pouvoient s'en venger sur ces bouffons, parcequ'ils exposoient leurs ridicules aux yeux du public, avec permission & privilège du Roi. Aujourd'hui on y joue les mœurs, & les passions en général.

Le théâtre a deux faces. Il y a des tems où ce spectacle est d'un sombre & d'un triste à faire peur, & tout y est en deuil jusques au visage des acteurs. Le fer & le poison le remplissent de cadavres; il n'est question que de tombeaux, de sépulcres,

pulcres, de meurtres, & d'assassinats. Le lendemain la décoration change. Le théâtre ressemble à une salle de bal, où les jeux & les plaisirs se rassemblent de toutes parts ; les acteurs sont gais & enjoués ; leur gravité se change en un maintien grotesque & bouffon ; de monarques & de souverains qu'ils étoient, ils deviennent des farceurs & des baladins. On peut dire que la mort & la raillerie habitent ce théâtre par semestre.

Ceux qui calculent tout à Paris, prétendent qu'il périt tous les ans à ce spectacle par le fer ou le poison, trois-cens-Empereurs, autant de Rois, cinq ou six-cens-Princes ; qu'on y ravit plus de cinq-cens-filles ; & qu'on y fait deux-fois autant de mariages. Quoique ce ne soit pas la contrée des miracles, c'est le país des résurrections ; on y voit des acteurs qui ont été tués plus de mille-fois, & qui renaissent toujours de nouveau pour tuer le public.

L E T



## L E T T R E L X V .

*Le Méme, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**L**ES Européens sont les peuples les plus industrieux de l'univers, pour se détruire : c'est quelque chose de prodigieux que les progrès qu'ils ont fait dans l'art de s'exterminer.

Les Grecs & les Romains qui désolent la terre, n'avoient que des notions de détail pour dépeupler les états, au-lieu que les modernes peuvent les abîmer en gros. Ceux-là emploïoient des siècles pour rendre désert un continent ; c'est aujourd'hui l'affaire d'une campagne.

A mesure que la terre s'étoit dépeuplée par ses divisions, on avoit inventé les casques & les cuirasses; mais on trouva qu'il étoit honteux d'aller à la guerre pour ne pas y mourir, & on les réforma.

Anciennement on n'emploïoit que les dards dans les combats; cette maniere de se tuer parut trop lente, on imagina la pique; mais aiant réfléchi qu'avec celle-  
ci

ci on étoit trop éloigné en s'égorgeant, on imagina l'épée qui tuoit de plus près. On y substitua dans peu la baïonnette, qui fait de plus larges blessures.

Ce n'étoit cependant encore-là qu'une foible branche de l'art de s'anéantir. Un raion de lumiere n'eut pas plutôt éclairé cette partie de l'univers, qu'on inventa la poudre : découverte admirable pour s'exterminer invinciblement. Il avoit fallu jusques-là de la force & du courage pour se battre, mais il suffit alors d'avoir de la poudre. Après qu'on eut découvert celle-ci, on imagina le fusil & le pistolet.

Enfin l'esprit humain qui se surpassoit toujours, aiant fait un effort sur lui-même, inventa le gros canon. Ce fut pour l'humanité un trait de lumiere sublime. Avec le fusil & le pistolet un homme, d'un seul coup, ne pouvoit tuer qu'un de ses semblables, au-lieu qu'avec le canon un homme en tuoit cent. Alors on eut beau se cacher dans des fortereffes, le canon qui abîma tout, porta la mort partout.

Pendant ce tems-là l'art de la bombe se perfectionnoit ; les Européens y firent de si grands progrès, qu'ils furent en état de détruire une grande ville avec tous ses habitans, dans moins de tems que Dieu  
dans



dans sa colere n'en met pour exterminer un peuple par un affreux tremblement de terre.

Dans peu parut la machine infernale ; nom qui lui convient parfaitement, car l'enfer seul pouvoit l'imaginer. Tous ces instrumens de la méchanceté humaine reposent dans des établissemens mortuaires, qu'on appelle ici arsenaux. Chaque état a dans son sein de quoi exterminer dix-peuples ; & c'est parcequ'on a de quoi s'exterminer, qu'on s'extermine.

Cependant l'art devient tous les jours plus raffiné, & les pratiques se multiplient. J'assistai hier à l'épreuve d'un canon qui tire soixante-coups dans une minute : l'invention est merveilleuse pour approcher la fin du monde ; il n'y a qu'à la laisser agir, pour que bientôt il n'y ait plus d'hommes sur la terre.

J'ai calculé qu'une batterie de cent de ces canons, peut tirer dans vingt-quatre-heures huit-millions-six-cens-quarante-mille-coups ; ce qui est tout juste le nombre de ceux qu'il faut pour se défaire dans un jour d'une nation entiere.

L E T-

## L E T T R E LXVI.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.

De Paris.

IL s'est élevé ici parmi des savans une dispute qui fait beaucoup de bruit, car elle est composée de sons; on demande si la musique Italienne est prefférable à la Françoisé. Comme ce débat ne regarde que la maniere d'affecter l'air, les savantes dissertations qu'on fait à ce sujet, ne tendent qu'à l'agiter.

L'affaire s'engagea d'abord par des ariettes & des chansons; on se battit long-tems par de petits détachemens de vau-devilles; mais dans la suite des corps entiers de musique nationale, s'engagerent dans la guerre générale. On ramassa de part & d'autre tant de *cromes* & de *semi-cromes*, qu'on fut en état de former des volumes remplis d'une érudition aussi curieuse qu'inutile.

Il paroît que les François ont perdu plusieurs batailles rangées en musique, & que les Italiens les ont battus à platte-

couture

couture par un grand nombre de *solo* & de *concerto*. Il a été question quelquefois de négociations pour terminer cette querelle à l'amiable ; mais on n'a jamais pu parvenir à un accommodement. Le mal est qu'on en appelle toujours à des juges incompetents, je veux dire, aux nations étrangères qui n'entendent pas plus une de ces musiques, que l'autre.

Un écrivain de Genève, qui a donné d'abord au public des ouvrages dignes d'un philosophe, qui a écrit ensuite des Romans, & qui finira, peut être, sa carrière de littérature par des almanachs, prétend (malgré le bruit de l'opéra de Paris) que les François n'ont point de musique. Ceux-ci, pour lui prouver démonstrativement qu'il se trompoit, lui ont répondu par des chansons.

Cette fameuse querelle se réduit à savoir, si les Cinois doivent chanter comme les Allemands, ou les François comme les Turcs. On ne remonte point au principe. Il s'agit de savoir, si la musique Italienne, à laquelle on est porté de donner la préférence sur les autres, contient toutes les expressions, & tous les accents de la nature.

L E T-

## L E T T R E L X V I I .

*Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se,  
à Pékin.*

De Paris.

**E**N France la religion ne met point de bornes au luxe : au-contre elle en augmente les branches. La plupart des maisons sont meublées de vertus chrétiennes.

Il y a des gens ici qui ont pour dix-mille-écus de crucifix, & d'autres chez qui on compte pour cent-mille-Francs d'humilité évangélique. Les appartemens sont tapissés d'apôtres, de saints & de saintes d'une grande valeur. Il y a telle Magdelaine, dont le tableau forme un luxe d'autant plus grand qu'il n'a point de prix.

Je vis dernièrement l'ameublement d'un Seigneur François qui a mis toute la religion en luxe. Comme tous les tableaux sont des originaux, les connoisseurs prétendent que ce luxe divin est magnifique, ils le regardent comme un chef-d'œuvre d'ostentation chrétienne.

TOME II.

L

La

La création sert d'ornement au premier appartement. D'un côté on y remarque Adam & Eve dans le paradis terrestre; de l'autre on voit la chute de cette dernière qui crée le péché originel. L'aventure de Caïn y est peinte avec autant d'art que de goût. On y voit le déluge & la terre noyée par un très habile maître. Toutes les bêtes de l'arche y font un grand étalage, & contribuent à former un bel ameublement. La tour de Babel y paroît & la confusion des langues y est peinte avec beaucoup d'ordre.

Le peuple de Dieu sert de tapisserie au second. On y voit le veau d'or & toute la suite de l'histoire de son idolatrie y est divisée en tableaux. Abraham & Moïse font les honneurs de cet appartement: Le passage de ce dernier en Égypte, pour y délivrer ses frères de la captivité, est surtout un meuble impaïable.

Mais les loix du décalogue, qui contiennent tout le plan du système de l'humiliation du cœur humain, y sont d'un goût & d'une ostentation supérieure à celle de Moïse même.

Le luxe du troisième est composé de l'arche de l'éternel, du temple de Dieu & de l'histoire de Salomon.

Le

Le quatrième est orné de la naissance du Christ, de l'adoration des Mages, de sa mort & de sa résurrection. On remarque surtout dans ce dernier ameublement, une descente de croix, comme les Chrétiens s'expriment, qui forme un luxe d'une grande richesse. L'homme d'affaires de ce seigneur me dit qu'on avoit voulu lui en donner cinquante-mille-écus.

Il y a tel *ecce homo* chargé de plaies, qui guériroit celles de l'indigence d'une famille, si on vouloit le vendre : mais dont on ne se défait point pour ne pas dégénérer du luxe de ses ancêtres.

Il y a même des chefs de maison qui, en mourant, ordonnent par leur testament, qu'on ne se défaira pas de cette sainte ostentation ; & qui perpétuent par-là le luxe chrétien, ainsi que la misère domestique.

Ne crois pas que cette vanité religieuse ne se trouve ici que parmi les gens qui ont des mœurs & de la morale ; les débauchés de profession l'emploient également. Il n'y a point d'athée, qui ait un peu de bon goût aujourd'hui, qui ne se trouve dans sa maison, au milieu d'une foule de patriarches, de prophètes & de bienheureux.

## L E T T R E LXVIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**I**L est permis aux François d'avoir de l'esprit, mais il leur est deffendu d'être savans : leur plus profonde érudition se réduit à un savoir superficiel.

Si un lettré s'avise d'avoir trop de génie, & de s'élever au-dessus des connoissances ordinaires, on le fait aussitôt rentrer dans les bornes de l'ignorance générale. Il ne faut pas croire que ce soit par deffaut de capacité. Les François iroient aussi loin que leurs voisins dans les sciences abstraites, s'ils n'étoient arrêtés dans leur course.

Cette ignorance vient de loin : elle tire sa source de l'institution-même. Tout seroit perdu, si la nation pensoit une fois géométriquement. Elle aquerroit par-là un génie de démonstration, dont ce gouvernement n'a que faire. Son despotisme s'est accommodé jusques ici de l'ignorance nationale, & il ne fait pas comment

ment il s'accommoderoit du savoir public.

Tout est de conséquence dans un état où la puissance est arbitraire. Par exemple, il n'est pas indifférent à la France, que le soleil tourne au tour de la terre, ou la terre au tour du soleil, parceque ses erreurs physiques sont liées à son système politique, & tiennent aujourd'hui à sa constitution.

Quand un savant s'avise de faire ouvrir les yeux à ses concitoyens, on a soin aussitôt de lui fermer les siens. Un de ses philosophes prouva qu'il y avoit des fautes dans la carrière du ciel, & on lui prouva qu'il ne devoit pas se mêler de les corriger : il fut exilé.

Les bonzes, & les gens d'église qui sont les gardiens de l'ignorance publique, perdroient leur autorité, s'ils permettoient qu'on devint savant. Ils sont surtout attentifs qu'on ne fasse point de grands progrès dans la physique qui mène à la connoissance de Dieu. La garde de cette porte est leur fort ; car si on venoit une fois à déchirer le voile, ils seroient très foibles. On leur feroit la loi, au lieu qu'ils la font aux autres ; sans compter qu'il faudroit alors qu'ils devinssent sa-

L 3 vans,



vans, & il leur est bien plus commode d'être ignorans. Les gens de cet état seroient obligés de fatiguer continuellement leur esprit, au lieu qu'il ne faut point de peine pour ne savoir rien. Il auroit fallu sortir de cet état d'inaction qui fait les délices des bonzes, & qui ne s'engageroient point dans cet état, s'il étoit une carrière d'étude & de travail.

Il est deffendu aux écoles d'aller plus loin que la moitié du chemin des connoissances : leur institution les réduit à faire des demi-savans, c'est à dire, de parfaits ignorans.

On dit que le climat qui se mêle ici avec la politique & la religion, empêche que les François ne soient profonds. J'ai de la peine à le croire ; car au travers de la gêne générale, il s'échappe de tems en tems des écrits qui décèlent le gouvernement & le clergé. Ces écrits prouvent qu'il ne manque que la liberté en France, pour que la nation pense profondément.

L E T-

## L E T T R E L X I X .

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Milan.

**A** Pres l'opéra, & les femmes, il me reste à te parler des temples de Milan. Dieu est logé ici avec une magnificence royale; on lui a bâti des palais superbes; mais c'est tout ce qu'on a fait pour lui. Il semble même qu'on ne l'ait logé splendidement, que pour le mépriser souverainement. La plupart des églises sont des rendezvous d'amour, où on ne se rassemble que pour se voir.

La religion, qui entre partout chez ce peuple superstitieux, lie les intrigues des amans. Le culte en Italie est si nécessaire à la débauche que, s'il n'y avoit point de dogme, il y auroit plus de mœurs: que deviendroient en effet les pauvres amoureux sans les messes des dimanches, & les anniversaires des saints des jours ouvriers. L'ordre domestique, qui a pour fondement la jalousie du climat, pourroit maintenir les filles & les femmes dans le de-

L 4

voir;

voir; mais les peres, les meres, & les maris font déroutés par les sermons, les vêpres & les bénédictions.

C'est ainsi que la religion, le seul frein qu'il y ait pour prévenir la dissolution des mœurs, est employée elle-même à les corrompre.

## L E T T R E L X X .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

J'Entrai dernièrement avec le Chevalier dans une pagode Chrétienne, où la foule étoit des plus grandes, car c'étoit le jour de l'anniversaire de l'idole du lieu.

Je faisois réflexion sur ce grand concours de peuple, lorsqu'un jeune homme, d'environ vingt-fix à vingt-sept ans, vêtu de noir, & qui portoit une chemise par dessus son habit, fendant la presse, vint s'asseoir dans une petite niche de bois, qui étoit presque à côté de moi. Son teint étoit vermeil, & il paroissoit fort & vigoureux.

II

Il ne fut pas plutôt assis, qu'une jeune dame se leva de sa place, & alla se mettre à genoux devant lui, & commença à lui parler à l'oreille. La dame étoit très jolie; & quoi qu'elle fût couverte, le jeune homme, avec qui elle s'entretenoit tout bas, pouvoit voir une grande partie de sa gorge, sur laquelle son visage appuyoit: de maniere que la dame ne pouvoit respirer, sans qu'il vît le mouvement de son sein. Mon compagnon qui s'aperçut de mon étonnement, me dit; je vois bien que vous êtes surpris de ce tête-à-tête; vous le ferez bien d'avantage, quand vous saurez que ce rendez-vous est un des principaux misteres de notre religion.

La loge que vous voiez-là, est un confessional; celui qui est dedans est un confesseur; & la dame une pénitente. Elle va s'accuser à lui de ses foiblesses, & lui parlera de ses chûtes: le jeune homme lui demandera compte de ses pensées, & s'informera de tous ses désirs. Cela s'appelle ici le tribunal de la pénitence.

C'est un sacrement nouveau chez les Chrétiens, qui ne datte gueres que de cinq ou six-cens-ans; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit divin, car Dieu

dans ce moment va descendre du ciel, sur cette niche, en forme de colombe, ou St. Esprit. Il déliera la langue du confesseur, qui absoudra la pénitente de tous ses péchés; & au cas qu'il ait des raisons pour ne pas le faire, le St. Esprit qui aura fait un voiage inutile, retournera au ciel, jusques à nouvel ordre. On ne trouve dans aucune religion un acte plus prodigieux. Tout est surnaturel dans ce tribunal; il faut que le confesseur oublie qu'il est homme, & que la pénitente ne se souvienne pas qu'elle est femme.

Voilà, lui dis-je, un sacrement qui est en effet surprenant; car je ne croïois pas que cela pût s'oublier. Ce qui m'embarraße, ajoutai-je, ce sont les détours que le confesseur est obligé de prendre, pour éviter de prononcer le nom de choses indécentes. Oh! il n'y a point d'embarras à cela; il n'en emploie aucun; car rien de plus indécent chez nous, qu'une confession. Un homme qui, dans tout autre lieu que dans un confessional, oseroit faire de pareilles questions à une femme, seroit regardé comme un libertin; & une femme qui y répondroit dans les mêmes termes, passeroit pour une prostituée.

Par

Par exemple, un confesseur, en demandant compte à sa pénitente de ses tentations, s'informe exactement combien de fois elle a été tentée. Si, en y succombant, il s'est fait chez elle une grande révolution dans la nature ? Si, en voyant un beau cavalier, elle n'a pas été émue ? Si cette émotion n'a pas produit un acte ? Si cet acte a été bien sensible ? Si la nuit en dormant, elle n'a pas fait des rêves voluptueux ? Si ces images ont causé en elle une grande impression ? Si elle ne s'est pas aperçue à son réveil, que ce songe avoit produit une réalité ?

Si sa pénitente s'accuse d'une intrigue d'amour, où elle ait succombé, il s'informe du tems, du lieu, des circonstances; si elle déclare avoit fait infidélité à son mari, il faut qu'il sache combien de fois; si le plaisir qu'elle y a pris, a été bien sensible; si elle a toujours conservé sa raison; si elle n'est pas tombée en pamoison . . . . le sacrement continue, & Dieu acheve le reste.

Monsieur, lui dis-je, est-ce que le Diable ne se mêle pas de ce mystère-là ? Et ne se fait-il pas lui-même confesseur chez les Chrétiens; car il me semble qu'il a beau jeu dans ce sacrement.

L. 6

Les

Les réflexions naissent ici de toutes parts. Une religion qui expose trop ses ministres, est mal combinée. Dans toutes les sectes, ceux qui conduisent les hommes, sont eux-mêmes des hommes: le caractère qu'imprime le dogme, ne change point le cœur. Ceux qui sont dévoués par leur état à la divinité, n'ont point reçu de la nature un privilège de n'être point foibles. Tel saint que puisse être un culte, c'est présumer trop de lui, que d'exposer continuellement ceux qui le servent, à des tentations, & de prétendre qu'ils soient toujours victorieux.

La décence est d'un ordre supérieur à toutes les religions; ou pour mieux dire, sans elle, il ne sauroit y avoir de religion, parcequ'elle est la base sur laquelle appuient toutes les vertus morales. Lorsque l'exposition des plaisirs attachés à la volupté, réveille des sensations déshonnêtes, il vaut mieux les laisser ensevelir dans un éternel oubli. Ce sont des cadavres pourris qui, en corrompant l'air, infectent ceux qui les sortent du tombeau. On peut dire que c'est pécher plusieurs fois, que de révéler certains péchés.

L'innocence est presque toujours exposée à un danger évident dans ce sacre-  
ment

ment chrétien. Dix-confessions en apprennent plus à une jeune personne du sexe, que la corruption-même du monde; car il faut l'interroger, pour savoir si elle est susceptible des tentations dont on la soupçonne; & ce sont ces interrogations qui lui apprennent, ou qui lui font deviner ce qu'elle ne savoit pas.

On dit que la honte, qui est attachée à la confession, retient les femmes; on se trompe. Les moralistes chrétiens ne connoissent pas le cœur humain qui s'accoutume à tout; il n'y a que le premier aveu qui coûte. Lorsqu'une femme a dit une fois qu'elle s'est livrée à ses désirs honteux, elle le dit ensuite cent-fois, sans aucune honte. On ajoute que cette humiliation forme elle-même un sacrifice. Mais pourquoi choisir précisément la confession auriculaire? Ne peut-on pas s'humilier devant Dieu, sans en rendre un mortel témoin? Le confesseur n'a rien à faire dans la confession; car si c'est à un homme à qui on se confesse, la confession n'a aucun pouvoir; si c'est à Dieu, le confesseur est de trop.

Je ne connois rien de mieux imaginé que ce sacrement, pour remplir la terre de sacrilèges. Les Chrétiens le regardent  
comme



comme une éponge qui, étant une fois passée sur les péchés, les efface entièrement : ils oublient qu'ils sont pécheurs, parcequ'ils se souviennent qu'ils se sont confessé. La pénitence empêche qu'ils ne soient pénitens ; ils croient la dette acquittée, dès lors que la pénitence est faite.

Il y a plus de vanité dans le confesseur, qu'il n'y a d'humilité dans le tribunal : il s'annonce comme un homme qui a dans ses mains les clefs du ciel ; le pouvoir qu'il se donne est au-dessus de tous les monarques de l'univers. Les Rois ne peuvent faire le bonheur des hommes que pour un tems, le confesseur les rend heureux pour toute une éternité. Comment peut-il jamais tomber sous les sens que Dieu ait communiqué cet attribut, le plus grand de tous, à un chétif mortel ? Les Mandarins de cette secte disent pour raison que c'est un mystère. Il l'est, sans doute ; mais le plus grand mystère que j'y trouve, c'est que des hommes raisonnables l'aient adopté.

Cette institution chrétienne n'est pas cependant sans utilité : elle sert à maintenir cet empire que la pagode chrétienne a toujours voulu conserver sur les peuples

ples & sur les souverains. Par elle, les bonzes & les prêtres connoissent les intrigues, & voient à découvert toutes les foibleffes du cœur ; par elle, tous les secrets des familles & des Cours sont dévoilés.

Il y a un autre prodige dans ce mystere, c'est la métamorphose qu'il cause dans les Princes. C'est un spectacle des plus surprenants de voir un souverain aux pieds d'un de ses sujets briguer la rémission de ses fautes, & mandier auprès d'un pécheur l'absolution de ses péchés.

## L E T T R E LXXI.

*Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**L**ES mœurs des Princes d'Orient sont ignorées de leurs sujets. Il y a une barriere qui sépare le ferrail de l'empire : le souverain peut s'y livrer tant qu'il veut à ses sâles désirs, sans que son exemple produise aucun mauvais effet dans l'état. Des eunuques vendus à leurs voluptés, & esclaves de leurs désirs, sont seuls témoins de leurs déréglemens.

En

En Occident les mœurs des Rois sont si près de leurs peuples, qu'ils les voient à découvert : leur conduite est transparente. On fait ce qui se passe dans l'intérieur de la maison royale. L'imagination vole dans leur lit, sans s'arrêter dans l'antichambre. On fait voir à Marli l'appartement de l'esclave favorite ; on montre l'endroit où elle habite avec le Roi. Tout le monde fait celui qu'elle occupe à Versailles ; c'est la première chose que l'on montre ici aux étrangers.

L'histoire des petits appartemens, y compris les soupers avec ce qui s'ensuit, forme les mémoires du tems. Il n'y a point d'homme à Paris, un peu versé dans les intrigues de la Cour, qui ne sache ce qui s'y passe.

J'assistai Dimanche passé à l'ouverture du bulletin de Versailles dans la grande allée des Thuilleries, que se fit en présence de deux ou trois-cens-personnes. C'est le journal historique d'une semaine entière de ce qui doit se passer de plus important à la Cour. Un vieux officier réformé qui depuis vingt-ans est chargé de sa publication, nous le lut ainsi, après avoir mis ses lunettes, & craché deux-fois pour se rendre la voix plus sonore.

“ Demain

“ Demain Lundi, le Roi tiendra grand conseil.

“ Mardi, il passera en revuë sa maison.

“ Mercredi, il donnera audience aux ambassadeurs des Cours étrangères.

“ Jeudi, il ira à la chasse.

“ Vendredi, il assistera à un grand *Te Deum* solennel, pour rendre graces à Dieu de la prospérité de ses armes, tant par mer que par terre.

“ Samedi au soir, il viendra chez la *Marquise de Norradour* à Bellevue, où il soupera, & couchera.”

On peut appeller cela, faire garder les manteaux à tout un roïaume.

Par la nature du gouvernement monarchique, il est impossible que le Monarque se livre à ses désirs dérégles, sans que ses sujets ne suivent son exemple. C'est un centre où toutes les actions des particuliers se rapportent.

L'histoire de la volupté des peuples François est fondée sur celle de ses rois. Avant François premier, les François étoient plus galans que débauchés. Ce prince qui eut publiquement des maîtresses, & qui mourut d'une maladie qu'on appelle honteuse, parcequ'elle étoit la  
suite

fuite de ses débauches, ouvrit la porte au libertinage. Cependant il y avoit encore de la retenüe : car un peuple ne se corrompt pas tout d'un coup.

Henri IV. qui ne cachoit ni ses goûts ni ses fantaisies pour le sexe, échauffa les désirs de la nation & les déranga.

Louis XIV. Prince voluptueux, ardent dans ses passions, & qui enlevait les femmes de ses sujets, avec qui il vivoit ouvertement, déterminait la débauche ; sous son règne elle fut presque générale : son exemple qui fut suivi dans le gouvernement qui lui succéda, acheva de tout pervertir.

Il n'y a point de femmes ici, je parle même de celles qui passent pour assez retenües, qui ne regardent comme un badinage celui de déshonorer leur mari. Elles s'y croient autorisées par l'exemple du souverain, qui dans un état monarchique justifie tout, jusques au crime-même.

L E T.

## L E T T R E LXXII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**L**A plus difficile de toutes les sciences en Europe, est de savoir qu'on ne fait rien : mais il y en a une autre qui l'est encore plus, c'est de douter de tout.

On se moqueroit à la Chine d'un philosophe qui voudroit s'aviser de douter que nous existons, & qui diroit qu'il pourroit arriver que cela fût, mais qu'il ne seroit pas impossible que cela ne fût pas : car voilà le langage ordinaire de ces derniers savants.

Dans toutes les régions du monde, on convient que la lumiere est le jour : il y a des savans ici qui sont en état de vous prouver que la lumiere est la nuit.

Cette science a causé bien des révolutions dans l'esprit humain : on a fait des livres sans nombre pour persuader qu'il falloit douter de tout ; & on est parvenu à la fin à ne s'accorder sur rien.

II.

Il a fallu un grand travail pour détruire tous les principes, & accoutumer l'imagination à flotter continuellement entre le vrai & le faux.

Cette science influe ici sur toutes les affaires de la vie civile. Une incertitude générale a gagné la nation, qui ne fait jamais ce qu'elle veut. Elle a passé au cabinet du Prince & préside au conseil du Roi. Une délibération est toujours démentie par une autre délibération. On balance entre le système de faire la paix & le projet de continuer la guerre. On n'est pas bien d'accord avec soi-même là-dessus. Les ministres sont toujours en suspens sur ce qu'ils doivent faire.

Cette indétermination descend dans les arts, & pénètre dans le domestique des maisons particulières. Un père de famille ne fait jamais ce qu'il fera de ses enfans. Il les détermine d'abord à un état, & dans peu il leur en fait choisir un autre.

L E T-

## L E T T R E LXXIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-nan,  
à Pékin.*

De Paris.

CHaque courier apporte ici la défaite d'une partie de l'armée Françoisé qui est maintenant en Allemagne; ce n'est pas que cette armée soit peu nombreuse, elle pourroit faire elle seule la conquête de l'Europe. Les divisions des généraux forment une guerre plus dangereuse pour la France, que celle que lui font ses ennemis; leurs jalousies, leurs piques, leurs haines désolent cette monarchie. Pendant que les généraux chamaillent entre eux, & se livrent des combats particuliers, la nation perd des batailles générales. Les querelles politiques des souverains ne font rien en comparaison de celles-ci; il se trouve quelquefois des tempéramens pour concilier les intérêts des princes, mais il n'en est point pour terminer les différens des généraux. Lorsqu'on en envoie deux au loin pour combattre les ennemis de l'état, la première chose qu'ils font, est

d



de se contrequarrer l'un l'autre ; il y en a toujours un qui veut être plus habile, & qui par conséquent trouve toujours mauvais ce que l'autre fait : le grand point, c'est d'acquérir la supériorité ; voilà la grande affaire, celle à laquelle les intérêts de la couronne sont toujours sacrifiés.

La plus mauvaise nouvelle qu'on puisse donner à l'un d'eux, c'est de lui apprendre que son collègue vient de remporter un avantage sur l'ennemi ; mais il tressaillit de joie, quand il est informé qu'il a fait quelque bétise qui l'a engagé dans un mauvais pas. On fait plus, on se tend réciproquement des embuscades, & chacun de son côté tâche de faire tomber son rival dans quelque piège. Quelquefois ils se déchirent par des libelles diffamatoires, qu'ils rendent publics ; cette manœuvre se passe au su & au vu de la France & de toute l'Europe, sans qu'aucun châtiment capital s'ensuive. On exécute ici un homme qui en a tué un autre, & on ne fait point mourir un général qui dans une seule action en aura fait assassiner vingt-mille.

En Asie, un commandant répond sur sa tête des événemens de la guerre ; en Europe,

Europe, il n'est pas même responsable de ses mauvais desseins ; s'il manœuvra mal, & qu'il fasse périr une armée entière, la seule punition qu'on exerce contre lui, c'est de le rappeler. La guerre seroit peut-être finie dans le nord sans l'avarice & les monopoles d'un général François ; les ennemis de cette monarchie s'y étoient mis dans une si mauvaise position, qu'il suffisoit de profiter de leur désavantage, pour parvenir à la paix ; mais une armée d'Allemands acheta de lui sa liberté, & recommença la guerre. A l'égard du général François, après avoir vendu ainsi les intérêts de la couronne, il se retira tranquillement avec plusieurs millions qu'il employa à paier ses dettes, & à bâtir à Paris des hôtels superbes. Il est maintenant dans une province où il donne des fêtes continuelles, & fait le magnifique : il jouit paisiblement des richesses qu'il a acquises, aux dépens du sang le plus pur des François.

Que dis-tu de la clémence du Roi de France, dont la modération va, jusques à voir égorger impitoyablement ses peuples, sans tirer vengeance de tant d'homicides volontaires ? A la Chine, cela s'appelleroit un Empereur cruel & barbare.

bare. Si on coupoit plus de têtes de généraux en France, il y en auroit beaucoup moins d'abbatues parmi les sujets.

L E T T R E LXXIV.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à l'Orient.*

De Venise.

**J**E suis maintenant à Venise; c'est-à-dire, au milieu de la mer, dans un grand navire fait de pierres, que l'art & la nature tiennent à l'ancre depuis plus de treize-siècles.

Les Européens sont singuliers en tout : on découvre sous leur ciel des climats riches & féconds qu'ils abandonnent aux oiseaux de proie, ou aux bêtes carnacieres, pour habiter des marais mal sains où ils ne vivent que de coquilles.

Tu peux bien t'imaginer qu'on n'a pas ici toutes les commodités ; car on n'est jamais bien à son aise dans un vaisseau. Il manque à Venise la chose la plus essentielle à la vie : je veux dire des sources d'eau vive. On a besoin d'un pilote pour parcourir cette ville, on ne peut aller  
dans

dans les ruës qu'en barque, à moins d'avoir le privilège de ce saint, dont parlent les Chrétiens, qui marchoit sur les eaux.

Si on a à faire ou à rendre quelque visite, il faut avoir recours à la bouffole & consulter les vents; s'ils sont contraires on est obligé à différer de se voir jusques à l'espérance d'une plus heureuse navigation. Il est vrai qu'on peut aller à pied dans presque tout Venise par des quais établis pour cela; mais c'est une commodité très incommode; car il faut continuellement monter & descendre des ponts.

Chacun tient ici son équipage à l'ancre, & cet équipage est une espèce de tombeau tendu de noir, où l'on s'enterre régulièrement cinq ou six-heures par jour.

On diroit que cette ville est faite à ressort. Ses pagodes & ses palais rentrent & ressortent continuellement de dessous les eaux. Quelque fois Vénise est en pleine mer; il y a des tems où elle est presque en terre ferme. Les Vénitiens ont si grand-peur d'être unis au continent, qu'ils inventent tous les jours de nouvelles machines pour tenir leur état flottant.

En entrant dans cette ville, on respire un air de volupté, dangereux pour les mœurs.

TOME II.

M

Tout



Tout est spectacles, plaisirs & divertissemens frivoles.

Dans les autres états de l'Europe, la folie du carnaval ne dure que quelques jours : ici on a le privilège d'extravaguer six-mois de l'année. La république en donne la permission, & avec elle le privilège du déguisement ; ce qui est assez bien imaginé pour que les peuples puissent se livrer à leurs vices sans aucune honte.

LETTRE LXXV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**I**L est malheureux pour le peuple, que le prince ait des passions, mais encore plus que ses ministres les découvrent. Aussitôt que le Roi régnant eut donné à connoître son goût pour les femmes, tous ceux qui étoient au-tour de lui, cherchèrent à louer ce penchant. Peut-être que ce Prince eut vu finir cette inclination dès sa naissance, si ceux qui l'environnoient, n'avoient employé toutes sortes de moïens pour l'irriter. Dès que son choix fut fait,

on

on le loua ; la flatterie en fit l'apologie, on trouva des vertus, où il n'y avoit que des crimes ; il ne se trouva pas un seul honnête homme dans tout le Roïaume, qui lui représentât le danger où il s'exposoit, lui, l'état, & son peuple. Funeste condition que celle des Rois, être continuellement poussé au vice, & n'avoir pas un seul ami qui leur montre le chemin de la vertu ! C'est que l'on profite de tout, lorsque le souverain se livre à cette passion ; on le gagne par celle qui l'a déjà gagné ; les graces & les faveurs coulent plus facilement par ce nouveau canal : on obtient tout ce qu'on veut, parceque la favorite peut demander tout ce qui lui plaît. A quoi il faut ajouter que les désordres, qui dans la société résultent de la même passion, demeurent sans châtimens ; car comment le prince puniroit-il une licence, dont il donne lui-même l'exemple ? On n'a point tous ces avantages avec un prince ennemi de la volupté, qu'on ne prévient pas de même, & qui punit d'autant plus sévèrement les désordres de cette passion, qu'il n'en ressent point les effets.

J'ai lu avec attention l'histoire de la plupart des gouvernemens de l'Europe, & j'ai découvert que le désordre & la con-

fusion s'y font introduits, dans la proportion que les souverains ont suivi leur penchant pour les femmes.

## L E T T R E LXXVI.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**I**L faut, cher *Kié-tou-na*, que je te communique mes craintes. Je tremble de me trouver dans un roïaume qui n'a rien de libre, où tout est esclave jusques à la parole. Il n'est pas même permis ici de penser.

Je dois m'instruire du gouvernement de ces peuples, des mœurs de la nation, & de celles du Prince. Il faut pour cela que je me confie, que je demande, que j'interroge; & ce sont ces questions que je crains. Elles peuvent me rendre suspect; & de la suspicion à la conviction, il n'y a ici que l'intervale de l'accusation.

La Chine n'a rien à démêler avec la France: ses intérêts sont diamétralement opposés aux siens. Cependant si on fa-  
voit que je viens prendre connoissance de  
ce

ce gouvernement, je serois arrêté & en-  
féveli pour toujours dans une obscure pri-  
son.

Je frémis quand je pense qu'il ne faut  
qu'un ennemi, ou un indiscret pour me  
perdre. La liberté d'un homme en France  
tient à si peu de chose, qu'un faux avis la  
balance toujours.

Cependant ce gouvernement n'est pas  
comme celui de Turquie, où la volonté  
du Prince est la loi suprême. Dans ce  
gouvernement on fait le procès à tout le  
monde ; mais on ne l'instruit qu'après  
qu'on a pourri en prison : aussi la sen-  
tence d'élargissement n'est gueres si-  
gnifiée qu'au cadavre. Ce n'est qu'après  
qu'on est mort en prison qu'on recouvre  
sa liberté.

Je reviendrai peut-être à cette matiere ;  
elle est de la derniere importance : car où  
la liberté du citoïen n'est pas assurée, il  
n'y a point de gouvernement politique &  
civil : tout est tyrannie ou despotisme.



## L E T T R E LXXVII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**L**E Chevalier, qui m'avoit promis depuis long-tems de m'introduire dans une société de beaux esprits de Paris ; me présenta en dernier lieu chez un homme de lettres, où s'assemblent ordinairement des savans, la plûpart auteurs, ou qui ont envie de l'être. La compagnie étoit mêlée. Je remarquai, qu'il y avoit autant d'hommes de lettres, que de femmes savantes ; car il n'en est pas en Europe comme dans notre Asie, où nos dames renfermées dans leur ménage ne peuvent se distinguer que par les vertus domestiques : ici elles ont la permission d'aspirer aux premières places de la république des lettres, & de faire assaut de génie avec l'autre sexe.

Nous nous rangeâmes le Chevalier & moi dans cette assemblée, de maniere que nous pouvions entendre tout ce qui s'y disoit,

disoit, sans qu'on pût faire beaucoup d'attention à nous.

Je m'attendois à une conversation distinguée, & je préparois d'avance mon esprit à recevoir les différentes impressions des traits brillans dont j'allois devenir l'admirateur; mais au-lieu de ceux-ci, l'assemblée ne s'entretint que de choses ordinaires exprimées en termes communs, & en phrases assez triviales.

Après que ces gens à talens eurent parlé pendant une heure sans rien dire: Monsieur, dis-je, à mon conducteur; sont-ce-là vos grands esprits! à ce qu'il me paroît, le titre de beau génie ici n'est pas cher; on peut l'être à un prix raisonnable: il me semble qu'il ne tiendrait qu'à moi de le devenir.

Comme le Chevalier connoissoit presque tous ces gens de lettres de l'un & de l'autre sexe, je n'eus pas besoin de m'adresser à d'autres qu'à lui pour m'en former une idée. Monsieur, lui dis-je, qui est cette dame, qui a le visage long & les yeux assez beaux? C'est, me dit-il, la princesse de R-b-c: elle protège les arts liriques, la musique, la délamation, & à cause de cela elle passe pour une espèce d'auteur; car à Paris la protection tient

M 4.

lieu

lieu de composition. Il me semble, repris-je, que cette princesse n'est pas trop bien placée dans cette compagnie ; cela est vrai, reprit-il ; mais nos femmes de la première qualité s'imaginent que la fréquentation des gens à talents, les fait passer dans le monde pour en avoir ; ce qui fait qu'elles se dégradent souvent par la société des gens les plus vils. Celle-ci est toujours fourée parmi les comédiennes, les acteurs, & les chanteurs ; gens qu'on ne devrait voir que sur le théâtre ; mais qu'elle voit chez elle ; ce qui fait dire ici aux esprits malins, qu'elle passe avec eux les bornes de la représentation.

Qu'elle est cette jeune dame, continuai-je, qui est à côté de la princesse ? C'est une femme de condition qui a eu le malheur de faire un madrigal que les connoisseurs ont trouvé bon ; & depuis ce tems-là la tête lui a tourné : elle croit surpasser en poésie, tout ce que l'antiquité a produit de plus célèbre. Sa conversation, ses discours, sa correspondance, sont en vers : elle n'écrit aujourd'hui à ses amans qu'en forme de bouts rimés : ce qui les désespère : car au lieu de vers ambigus, ils voudroient d'elle une prose claire.

Pouvez-

Pouvez-vous me dire quelle est cette troisieme qui est assise tout auprès ; c'est-à-dire, quel est son genre de littérature ? Elle est profonde, reprit-il, dans la science abstraite des historiettes galantes. Elle a aquis la réputation de bel esprit dans le monde par la composition d'un Roman manuscrit ; mais elle est à la veille de détromper le public ; car elle va le faire imprimer.

Et cette quatrieme, qui est près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air si pensif ; qui est elle ? C'est une femme, me répondit-il, qui a donné dans le Grec ; car nos dames ici se piquent d'en savoir plus que les hommes : celle-ci est possédée du démon d'Homere, & elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction ; c'est pour cela qu'elle a étudié le Grec ; mais elle a oublié d'apprendre le Latin, & le François.

Passons aux Cavaliers, interrompis-je ; car je ne suis pas fort satisfait de vos dames littéraires. Quel est cet homme pensif & rêveur qui est vis-à-vis de nous ? C'est un homme, me répondit le Cavalier, qui doit avoir du génie ; car il a fait l'Esprit \*, mais cet esprit lui a fait perdre

\* Un livre qui porte ce titre.

le jugement : on l'a persécuté à outrance : le gouvernement a établi un conseil pour le juger. Ses amis lui conseillèrent de se déclarer contre des juges ignorans, qui à cause de cela étoient hors d'état de faire le procès à l'esprit ; mais il s'est trouvé, malgré les loix du savoir, que l'auteur est financier, & que contre toutes les règles de la littérature, il a quatre-vingt-mille-livres de rente : or il est décidé en France qu'il n'y a point d'esprit qui vaille ce revenu-là. Il fut obligé de faire amende-honorable ; & d'avouer devant un grand tribunal que son esprit n'avoit pas le sens commun ; & par-là il se sépara de lui-même juridiquement.

Qui est cet autre Cavalier qui est tout près de lui ! C'est encore un auteur, me dit-il. Celui-ci fit jadis une tragédie appelée Denis le Tiran qui eut quelque succès. Cette pièce le détermina à écrire. Depuis cette tyrannie en vers, il a donné plusieurs tyrannies en prose : & aujourd'hui il tyrannise tous les mois le public par une Brochure tyrannique. Voilà un écrivain bien tyran, lui dis-je ; je défie que son Denis le soit d'avantage.

Mais qui est ce petit homme froid & suffisant, & qui a l'air d'un sot, ici vis-à-vis

à-vis de nous à notre gauche? C'est, me répondit-il, un misérable écrivain, dont les ouvrages sont aussi insipides que la figure. Il a écrit l'histoire des Rois de Rome avec une puérilité incompatible avec la grandeur de ces premiers fondateurs des maîtres du Monde. Depuis qu'il a fait fortune, il ne donne que des pièces fugitives aussi froides que ses Rois. Il s'est fait concierge des nouvelles politiques; il a la clef des gazettes étrangères: les Hollandois ne sauroient faire entrer leurs mensonges périodiques en France, sans lui en demander la permission. Il tient ce droit de la Cour, car ce gouvernement met tout en parti. Il y aura bientôt chez nous un privilège pour le débit des chansons, & des vaudevilles.

Quel est cet auteur qui est assis derrière tous les autres? Ce n'est pas un auteur, me dit-il, c'est un journaliste. He, qu'est-ce que c'est qu'un journaliste? C'est un homme qui pense après les auteurs, & qui imprime à la suite des imprimeurs. Le savoir, & l'esprit ne sont pas nécessaires pour faire un journal; il ne faut que des livres nouvellement sortis de la presse. Celui que vous-voiez-là est un misérable



compilateur, qui donne une misérable  
feuille littéraire.

LETTRE LXXVIII.

*Le Même, au Mandarin Cotaoyu-se,  
Censeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

**T**OUT le monde ici parle morale; mais il y a fort peu de gens qui aient des mœurs. On voit tout plein d'hommes à Paris qui disputent continuellement sur des choses qu'ils ne croient point, & font paroître un grand zele pour des maximes qu'ils ne pratiquent pas. Les libertins surtout font beaucoup de bruit, & se répandent le plus en raisonnemens moraux. C'est un ton maintenant de parler vertu. La morale en France est à la mode comme les Romans. Il faut qu'un homme du bel air soit instruit de cette partie du savoir; & qu'il puisse tenir tête dans l'occasion aux docteurs de cette science.

Mais cette mode ne se borne pas à l'emphase du raisonnement: la morale ici est d'une toute autre utilité. Elle sert elle-même

même à corrompre les mœurs : c'est aujourd'hui le chemin le plus court pour arriver au vice. Un libertin, qui veut séduire une femme, l'emploie toujours à coup sûr.

Ce n'est pas que celle qui se laisse tromper ait plus de vertu, que celui qui trompe ; mais on est convenu de part & d'autre de faire semblant d'avoir des mœurs ; & de mettre sur le compte de la surprise, ce qui est toujours l'effet d'une convention tacite préméditée.

Les séducteurs de bonne foi sont si décriés aujourd'hui, qu'ils sont hors d'état par-là de corrompre. Pour gagner du terrain sur le vice, il faut se conserver une bonne réputation en morale. Il est rare qu'une femme ne se rende aux arguments d'un homme qui parle mœurs. Elle ne manque jamais de se laisser séduire, lorsqu'il lui prouve qu'il est si délicat en sentimens, que ce n'est pas par débauche, mais par vertu qu'il la déshonore. C'est ainsi que la morale est changée en poison, & que le seul moïen, qui reste à la religion pour retenir les mœurs, est employé à les corrompre.

L E T



## L E T T R E LXXIX.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou na,  
à Pékin.*

*De Paris.*

**I**L y a des gens ici qui font de l'or :  
mais ils sont si pauvres, qu'on ne les  
souponneroit jamais d'exercer une profes-  
sion si lucrative. Cela s'appelle la pier-  
re philosophale, ou le grand œuvre.

Ses adeptes sont dans la dernière indi-  
gence. Presque tous ceux qui font de l'or  
à Paris, n'ont point de cuisine. A l'égard  
de leurs ustenciles, ils se réduisent à  
quelques bassins de terre remplis de li-  
queur.

Il y a longtems que l'on est convenu  
que cet art n'est autre chose qu'un im-  
posture, & néanmoins il paroît tous les  
jours quelque imposteur. C'est l'impas-  
sibilité où l'on est de jouir tout d'un coup  
d'une grande fortune, qui fait qu'on se  
livre à cette science trompeuse.

Les voies ordinaires de s'enrichir sont  
trop longues. La pierre philosophale  
pro-

promet des richesses immenses. On va au plus pressé, on cherche à convertir tout en or.

Cent-chimistes ruinés à souffler, & qui sont morts de faim, ne font, pour emploïer cette expression figurée, que remplir les fosses de la cupidité de ceux qui viennent après. On leur passe sur le corps pour parvenir à la même pauvreté.

On ne guérira jamais de la pierre philosophale : c'est qu'elle promet de trop grands avantages. D'ailleurs cette science d'imposture crée une sorte de possession. Elle donne l'espérance d'une richesse qui, toute trompeuse qu'elle est, forme une jouissance anticipée.

Tant que les hommes remettront leur bonheur à l'avenir, sans s'embarasser du présent, ils se livreront à cette science, parcequ'elle promet toujours ; & que le caractère du cœur humain est de se livrer aux promesses.

L E T.

## L E T T R E LXXX.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**L** E S cheveux des femmes à Paris sont bien malicieux. En naissant ils étudient l'art de plaire. Ce sont des filets, où les hommes viennent se prendre. On m'a parlé d'une dame qui a fait beaucoup de conquêtes avec une tresse.

Il faut un grand travail ici tous les matins, avant que la chevelure d'une femme ait reçu le degré de coquetterie dont elle est susceptible. Je ne saurois cependant comprendre, pourquoi la plupart prennent la peine de faire croître leurs cheveux jusques au-dessous des talons, pour les retrousser jusques au-dessus de la tête ; ce qui forme un volume aussi lourd qu'embarrassant. Quand on y fait attention, on ne peut s'empêcher d'être convaincu que la tête d'une Françoisse est plus forte que celle d'un homme : car outre le poids d'un grand nombre de chansons d'opéra, de vaudevilles, & d'airs à boire, plusieurs volumes

volumes de romans, & un nombre prodigieux de noms d'étoffes de soie, de coëffures, de garnitures, de dentelles, de blondes, de palatines, de rubans, de pompons, &c. dont elle est chargée, elle porte encore celui de deux ou trois-livres d'une poussiere blanche qu'on appelle poudre, & de cinq ou six-onces d'un onguent qu'on nomme pomade.

A la Chine les cheveux des femmes naissent par la pointe; en France on diroit qu'ils sortent de la tête par pelotons. Un homme qui en a le commandement, les divise en deux ou trois-cens portions égales qu'il empaquette, & brûle en suite avec un fer rouge, pour les rendre plus souples & plus obéissants.

Il y a à Paris quatre-sortes de femmes, qui se distinguent par l'arrangement de leurs cheveux; les *bichonnées*, les *maronnées*, les *chignonnées*, & les *barbettes*, du nom d'un petit dogue qui a le poil tout frisé, & dont leur tête devient l'image. Je soupçonne assez la cause du *bichonage* & du *maronage*, & je devine aisément la raison de celles qui portent les cheveux plats & relevés par derriere; mais je t'avoue que je ne saurois comprendre, pourquoi il y a des femmes en France qui se  
coëffent

coëffent comme des chiens, pour plaire aux hommes.

## L E T T R E LXXXI.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**U**N étranger qui voïage dans cette république doit laisser sa langue à Fousine\*, & arriver à Venise muet.

Le silence est l'emblème de ce gouvernement : tout y est secret & mystère. La politique s'y couvre d'une épaisse nuit.

Les causeurs à Venise sont enterrés vivans dans un tombeau couvert de plomb. Un homme qui a parlé une fois, est condamné à un silence éternel. Il y a des gens qui, pour avoir dit un mot, sont muets depuis trente-ans.

C'est une grande tyrannie. La parole est une faculté de l'ame sur laquelle la législation n'a aucun droit, à moins qu'elle ne trouble l'ordre politique & civil ; même dans ce dernier cas elle ne doit être

\* Le port où l'on s'embarque

suivante

fujette qu'à la répréhension. On punit ici le citoïen qui a parlé comme celui qui a agi ; ce qui confond l'ordre des crimes, & celui des châtimens.

Un sénat qui craind les réflexions des particuliers avouë par-là sa foiblesse.

On doit se former un plan, & quand celui-ci est établi, il faut laisser agir les causes secondes,

Jamais les bons gouvernemens anciens ne mirent d'inquisition sur la parole : il fut libre de réfléchir & de prendre connoissance de ce qu'il importe le plus à chaque citoïen de savoir ; je veux dire l'ordre de l'administration. Comme l'institution avoit pour objet le bien public, elle ne craignoit point les réflexions des gens oisifs.

Le peuple à Rome avoit droit de dire son sentiment sur les affaires d'état, & ce ne fut qu'après la perte de la république que les empereurs lui imposèrent silence.

D'ailleurs un état, qui prévient les réflexions générales, se prive par-là d'un grand avantage ; car parmi les peuples il y a toujours des gens qui pensent sensément ; leurs réflexions sont d'autant meilleures qu'elles sont dégagées des préventions ordinaires des gens en place : en un mot,

mot, le droit de l'homme est de penser,  
& celui du citoïen est de parler.

## L E T T R E LXXXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris:

**J**E n'ai communiqué à personne le mémoire du Chinois qui se plaint à notre Empereur de lui avoir enlevé sa femme, cette pièce seroit ridicule. La morale ici n'arrive point jusques à mépriser la faveur du Prince ; partout où cette faveur se manifeste, la probité, l'honneur & la religion mettent pavillon bas. On seroit montré au doigt, si l'on s'avisoit de pousser jusques à ce point la pédanterie des mœurs.

Bien loin que les maris en France regardent cet enlèvement, comme un affront, ils l'envisagent au contraire comme l'effet de la plus grande estime du souverain. Une famille est bien illustrée ici, quand le monarque veut la déshonorer par ses voluptés. Les maris sont presque toujours à briguer cet honneur. A la der-  
niere

niere élection de la favorite qui régné aujourd'hui, il y eut plus de cent-mémoires présentés par des femmes mariées pour obtenir cette place, & l'on prétend que la plûpart avoient été dictés par les époux. La pièce suivante est bien différente de ton mémoire. C'est un mari lui-même qui invite sa femme (qui dans ce tems-là étoit à la campagne) de se rendre à la ville pour essaier si elle ne pourroit pas avoir le bonheur de se prostituer au Roi. La dépêche étoit conçue dans ces termes.

“ Madame,

“ Le Roi vient de rompre avec  
“ Madame de *Mailly* . . . Il n'a point  
“ de maîtresse dans ce moment; la  
“ place est vacante. Vous avez de la  
“ beauté, de la jeunesse, & de l'esprit, je  
“ ne doute nullement que, si notre souve-  
“ rain vous voit, il ne fixe sur vous ses  
“ regards. Mon amour & ma tendresse  
“ vous sont connus, il n'y a rien que je  
“ ne fasse pour vous faire paroître devant  
“ lui avec éclat. Partez aussitôt ma lettre  
“ reçue; nous irons ensemble à la Cour,  
“ & je vous présenterai moi-même à  
“ Louis XV. Rien n'égale le plaisir que  
“ je ressens, lorsque je songe que vous  
ferez



“ ferez peut-être bientôt dans ses bras.  
 “ J’éprouve une joie inexprimable, en  
 “ pensant au rang où la faveur du Prince  
 “ va élever notre maison, & l’honneur  
 “ qui en va rejaillir sur toute notre fa-  
 “ mille. Ah, ma chere épouse, puissiez-  
 “ vous dans ce moment goûter autant de  
 “ satisfaction que j’en ressens!”

## R E P O N S E

“ Mon cher Epoux,  
 “ J’ai reçu votre lettre qui m’a presque  
 “ fait mourir de joie. Je pars, je vole  
 “ pour me rendre à Paris. La preuve  
 “ que vous me donnez de votre amour,  
 “ m’enchanté. On reconnoît dans votre  
 “ stile le tendre amant, le mari fidele, &  
 “ surtout un caractère de probité, digne  
 “ des mœurs de notre siècle. Je ne veux  
 “ point vous dérober la gloire de m’aider  
 “ à faire la conquête de notre glorieux  
 “ monarque ; je marcherai au lit de ce  
 “ Prince sous vos étendats. Pour qu’il  
 “ ne manque rien à l’honneur auquel  
 “ vous aspirez, je vous permettrai de me  
 “ déshabiller, le soir que ce Prince ache-  
 “ vera votre bonheur & le mien. Je sens  
 “ déjà par avance le plaisir que l’amour  
 “ que

“ que j’ai pour vous, me fera goûter dans  
 “ ses bras. Ah, mon cher Epoux, puis-  
 “ siez-vous, en lisant ces mots, ressentir  
 “ une joie aussi pure, que celle que je goûte  
 “ dans ce moment!”

Tu comprends bien que chez une nation, où les maris & les femmes sont d’une si heureuse intelligence, ton mémoire seroit de trop.

## L E T T R E LXXXIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
 à Pékin.*

De Paris.

A Paris, mon cher *Kié-tou-na*, les tailleurs sont des hommes importans. Ils distribuent la considération & mettent des gradations au mérite. Tel homme qui brille & qui fait beaucoup de bruit dans le monde, seroit confondu dans la foule sans son tailleur, qui l’a distingué dans les compagnies, & l’a fait paroître au grand jour.

J’aurai de la peine à te le persuader peut-être ; mais tu ne saurois croire combien un habit brodé peut donner de considération.

Je

Je connois ici un homme qui, n'aïant pu percer la foule, se plaint à son tailleur de l'injustice du siècle; celui-ci qui avoit bonne envie qu'il se distinguât, lui fit un habit à habiller si galant, que depuis on parla toujours de lui.

Les qualités personnelles, faites ainsi à l'aiguille, sont d'autant plus estimables qu'elles sont plus variées. Par exemple, un tailleur peut, par le moïen des habits de deux saisons, donner un esprit d'été & un mérite d'hiver : le tout à la mode & dans le dernier goût.

Les livrées galantes sont surtout des qualités distinctives. Un seigneur, qui a six grands laquais bigarrés, est sûr de faire du bruit dans la ville, & d'avoir l'estime de toutes les sociétés, où cette vertu est recommandable.

Les perruquiers ne sont pas moins utiles. Le palais leur est redevable d'une grande partie de son mérite. La plupart des graves magistrats doivent, à leur grande perruque quarrée, tout le respect qu'on a pour eux. Sans les perruquiers, les petits-mâtres seroient des objets pitoyables. En effet quel relief auroient-ils dans le monde, sans leur perruque bichonnée ou maronnée ?

Ils

Ils ont une autre qualité, qui est celle de rajeunir les vieillards. Deux-onces de cheveux noirs mettent une tête de soixante-années au niveau de celle de vingt. On est frisé ici depuis le jour qu'on naît, jusques à la veille de son enterrement.

## L E T T R E LXXXIV.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**E**N fouillant en dernier lieu dans les archives d'un politique de Paris, mort depuis plus de quinze-ans, on trouva le papier suivant, avec cette inscription.

*Prophétie Politique sur l'Europe.*

“ En verité, en verité. je vous dis  
 “ que l'homme du nord, qui est venu de  
 “ peu, fera très grand un jour.  
 “ L'aigle qu'il dépouillera jettera les  
 “ fondemens de sa puissance.  
 “ Il s'unira d'abord avec le coq pour  
 “ diminuer la fierté du lion, l'allié na-  
 TOME II. N “ turel

“ turel de l'oiseau à deux têtes. On le  
“ moquera, on le glosera, on le rira ;  
“ mais bientôt les rieurs feront pour  
“ lui.

“ Ses soldats battront les armées d'ai-  
“ glons qui se mettront en campagne pour  
“ s'opposer à ses desseins. Ses victoires  
“ lui vaudront un grand domaine, qu'on  
“ lui laissera pour l'engager à s'en tenir-  
“ là.

“ Mais dès qu'on le croira livré au  
“ sommeil de la paix, il s'éveillera en sur-  
“ faut. Ses géans se répandront de nou-  
“ veau comme un torrent, & envahiront  
“ les états voisins : ses forces feront  
“ comme une mer orageuse qu'aucune  
“ digue ne peut arrêter. Il dira pour  
“ excuse de l'irruption que c'est pour  
“ prévenir un complot fait contre lui ;  
“ mais il n'y aura d'autre complot que  
“ celui qu'il aura formé lui-même.

“ Cette seconde fois il s'unira au li-  
“ on pour diminuer la puissance du  
“ coq, qui à son tour se joindra à l'oiseau  
“ à deux-têtes.

“ Alors l'Europe effraïée commencera  
“ à craindre. Les Germains, les Francs,  
“ les hommes du pays des glaces, &  
“ plusieurs

“ plusieurs petits peuples d’Allemagne se  
 “ liguèrent contre lui, mais il les battra  
 “ tous.

“ Le coq fatigué d’une guerre ruineuse  
 “ avec le lion fera sa paix avec lui, &  
 “ l’aigle prête à battre des ailes de-  
 “ mandera quartier à l’homme du nord,  
 “ qui le lui accordera à condition qu’en  
 “ quitant les armes il gardera ce qu’il a.”

Jusques-là la prophétie politique pour-  
 roit être faite en partie après coup ; mais  
 voici où elle commence.

“ En vérité, en vérité, je vous dis  
 “ encore une fois que l’homme du nord  
 “ qui est venu de peu ne s’en tiendra pas  
 “ là. A la paix il ne congédiera pas ses  
 “ géans ; mais au-contraire les exercera,  
 “ & les instruira pour la troisième-fois  
 “ aux sièges, & aux batailles. Il fera  
 “ des traités particuliers, s’assurera des  
 “ alliés, stipulera avec eux sur le nom-  
 “ bre d’auxiliaires qu’ils doivent lui four-  
 “ nir. Tout étant prêt, il épiera le mo-  
 “ ment de l’assoupissement général, &  
 “ alors il ouvrira de nouveau les écluses  
 “ de sa puissance. Dans cette guerre ses  
 “ desseins seront plus vastes, & ses vûes  
 “ plus étendues. Son projet sera d’at-  
 “ tenter sur l’Europe.

N 2

“ L’homme

“ L’homme du nord passera un grand  
 “ fleuve avec une armée de géans pour  
 “ attaquer le coq, tandis qu’il en laissera  
 “ une autre derriere lui pour contenir  
 “ l’aigle. Alors les Francs se lamen-  
 “ teront d’avoir été les premiers instru-  
 “ mens de sa grandeur ; ils ouvriront les  
 “ yeux ; mais il fera trop tard.”

## L E T T R E LXXXV.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
 Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**C**ETTE république a un souverain  
 comme Gènes. Ce souverain a le  
 même diadème ; excepté que celui-ci res-  
 semble plus à une Corne. Ne t’imagines  
 pas que ce soit celle d’abondance ; il n’y  
 a rien de si pauvre que ce Prince. Le Sé-  
 rénissime est nourri, logé & vêtu aux dé-  
 pens de la république. C’est un pensio-  
 naire d’état à qui on accorde le nécessaire  
 phisque. On lui entretient aussi quelques  
 domestiques pour le décorum : tout le  
 reste du luxe de la roïauté est à ses fraix  
 et dépens. Les autres Princes de l’Europe  
 s’en-

s'enrichissent à être souverains ; celui-ci se ruine ordinairement à être Prince. Il y a à Venise plusieurs familles qui sont dans l'indigence, parceque leurs ancêtres ont monté sur le trône.

Quoique le Doge de Venise ne soit gueres qu'une peinture cornue, tu ne saurois croire combien les nobles ici aiment à se faire peindre en corne. Il y a autant de brigues pour ce tableau-copie, que s'il étoit un original.

Ici le Prince a le droit de ne se mêler de rien, & on l'empêche bien de ne pas jouir de son privilége. Ce n'est qu'une figure ou une représentation du pouvoir de l'état ; car les Européens qui aiment les images les mêlent jusques dans les gouvernemens politiques. Je ne pense pas que ce souverain soit aimé de ses sujets : du-moins à sa mort personne ne prend le deuil. Ce jour qui partout ailleurs est jour de larmes & de tristesse, est marqué ici par des réjouïssances publiques : on se masque & on va au bal. On prétend cependant que l'allégresse qu'on marque dans cette occasion, ne regarde pas tant le Doge qui vient de finir son règne, que celui qui va commencer le sien ; ce qui fait si bien ou-

N 3

blier



blier le Prince mort, qu'on ne s'occupe que du vivant.

## L E T T R E LXXXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**S**I je suivois ici l'exemple de bien des gens, qui travaillent avec une peine infatigable à être oisifs depuis le matin jusqu'au soir, je passerois ma vie dans les caffés, les promenades publiques, les spectacles ; je fortirois nonchalamment d'un lieu pour me porter pesamment dans un autre ; & de cette maniere je tuerois le tems à force d'ennui : mais pour moi, qui n'ai pas le loisir de n'avoir rien à faire, je suis ces lieux où l'esprit n'a point d'occupation.

Ce n'est point que je m'accable à force de travail ; l'esprit doit avoir ses délassemens comme le corps. Il faut lui donner le tems, pour m'exprimer ainsi, de respirer.

Le matin après m'être habillé, j'écris les endroits où je dois me porter dans la  
journée,

journée, & le soir avant que de me coucher je mets sur le papier tout ce que j'ai vu, lu & entendu qui mérite l'attention de notre Cour ; mais je ne m'exclus pas pour cela de la société civile. Je fréquente les promenades, & on me voit quelquefois aux théâtres.

Paris est la contradiction même. On voit ici des gens qui font une espèce de vœu de passer leur vie à ne rien faire, & d'autres de s'accabler de travail ; ceux-ci n'ont presque pas le tems de s'appercevoir s'ils font au monde.

On me fit voir ces jours passés un homme de cabinet qui travaille régulièrement dix-neuf-heures dans la journée ; le reste des vingt-quatre-heures, il les donne au repos ; il en emploie une à manger, & les autres quatre à dormir. Son cabinet est son tombeau, il y est pendant sa vie, & y travaillera encore après sa mort.



## L E T T R E LXXXVII.

*Le Même, au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

**L**ES Européens cherchent dans leurs écoles la divinité qui ne se trouve que dans le ciel. Ils font une science de l'être suprême, & raisonnent continuellement sur ce qui est au-dessus de tout raisonnement.

Quand ils veulent définir la nature de Dieu, ils disent que c'est un être parfait, & par-là ils dégradent cette même divinité, dont ils veulent donner l'idée de perfection.

L'homme est fini, & Dieu est indéfini : or il ne sauroit y avoir aucun rapport entre deux-êtres, d'ont l'un a un commencement, & l'autre n'a point de fin.

Toutes les qualités de l'homme sont adhérentes au sujet de son essence : il voit, pense, & n'a des idées relatives qu'à celles-ci.

Quand on dit que Dieu est un être parfait, on veut dire par-là qu'il a toutes les per-

per-

perfections dont l'esprit humain peut se former l'idée : or cette idée de perfection, à l'égard de Dieu, n'est qu'une imperfection.

Les anciens couvroient d'un voile quelques-unes de leurs divinités. Ils vouloient donner à entendre par-là que leur nature étoit impénétrable, & en cela je trouve qu'ils marquoient une grande sagesse.

Je voudrois qu'on fermât les écoles qui traitent de l'essence de Dieu : c'est-à-dire, d'une science au-dessus de l'entendement humain, & que toutes les religions fussent réduites à la morale pratique.

A quoi sert de parler toujours de ce qu'on n'entend pas, & de vouloir définir ce que la foiblesse de nos lumieres met au-dessus de toute définition? ne vaudroit-il pas mieux adorer Dieu tel qu'il est, que de passer sa vie à étudier ce qu'il n'est pas ?

## L E T T R E LXXXVIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**I**L y a ici deux ordres de citoïens, les nobles & les ignobles. Les uns & les autres tirent leur tige du même tronc : excepté que les premiers ont fait écrire leurs noms dans un livre d'or, & que les autres l'ont oublié ; ainsi toute la différence est dans le livre.

Il en est qui, pour réparer ce défaut de mémoire, prennent le parti de s'y faire inscrire ; mais alors il faut païer une somme considérable à l'éditeur : de manière que le livre d'or est devenu un livre d'argent. Ainsi, entre un citoïen noble & celui qui ne l'est pas, il n'y a d'autre différence que la somme.

Cependant les nobles de la nouvelle édition ne sont pas si estimés que ceux de l'ancienne ; on les méprise même au point de leur faire regretter leur argent.

Il n'y a que les anciennes familles qui jouissent de la distinction due à leur rang.

Il

Il faut convenir qu'elles la méritent bien. Un noble d'ancienne tige jouit de toute la considération qui est due à sa naissance, & à l'ancienneté de sa famille, lorsqu'il s'est promené pendant trente-ans au *Broglia*, qu'il a brigué les premières charges de la république, qu'il a protégé beaucoup de femmes, & hasardé au jeu des sommes considérables, qu'il a eu des maîtresses, des chiens, des chevaux, & des équipages sur la *Brenta*, &c. &c.

Cependant toutes les vertus à Venise ne sont pas entièrement éteintes; on trouve encore dans cette république de grands hommes qui joignent aux qualités d'illustres citoïens les sublimes vertus des Romains dont ils sont issus.

## L E T T R E LXXXIX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**I**L est heureux pour nous, cher *Kié-tou-na*, que cette grande partie de l'univers que nous occupons soit sous la domination d'un seul maître. Sans ce pouvoir absolu qui anéantit tous les au-

N 6

tres,

tres, la Chine, comme la plûpart des autres empires du monde, feroit aujourd'hui le théâtre d'affreuses guerres.

J'ai examiné la cause de ces batailles continuelles qui affligent l'Europe depuis plusieurs siècles, & j'ai trouvé qu'elles naissent du partage de la puissance générale.

Chaque nation en Europe est une famille particuliere qui a un intérêt personnel à en affoiblir une autre : c'est ce qu'on appelle les intérêts des Princes. Un état passe pour bien habile, quand il a su diminuer la puissance de celui qui l'environne, & enter sa propre grandeur sur la ruine de son voisin. On abîme la grande famille, afin d'augmenter le pouvoir des petites, & c'est parcequ'on désolé celle-là qu'on détruit celles-ci ; car les branches tiennent au tronc.

On a beau séparer les intérêts politiques du corps de l'Europe, le désordre général revient toujours aux particuliers.

Je suppose que la puissance soit composée de cinquante-dégrés de force. Si par les guerres & les divisions on en diminue dix, les nations particulieres qui la composent deviendront foibles dans la même proportion. Ce qui  
fait

fait que cet affoiblissement universel ne se fait pas sentir, c'est qu'il est presque insensible, & que le pouvoir général semble toujours le même.

Mais quand cet affoiblissement seroit idéal, il y auroit toujours un mal réel, qui est la désolation des peuples.

On lit dans la plûpart des histoires du continent qu'un Prince chrétien, au-milieu du siècle passé, menaça d'envahir l'Europe, où, ce qui est la même chose, de la réduire en une seule domination, & que tous les peuples en furent éffraïés ; c'est-à-dire, qu'ils eurent peur de devenir heureux.

Ce qu'il y a de bien étrange, c'est que presque toutes les nations Européennes gémissent sous le joug qu'elles portent, & qu'elles aimeroient mieux périr, que de permettre qu'une grande puissance les en délivrât.

L E T.



## L E T T R E X C.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

J'AI entendu comparer l'ame à une table sur laquelle nos idées sont écrites. Dans ce cas-là, il n'y a rien d'écrit sur la table de l'ame de la plupart des François. Les trois-quarts & demi de ceux qu'on appelle de ce nom font des automates, doués d'une ame à la vérité, mais d'une ame stupide, privée de connoissances & de faveur.

C'est de l'éducation que dépend le génie, & il n'y a qu'un petit nombre d'hommes dans cet état qui soient éduqués. Tous les autres sont livrés à leur grossiereté naturelle. On peut dire qu'il n'y a presque point de François en France.

On m'a assuré qu'on compte actuellement quatre-millions de sujets du Roi Louis qui ne savent pas lire, & plus de six-millions qui ignorent l'art d'écrire. Les richesses ici font la mesure de l'éducation.

Il

Il n'y a que ceux qui les possèdent, qui aient les moïens d'apprendre à être François.

Il est vrai qu'il y a des écoles publiques où il n'en coute rien pour s'instruire ; mais ces écoles, qui sont le centre de l'ignorance, servent plutôt à gater l'esprit qu'à le former. Les bons maîtres ne sont que pour les citoiens opulens. Ici l'éducation ne donne rien à l'état. Sans le climat le peuple François seroit le plus stupide de l'univers.

## L E T T R E L C I.

*Le Même, au Mandarin Ministre à Pékin.*

De Paris.

**L**orsqu'un gouvernement se livre aux inquisitions trop recherchées, il s'expose à la raillerie, & aux satires les plus mordantes de ses sujets. Je t'envoie copie d'un mémoire qu'on fait lire ici sous le manteau ; c'est un libelle qui porte sur cette même inquisition.

M E-

## M E M O I R E.

“ A Monseigneur le Comte de St.  
 “ *Florentin* . . . Ministre & Secrétaire  
 “ d'Etat, aiant le departement de Paris.

“ Le zele de votre Excellence pour  
 “ soutenir l'honneur de la couronne, & la  
 “ peine qu'elle prend d'exiler, bannir, &  
 “ emprisonner les sujets du Roi, qui sont  
 “ assez indiscrets pour oser se plaindre des  
 “ maux qu'ils souffrent, a imposé silence  
 “ à tout le monde. Mais ce n'est pas as-  
 “ sez, Monseigneur, d'avoir ôté au peu-  
 “ ple l'usage de la parole ; l'ordre public  
 “ & la bonne police demandent encore de  
 “ prévenir certains discours muets contre  
 “ l'administration, qu'on prononce tous  
 “ les jours, sans parler.

“ Par exemple, on voit des gens mal  
 “ intentionnés dans Paris, qui censurent  
 “ le gouvernement par le seul secours des  
 “ mines & des gestes, & qui s'en plai-  
 “ gnent amèrement sans rien dire. Il y en  
 “ a d'autres plus criminels encore; je veux  
 “ dire ceux qui en dormant font des songes  
 “ injurieux à la gloire de la *Marquise de Torryadour*,  
 “ & à celle des ministres d'état ; car dans  
 “ ces crimes de léze-majesté vos espions  
 “ font entierement déroutés.

“ Pour

“ Pour obvier à ces grands inconvé-  
 “ niens, dont les conséquences peuvent  
 “ devenir funestes à la monarchie Fran-  
 “ çoise, je propose à Votre Excellence  
 “ deux-établiffemens.

“ L’un est un inspecteur général des  
 “ mines & des grimaces ; & l’autre un  
 “ bureau des songes.

“ J’ai pour remplir le premier poste,  
 “ un Italien qui est lui-même un très ha-  
 “ bile pantomime. Il connoît ce qu’un  
 “ homme a dans l’ame au seul mouve-  
 “ ment de ses yeux ; il possède l’art des  
 “ gestes au suprême degré ; il n’y a point  
 “ de contorsions & de grimaces dans la  
 “ nature, dont il ne découvre l’origine ;  
 “ il peut pénétrer ce qu’il y a de plus ma-  
 “ licieux dans un sourire ; & développer  
 “ une idée, par la seule inspection du plus  
 “ petit mouvement du corps ou des bras.

“ Par exemple, si l’on fait dans  
 “ un caffè public le panégyrique de la  
 “ *Marquise de Pompadour*, & que pendant ce tems-  
 “ là quelqu’un élève les yeux au ciel, il  
 “ l’arrêtera sur le champ. Si on fait  
 “ l’éloge du contrôleur général des fi-  
 “ nances, & qu’un particulier de la com-  
 “ pagnie se morde les levres pendant ce  
 “ discours, il se faisira aussitôt de sa per-  
 “ sonne.

“fonne. Si en louant nos campagnes  
“d’Allemagne, & l’habileté des généraux  
“qui y commandent nos armées, un  
“homme secoue deux ou trois-fois la tête,  
“& quitte brusquement sa place, il le  
“fera son prisonnier.

“A l’égard du bureau des songes, il  
“faut que l’autorité suprême s’en mêle,  
“attendu qu’un tel établissement ne peut  
“avoir lieu, sans un arrêt du Roi qui  
“ordonne à tous ses bons & fideles sujets,  
“de donner part au bureau de tous leurs  
“rêves suspects ou équivoques contre  
“l’administration & les personnes en fa-  
“veur. A cet effet, il faudroit créer un  
“second inspecteur des ruelles dans chaque  
“quartier, qui iroit tous les matins pren-  
“dre un état des songes, qui en rendroit  
“compte à Votre Excellence, afin qu’elle  
“fût informée avant dix-heures du ma-  
“tin comment le peuple a dormi la nuit  
“passée sur les matieres d’état. Ce bu-  
“reau est d’une extrême conséquence  
“pour le soutien de la couronne. Votre  
“Excellence est trop bien versée dans  
“l’histoire ancienne, pour ignorer qu’un  
“Empereur Romain fit mourir un ci-  
“toïen, parcequ’il avoit songé qu’il lui  
“coupoit la gorge; disant pour raison,  
qu’il

“ qu’il n’y auroit pas rêvé la nuit, s’il  
 “ n’y avoit pas pensé pendant le jour.

“ On pourroit pour l’ordre de la ré-  
 “ publique distinguer ces derniers crimes  
 “ de léze-Majesté, par les songes légers  
 “ & volatils qui ne peuvent apporter au-  
 “ cun préjudice au trône. Par exemple,  
 “ si un citoïen voïoit en songe la *Marquise*  
 “ avec un visage pâle & flétri, & à côté  
 “ d’elle le *R.<sup>o</sup>*. étonné lui-même de son  
 “ attachement après la perte de ses char-  
 “ mes, il seroit puni seulement par un  
 “ exil de trois-mois: mais s’il révoit,  
 “ qu’elle a été disgraciée, & que le *R.<sup>o</sup>*  
 “ lui a donné ordre de se retirer de la  
 “ Cour, le crime de leze-Majesté étant  
 “ alors capital, il seroit banni du Ro-  
 “ iaume à perpétuité, lui & ses descen-  
 “ dans.”

## L E T T R E X C I I .

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**U**N chacun se mêle ici de diriger les  
 affaires de l’Europe. Il y a tout  
 plein de gens à Paris qui ont la maladie  
 des réglemens.

“ On

On n'eut pas plutôt parlé d'un congrès général pour terminer à l'amiable les querelles des puissances belligérantes, qu'on vit paroître aussitôt un plan, pour prévenir les difficultés que les plénipotentiaires des Cours souveraines pourroient faire naître dans cette assemblée. Je t'envoie cette pièce qui me paroît curieuse : je m'imagine que c'est une ironie sur les minucies des ministres.

“ R E G L E M E N S

“ Pour l'établissement d'un congrès.

“ A R T I C L E P R E M I E R.

“ Les cinq grandes puissances belligérantes qui sont actuellement en guerre,  
 “ & qui souhaitent la paix, feront faire  
 “ cinq fauteuils pour asseoir leurs plénipotentiaires au congrès.

II.

“ Afin qu'il n'y ait point de méprise, &  
 “ que les *qui pro quo* des rangs n'accro-  
 “ chent point la paix générale d'Europe,  
 “ les couleurs seront distinguées. Le fau-  
 “ teuil de la France sera en velours blanc,  
 “ celui de la Reine de Hongrie, verd ; &  
 “ ainsi des autres suivant les livrées des  
 “ couronnes.

“ Ces

## III.

“ Ces fauteuils auront trois-pieds de  
“ largeur, sur quatre de profondeur, ex-  
“ cepté le fauteuil du plénipotentiaire de  
“ la Grande-Bretagne, qui en aura huit ;  
“ attendu que le derriere d’un Ambassa-  
“ deur Anglois est deux-fois plus large  
“ que celui d’un François, d’un Prussien,  
“ ou d’un Moscovite.

## IV.

“ On placera, seulement pour la forme,  
“ un grand fauteuil garni de velours rouge  
“ pour le médiateur d’Espagne ; mais ce  
“ fauteuil sera vuide, & ne contiendra  
“ point de médiateur.

## V.

“ Il y aura quatre chaises destinées  
“ pour les ambassadeurs de Pologne, de  
“ Suede, de Dannemark, & de la Répu-  
“ blique de Hollande.

## VI.

“ Tous les Envoïés des petits Princes  
“ d’Allemagne y auront des tabourets,  
“ & au cas qu’ils s’opiniatrent à vouloir  
“ des fauteuils ou des chaises, on les  
“ bannira de l’assemblée ; attendu qu’on  
“ peut donner la paix à l’Europe sans  
“ eux.

“ La



## VII.

“ La salle du congrès général sera me-  
 “ surée géométriquement, & divisée en  
 “ autant de portions différentes, qu’il y  
 “ aura de négociateurs.

## VIII.

“ Et afin qu’un plénipotentiaire ne  
 “ puisse point prendre sur le terrain d’un  
 “ autre, & débusquer insensiblement ce-  
 “ lui qui le précède, il sera établi des  
 “ bornes qui les sépareront.

## IX.

“ Le plénipotentiaire de la France au-  
 “ ra le pas sur tous les autres, & parlera  
 “ le premier, non pas à cause de l’ancien-  
 “ neté de cette monarchie, ou parceque  
 “ la préséance lui revient de droit, mais  
 “ à cause qu’elle a plus souffert.

## X.

“ Celui de la Reine de Hongrie, par la  
 “ même raison, viendra après, & ainsi  
 “ des autres jusques au Roi de Prusse.

## XI.

“ Le Ministre de France parlera d’un  
 “ ton de suppliant, celui de la Reine  
 “ de Hongrie d’un air humilié; l’Am-  
 “ bassadeur de Russie soupirera; celui de  
 “ l’Electeur de Saxe pleurera; mais la  
 “ voix

“ voix du Ministre du Roi de Prusse se-  
 “ ra ferme & décisive ; celle du négoc-  
 “ ciateur d’Angleterre sonore & définitive.

XII.

“ L’Agent de Versailles sera en petit  
 “ négligé ; le négociateur de Vienne n’au-  
 “ ra point de parure ; l’Ambassadeur de  
 “ Pologne sera en grand deuil ; le Prus-  
 “ sien en uniforme ; le Moscovite en Fi-  
 “ nancier. Il n’y aura que l’Ambassa-  
 “ deur d’Angleterre, qui sera en grand  
 “ gala.

“ On ne pourra parler à ce congrès  
 “ d’aucune autre affaire que de celle pour  
 “ laquelle on est assemblé.

XIV.

“ Il sera deffendu de nommer le traité  
 “ de Westphalie.

XV.

“ Les termes d’indemnisation, de dé-  
 “ dommagement seront bannis de la bouche  
 “ des plenipotentiaires.

XVI.

“ On se défera surtout de ces expref-  
 “ sions, *Le Roi mon maître le veut ainsi ;*  
 “ *telles sont les dernieres intentions du Mo-*  
 “ *narque dont je soutiens les droits ;* ou de ces  
 “ mots, *je me retire, si l’on insiste, je proteste*  
 “ *contre*

“ contre cet article ; je romps les négociations ;  
 “ je ne saurois signer qu'à ces conditions.

## XVII.

“ Les visites & les conférences particu-  
 “ lieres seront interdites aux ministres,  
 “ pendant que durera la négociation. Le  
 “ Ministre d'Angleterre ne verra point  
 “ celui du Roi de Prusse ; l'Ambassadeur  
 “ du Roi de France ne visitera point celui  
 “ de la Reine de Hongrie.

## XVIII.

“ Le vin de Bourgogne, & de Cham-  
 “ pagne seront entierement deffendus ;  
 “ les négociateurs ne boiront que du petit  
 “ vin blanc du Rhin, dont les fumées ne  
 “ fauroient porter préjudice à la paix gé-  
 “ nérale.

## XIX.

“ Il ne fera point permis aux ambas-  
 “ sadeurs de donner de grands repas, de  
 “ passer la nuit à jouer aux cartes ou aux  
 “ dez ni de donner à manger aux Dames  
 “ qu'après la signature du traité.

TABLE

## TABLE DES MATIERES.

## L E T T R E I.

**L**E Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris. Pag. 1

Tout est petit à Turin, hors l'ame du Roi. La famille qui y régne, paroît avoir toujours eu la manie des titres imaginaires. Elle n'est encore honorée que d'une commission de Monarque : mais n'importe : le préjugé y attache des prérogatives. On voit un abrégé de l'histoire de cette maison, qui vient d'être inopinément arrêtée, au milieu de ses plus vastes projets.

## L E T T R E II.

Le Même, au Même, à Pékin. 6

Les Princes de Savoie, maîtres des portes de l'Italie, les ouvroient & les fermoient aux autres potentats selon leurs intérêts. L'Espagne y a mis un frein en plaçant dans cette contrée un Prince qui introduit aux portes de Turin, en a retréci les états. Le Monarque nouveau s'y est en vain opposé. L'ambition vouloit que les millions du Mexique aquisissent un rien. Histoire du Roi de Sardaigne actuellement régnant, ses forces, ses ressources, & ses vagues projets.

## L E T T R E III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin. 11

TOME II.

O

Con-

Contraste entre l'habillement des Françaises & celui des Chinoises. Celles-ci vêtues par la modestie, enflamment tous les désirs d'un époux: mais celles-là n'offrent à l'himen presque aucune nouvelle jouissance: aussi sa satisfaction passe-t-elle bien vite.

## L E T T R E I V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 13

Bonzes établis à Paris pour porter les hommes au parjure. Un de leurs chefs se présente au Chinois, ils travaillent de concert à se séduire mutuellement. Qui change de culte est un monstre, contre lequel on devoit armer les loix les plus severes.

## L E T T R E V.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin. 16

La croïance des auteurs a toujours influé sur la maniere d'écrire l'histoire des Papes. Leur gouvernement passé de l'aristocratie à la monarchie. Ils firent plus par l'intrigue que les Césars par les armes. Leur plan jetté, il fut suivi sans interruption. Rien, leur propre impiété même ne put y nuire. Juges des ames & des corps, on donne les moïens merveilleux par lesquels ils monterent à un degré d'autorité qui ne peut paroître qu'un prodige. Ils font jouer le ciel & la terre pour soutenir leur domination temporelle, & bientôt les Rois eux-mêmes doivent leur païer le tribut de leurs conquêtes.

L E T

## L E T T R E VI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-  
pi-pi, à Paris. 26

Les chefs en Europe décident la vertu des su-  
jets. Turin est une académie de jeu : chacun  
y fripone à visage découvert, si cela est remarqué  
on n'inspire que la pitié. C'est un point de la  
morale Piémontoise : entretiens singuliers à ce  
sujet, dont le Roi, les généraux, les hommes &  
les femmes du premier rang sont les interlocu-  
teurs. Jouez & perdez à Turin, & vous triom-  
pherez même en amour : qui ne joue pas est  
indigne de la société.

## L E T T R E VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Mi-  
nistre, à Pékin. 31

Le Ministère est la seule science qui n'ait  
point de collège en France. La volonté du  
Prince & l'amour propre, voilà les degrés pour  
y parvenir. On y passe aussi du fein de la boue,  
lorsque ceux qui ont aspiré par leur travail à cette  
grande charge, ne l'obtiennent presque jamais.

## L E T T R E VIII.

LeMême, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 32

Les Princes d'Europe sont mal élevés, tout  
l'accessoir du trône leur est enseigné & on oublie  
le nécessaire. Il leur faut peu de principes. Es-  
sai à ce sujet qui a réussi à la Chine.

## L E T T R E IX.

Suite des grandes époques de l'Europe, & de  
la Cour de Rome, à Pékin. 34

O 2

Moïens

Moïens que les Papes ont employé pour affermir leur puissance, & les succès qu'ils ont eus, Trésors accumulés, agens dans toutes les Cours, humilité extérieure, titres orgueilleux, ornemens fastueux pour eux ; aisance, commodités, grandeurs pour leurs suppôts. Art de choisir ceux-ci parmi les grands de tous les états ; & de rendre des cadavres respectables pour s'en faire un rempart.

## L E T T R E X.

Le Même, au Même, à Pékin. 39

Il assiste à un Conseil particulier sur les affaires d'état : où l'on décide & l'on motive les trois points suivants. 1. La France ne devoit point se mêler de la guerre d'Allemagne. 2. L'alliance entre la France & l'Autriche ne peut s'accorder avec les systèmes de ces deux puissances. 3. La France devoit porter la guerre en Angleterre, & elle en eut tiré parti, même en échouant.

## L E T T R E XI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi pi, à Paris. 44

Eloge de l'harmonie que le Roi de Sardaigne fait régner dans ses états, tiré de celle qu'il entretient dans la musique de sa Cour. Parallele de son opéra Italien & de l'opéra François de Paris.

## L E T T R E XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 46

La divination, quoique reconnue pour une imposture, a été longtems cultivée & protégée en France ;

France ; & a encore ses maîtres & ses disciples. Les tribunaux, les Rois, les Papes ont admis leur existence, quoiqu'ils vissent que ces malheureux ne pouvoient ni prévoir, ni empêcher leur supplice. Détail des différentes espèces de magie.

## L E T T R E XIII.

Suite des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin. 53

Suite des maximes de Rome ; elle peut seule taxer l'église : & poursuit ou fait périr sur un échaffaut les princes qui s'opposent légitimement à ses injustes attaques. Qui s'armoit contre elle, n'auroit osé enfreindre sa discipline. Les Papes élevent un tribunal suprême, & y assujettissent tous les hommes. Le Prince qui refuse de s'y soumettre est dépouillé de ses états, devient errant & vagabond. Ces pontifes n'obéissent aux traités qu'ils font qu'autant qu'ils leur sont avantageux. Ils entrent par leurs nonces dans la politique de toutes les Cours, pour assurer leurs usurpations anciennes ou en faire de nouvelles.

## L E T T R E XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 63

Idée de la puissance des Princes Européens, comparée avec celle de l'Empereur de la Chine. Application faite à la grandeur chimérique de la France, tant pour l'étendue de ses états, le nombre de ses soldats & la valeur de ses finances. La pauvreté de ses sujets la rend riche. Le Roi  
O 3 par-



parle & chacun lui porte son bien : car on aime plus le Roi que les trésors.

## L E T T R E XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 66.

Entretien du Mandarin avec divers joueurs de la Cour de Turin sur les effets du jeu, & les moïens encore plus dangereux de les prévenir.

## L E T T R E XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 71.

Conseil particulier, où l'on développe les raisons de la situation présente de l'Europe. La mer dans l'origine n'entra pas dans les projets de la France. Elle eut peut-être alors raison, mais les trésors de l'Amérique & les besoins qu'on s'en est fait, ont tout changé. L'Angleterre l'a vu, & a encouragé la marine : son exemple n'a pas touché la France.

## L E T T R E XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 74.

Pour être dans le goût du jour en France, tout doit être dévoué à la favorite du Monarque. Rien n'est digne de recherches, s'il ne porte son nom. Où est l'orgueil de la nation ? lorsqu'elle ne paroît que sous un nom qu'elle méprise souverainement. Quoi de plus contradictoire !

## L E T T R E XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin sur les Cérémonies, à Pékin. 76.

On s'embrasse continuellement en France, pour

pour imiter sans doute celui qui trahit son Messie ; & on ne peut presque pas en douter, en comparant les sentimens des femmes avec les transports extérieurs d'amitié qu'elles se marquent.

## L E T T R E XIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi pi, à Paris. 77

Etenduë de la république de Genes, sa force, & ses finances. Sa puissance est entre les mains des nobles qui ne s'accordent que pour accablér le peuple, qui est esclave malgré sa fastueuse devise. On y voit une statue de celui qui à un joug domestique a substitué un joug étranger.

## L E T T R E XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 81

Les inconvéniens qui résultent en Europe de la liberté accordée aux femmes, doivent porter à admirer la conduite que tiennent à leur égard les Afiatiques. Dans ces derniers climats l'homme est toujours homme, un Européen & surtout un François n'est qu'une machine mue en tout tems par une ame féminine. Quel est le système qui s'accorde le plus avec la raison ?

## L E T T R E XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 84

Personne ne fait ici les devoirs de citoïen, ce qui fait qu'excepté les fautes grossieres, un Européen a besoin d'un autre, pour lui apprendre  
O 4 quand

quand il a peché contre la loi civile. Il connoît son crime & se voit puni dans le même instant. Quelle différence dans l'éducation Chinoise !

## L E T T R E XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 86.

Carte topographique & description historique de toutes les parties de l'opéra de Paris. On s'y voit forcé de garder certain espiègle, qui ne se plaît qu'à la vuë des maux qu'il cause de tous côtés.

## L E T T R E XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 91.

1. L'Europe renfermée dans ses bornes ne feroit-elle pas plus puissante ? 2. Le Pape & sa religion ne s'opposent-ils pas à sa force ? 3. Ne feroit-elle pas plus peuplée, si les Princes avoient moins d'esclaves & plus d'hommes ? 4. Le commerçant lui-est il plus nécessaire que les soldats ? Les anciens tenoient la négative, doit-on les suivre ? 5. L'Europe a-t-elle besoin de la mer ? 6. Qui l'emporte en puissance de la maison de Bourbon & de celle d'Autriche ?

## L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kiétou-na, à Pékin. 94.

Commodité de la religion chrétienne une goutte d'eau efface toutes les souillures de l'ame : & si celle-ci vient à en contracter de nouvelles, l'industrie du confesseur y met le taux : & chacun

cun peut décider le suffrage de ce juge suprême.  
Quelle facilité !

## L E T T R E XXV.

Au Même, à Pékin. 97

Tout ce que contiennent les différentes parties de l'univers, paroît en action sur le théâtre de l'opéra. Parcourez en détail le ciel, la terre & la mer, & vous aurez une idée circonstanciée de ce que doit contenir le magasin de l'opéra.

## L E T T R E XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 102

Cinq puissances sont en guerre. Leurs occupations. Une combat avec une tranquillité qui tient de l'affection. C'est un guerrier, si sa conduite est la suite de réflexions solides : mais si l'ambition seule le pousse, c'est un tyran.

## L E T T R E XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaø-yu-se, à Pékin. 104

Les attrait des femmes de France sont l'objet d'un travail journalier. Elles les prennent le matin & les ôtent le soir pour les recouvrer le lendemain. Détail de ces occupations pénibles.

## L E T T R E XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 106

L'idiome Génois inintelligible. Otez les édifices, tout dans Genes annonce la petitesse & la lésine.

## L E T T R E XXIX.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin. 107

Anciennes monarchies éclipsées : progression surprenante & relative des maisons d'Autriche, de France & d'Angleterre. Apparition des Russes. L'Espagne sort de ses rochers & marche à l'opulence. Une foule de proscrits forme la Hollande. La superstition empêche l'Italie de s'aggrandir.

## L E T T R E XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin sur les Arts, à Pékin. 114

La France, pour entretenir les arts de luxe, abandonne ceux qui sont nécessaires pour augmenter la population & entretenir l'abondance.

## L E T T R E XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 116

Les Mandarins François sacrifient tout à leurs passions & à leurs intérêts. Exemples affligeans à ce sujet.

## L E T T R E XXXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 118

Description d'un *Sigisbée Génois* : animal singulier pour le repos des époux, & le plaisir des femmes.

L E T-

## L E T T R E XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Chef  
de la Religion, à Pékin. 124

Bonté de la religion chrétienne. Elle a des points incroyables. Un être immortel prend un corps & meurt pour un peu de poussière. Il résuscite, envoie partout ses ambassadeurs & ensuite doit condamner à la mort éternelle les peuples qui n'ont pas reçu ses envoies.

## L E T T R E XXXIV.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 123

Les libraires en France sont des gens sans esprit. La futilité, l'obscène & l'athéisme, voilà leur plaisir & leurs ressources. Ils méprisent cependant les auteurs qui entrent dans leur vues, & sans eux que deviendroient-ils ?

## L E T T R E XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 126

A un Dieu les Chrétiens joignent mille idoles. Corps à demi pourris, placés pompeusement sur les autels, cadavres honorés du culte réservé à l'être suprême.

## L E T T R E XXXVI.

Au Même, à Pékin. 128

Les saints le deviennent par la grace du Pape, & non par celle de Dieu. Ils obtiennent des degrés par argent, & les miracles doivent suivre le degré

dégré obtenu. Il y a de ces saints de toute matière.

## L E T T R E XXXVII.

Au Même, à Pékin. 130

Suite de la même matière.

## L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 153

Suite de la même matière. En voiant ce qu'on conserve des reliques du Christ, on diroit que chacun de ses membres étoit monstrueux, ainsi que chacune des choses qui lui ont servi.

## L E T T R E XXXIX.

Le Même, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 135

Portrait de l'excès où les François ont porté l'ostentation de la table. Nécessité de multiplier les digestions dans un même repas.

## L E T T R E LX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 138

Despotisme de Genes, source de l'ignorance que l'intérêt personnel du clergé & de l'état entretient.

## L E T T R E XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 140

Les fermiers généraux, monstres singuliers, qui nourrissent les Rois du sang des sujets. Petits Monarques, insolens & tyranniques.

L E T-

## L E T T R E XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 142

Détail aussi circonstancié que surprenant des occupations immenses de l'esclave favorite de France.

## L E T T R E XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 146

Avantages & désavantages du fard, que les femmes Françaises emploient dans l'arrangement de leurs charmes. Les moralistes s'élèvent contre cet usage : mais ils ont tort.

## L E T T R E XLIV.

Suite des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin. 150

Rome marche toujours en négociant. Elle a des pontifes guerriers, qui lui servent moins que les pacifiques. Elle établit un fisc, se forme un domaine par les œuvres de la superstition.

## L E T T R E XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 156

Commerce, avarice, lésine, voilà les premières divinités de Genes : le Christ a le second culte ; & la crainte, le troisième. Trône emblématique pour le Doge.

## L E T T R E XLVI.

Au Même. 159

Le Chinois est choisi pour Sigisbée. Histoire singulière de sa promotion, états des fonctions qu'il doit remplir, portrait de son ajustement, gravité de cet emploi.

L E T-



## L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 163

Ce qu'on entend par auteur en France, & de la maniere de résoudre la dispute, sur la préférence entre les anciens & les modernes.

## L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 166

Dialogue entre le Chinois & deux ministres de France, pour prouver que tout, même la religion, ordonne la guerre en Europe.

## L E T T R E XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 169

Ces mêmes ministres veulent lui prouver qu'il y a des guerres justes. Le peuvent-elles être, aiant pour principes les passions des Princes.

## L E T T R E L.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 172

Variété des Cotteries différentes de Paris. Les Dames de la Cour ont seules le droit d'étaler partout la suffisance, l'absurdité & l'impertinence.

## L E T T R E LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 175

Une bagatelle portoit autrefois au duel. Aujourd'hui la loi le défend, & l'usage le prescrit.

L E T

## L E T T R E XLII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 176

Les Bibliothèques constituent la science des Européens. Chaque genre de savoir y a son district : qui s'en écarte, perd son jugement & son esprit. Le préjugé & la société nuisent au savoir en Europe. Parallele de la doctrine des quatre-parties du monde.

## L E T T R E LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 179

Les cris du peuple ne peuvent en France parvenir au trône. Histoire à ce sujet.

## L E T T R E LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 182

La pompe de Milan décele son indigence. Sans les défauts de climats, on les confondroit avec les Parisiens. Singularité de son gouvernement.

## L E T T R E LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 183

La guerre d'Europe est l'effet d'un sang acré ; articles imaginés par un politique, pour, en corrigeant ces acides inflammatoires, ramener tous les Princes à la paix.

L E T

## L E T T R E LVI.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 187

Dissertation sur les différentes académies qui  
sont à Paris, leur plan & leurs occupations jour-  
nalieres.

## L E T T R E LVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Mi-  
nistre, à Pékin. 190

Fonctions pénibles en France des ministres  
d'état : mais il manquent toujours leur but. Ils  
écrivent trop.

## L E T T R E LVIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 194

L'inquisition d'Espagne regarde la religion ; &  
celle de France, le gouvernement, le monarque  
& ceux qui l'approchent. Exemple mémorable  
de la vérité de celle-ci. Plan singulier de pri-  
son.

## L E T T R E LIX.

Le Même, au Mandarin sur la Religion, à  
Pékin. 198

Dissertation sur une compagnie de Bonzes, si  
fidelement attachés au commerce, qu'ils ne né-  
gligent pas même d'y faire banqueroute. Tout  
métier est de leur ressort.

## L E T T R E LX.

Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pé-  
kin. 200

Contraste

Contraste entre le commun des François, & ceux de leurs Bonzes qu'on nomme Chartreux. Ces désordres naissent du gouvernement.

L E T T R E LXI.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 202

L'âge & la laideur entretiennent à Paris quelques traces de vertu. Projet des moralistes pour les étendre.

L E T T R E LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Pékin. 204

Milan, séjour de la superstition. Loges de l'opéra, plus propres à l'intrigue, que les maisons. Avantages de la folie du carnaval.

L E T T R E LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 206

Les plumes Européennes défont les vices de leurs princes. Mensonge pour le tems, erreur pour la postérité.

L E T T R E LXIV.

Le Même, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 208

Théâtres, établis pour la propagation du vice. Successions des jeux qui s'y sont établis, l'un est le temple de la terreur, & l'autre l'école de la dissolution.

L E T-

## L E T T R E L X V.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 212

Les modernes supérieurs aux anciens dans  
l'art d'exterminer les peuples & de dévaster un  
païs. Par lui on peut calculer la fin du monde.

## L E T T R E L X V I.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 215

Qui doit l'emporter de la musique Françoisé &  
de l'Italienne.

## L E T T R E L X V I I.

Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pé-  
kin. 217

La religion fait partie du luxe François. Ap-  
partemens ornés des dogmes & des mystères.

## L E T T R E L X V I I I.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 221

Les François cherchent le superficiel dans les  
sciences. On arrête qui veut trop y pénétrer.

## L E T T R E L X I X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-  
pi-pi, à Pékin. 223

Temples magnifiques à Milan, mais Dieu  
y est peu honoré. Culte favorable aux amans  
endéroutant la vigilance des époux & des parens.

## L E T T R E L X X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Re-  
ligion, à Pékin. 224

Situation d'un Prêtre dans la fleur de l'âge  
confessant une jeune beauté. Réflexions sur  
tous les points du sacrement de pénitence.

L E T

## L E T T R E LXXI.

Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin. 231.

Les Rois d'Orient dérobent au public leurs foiblesses, lors que ceux d'Occident les exposent au grand jour. Histoire de la volupté du peuple François, tirée de celle de ses Rois.

## L E T T R E LXXII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 235.

Les Européens doutent de tout. Ce pirrhonisme a gagné le conseil, la religion & le gouvernement domestique des François.

## L E T T R E LXXIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 237.

Les désastres journaliers des armées Françaises sont le fruit de la rivalité de leurs chefs, & non des talens ou de la force de l'ennemi.

## L E T T R E LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Paris. 240.

Les palais, les maisons, les temples de Venise semblent le jouet des eaux, & les peuples chérissent cette situation. Venise séjour de la volupté, de la folie & du vice.

## L E T T R E LXXV.

Le Mandarin Champi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 242.

L'applaudissement a fomenté les passions du Roi de France. C'est la route à la faveur. L'amour des Princes est la cause de la confusion des états.

L E T

## L E T T R E LXXVI.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 244

La parole même est esclave en France. Il tremble pour sa liberté, dont l'on n'obtient gueres la restitution qu'après la mort.

## L E T T R E LXXVII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 246

Idée des deux sexes en France.

## L E T T R E LXXVIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 252

La morale est si fort aujourd'hui du bon ton, qu'elle sert à corrompre les mœurs. La vertu tient peu contre son langage.

## L E T T R E LXXIX.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, au Pé-  
kin. 254

Les alchimistes font de l'or & sont dans la dernière pauvreté : mais ils inspirent l'espoir.

## L E T T R E LXXX.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 256

Avantages des cheveux des femmes. Elles les ont longs pour les porter courts. Leur tête doit être forte. Formes qu'elles y donnent.

## L E T T R E LXXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-  
pi-pi, à Paris. 258

Qui

Qui parle à Venise devient bientôt muet.  
Foiblesse dans le gouvernement.

L E T T R E LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-  
tou-na, à Pékin. 260

La faveur étouffe en France l'héroïsme. Un  
mari ambitionne que le Roi déshonore sa  
couche. Lettres à ce sujet.

L E T T R E LXXXIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pé-  
kin. 263

Le talent d'un tailleur varie le mérite d'un  
homme: comme le perruquier établit la con-  
sidération des magistrats & des petits-mâtres.

L E T T R E LXXXIV.

Le Même, au Même, à Pékin. 265

Prophétie politique sur l'Europe, & sur les  
événemens d'une guerre dangereuse.

L E T T R E LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-  
pi-pi, à Paris. 268

Habillement, puissance du Doge de Venise.  
Il ruine sa famille, a peu d'autorité, & cette  
place n'augmente en rien l'amour du peuple  
pour celui qui la possède.

L E T T R E LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-  
tou-na, à Pékin. 270

Plan des occupations du Chinois à Paris.  
Cette ville renferme des gens qui languissent  
dans l'oïveté, & d'autres qui s'exténuent à force  
de travail.

L E T-



## L E T T R E LXXXVII.

Le Même, au Chef de la Religion, à Pékin. 272

En vain en Europe traite-t-on de la divinité, toutes les idées qu'on s'en forme sont analogues à l'humanité. Il vaudroit mieux adorer que discourir.

## L E T T R E LXXXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 274

Deux ordres d'hommes partagent l'état de Venise. La noblesse est ou ancienne ou nouvelle. Il suffit de se faire inscrire dans un livre. Plaifanteries à ce sujet.

## L E T T R E LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 275

Il seroit à souhaiter que chaque continent ne formât qu'une famille sous un seul chef.

## L E T T R E XC.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 278

L'ame des François, s'ils en ont une, semble dépourvue de vie, sans le climat, ils seroient tous stupides.

## L E T T R E XCI.

Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin, 279  
Plan pour aider l'inquisition Française.

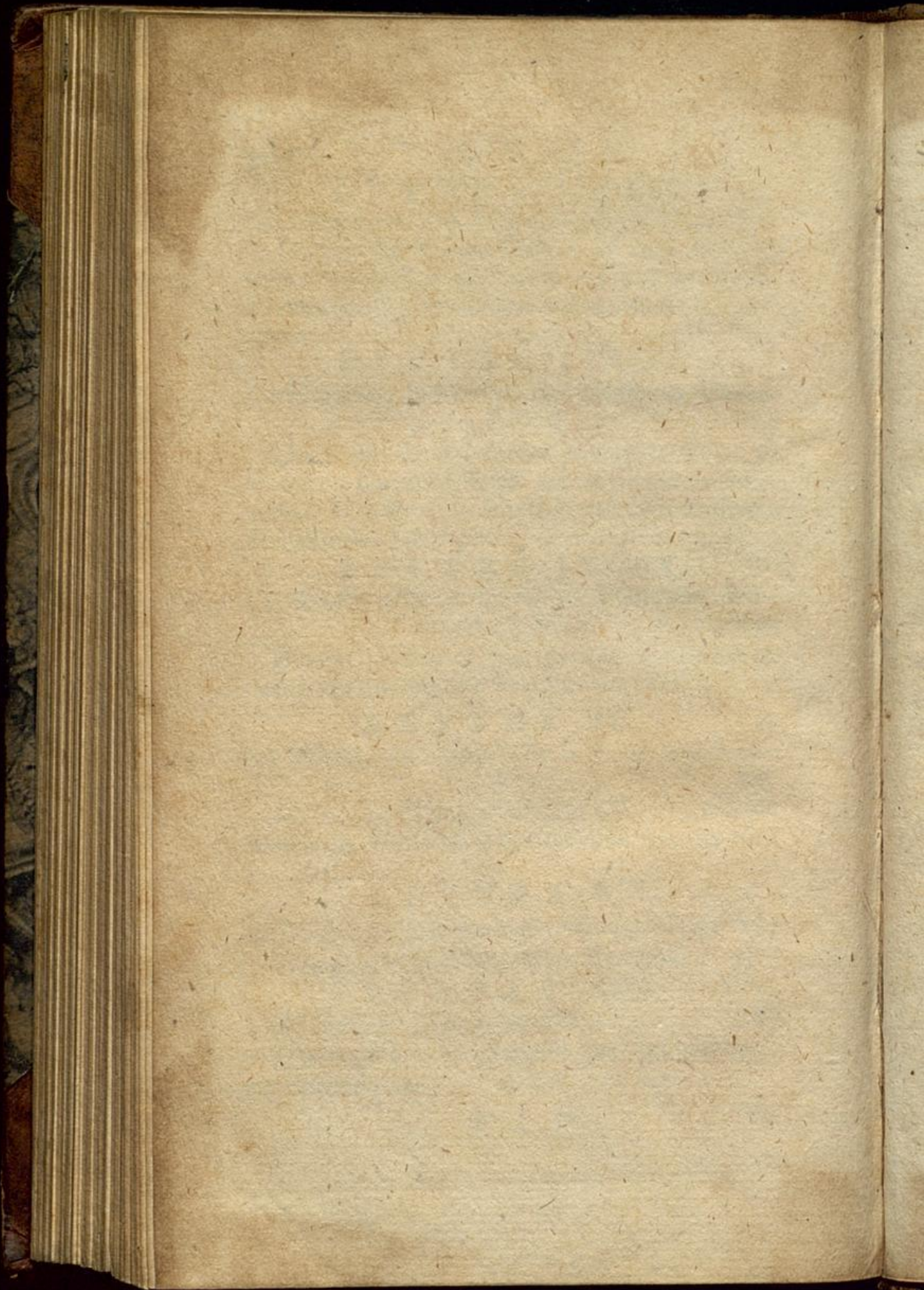
## L E T T R E XCII.

Le Même, au Même, au Pékin. 283

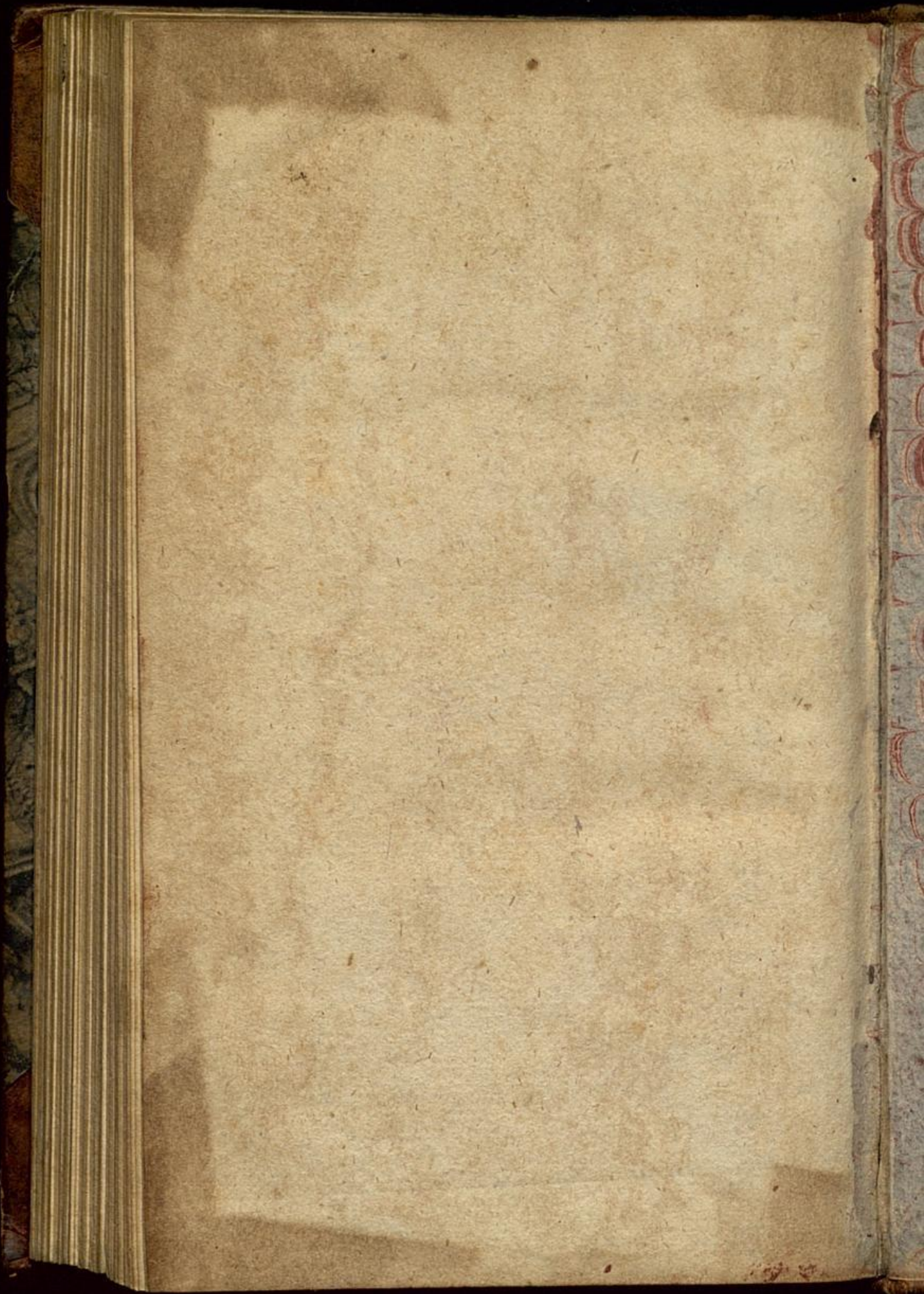
Dix-neuf articles proposés par un politique pour le congrès.

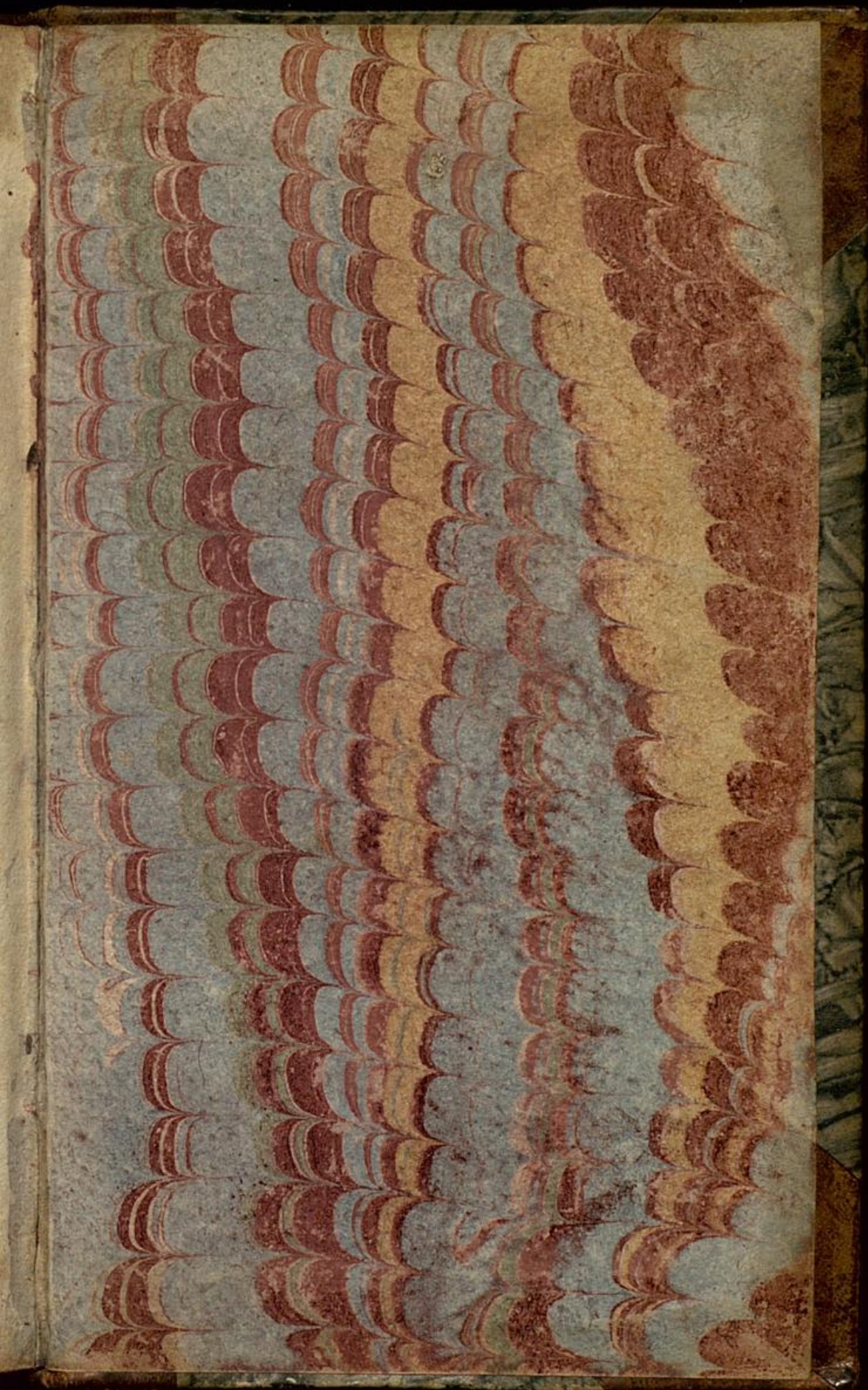
F I N.













8





ESPION  
CHINOIS

TOM. II.



Ge III  
1d  
82: 2